LE BOUDDHA

ET

LE BOUDDHISME

PAR

C. SCHŒBEL

ANCIEN PROFESSEUR AU LYCÉE DE REIMS
ET AU PETIT SÉMINAIRE DE PARIS.

PARIS

BENJAMIN DUPRAT,

Libraire de l'Institut de France, de la Bibliothèque impériale, des Sociétés asiatiques de Paris, de Londres et de Calcutta,

RUE DU CLOÎTRE-SAINT-BENOÎT, 7.

1857

qu'Hérodote ou Platon, qui avaient peur de dévoiler des mystères ou d'être impies (οὐδ' ὅσιον)[1]. S'il était possible que nos savants de « la science indépendante » pussent être agités par de pareils scrupules, on pourrait interpréter à bien les réserves, nuances, restrictions ou réticences de leur langage, ou tout au plus leur adresser le reproche de S. Paul aux Athéniens : « Il me semble, » seigneurs, que vous êtes religieux jusqu'à l'excès[2]. » Mais non, il n'est pas question pour eux d'excès de religion, ni de religion seulement, puisqu'ils se jouent de cette divine institution d'une manière vraiment incroyable.

On le fera voir dans un travail qu'on est sur le point de publier, et dont le but principal est d'établir, sur des preuves péremptoires, la *personnalité historique de* MOÏSE et *l'authenticité du* PENTATEUQUE.

[1] Herodot., l. II, passim.—Plato, *De Legibus*, l. VII.
[2] *Actus Apost.* XVII, 22.

(Extrait des tomes XV et XVI des *Annales de Philosophie chrétienne* (4e série), 1857).

LE

BOUDDHA ET LE BOUDDHISME

LIVRE I.

SOURCES ET AUTORITÉS. — Le *Mahâvança*, chronique singhalaise et son commentaire le *Mahâvansattka*; — le *Saddharmapoundartka* ou le Lotus de la bonne loi; — le *Karounapoundartka* ou le Lotus de la miséricorde; — le *Dîghasanghaya* ou la Collection des soûtras singhalais; — le *Lalitavistara* ou la Vie légendaire du Bouddha; — Turnour, *The Mahavanso*, et *the Pali buddhistical Annals*; — Csoma Körösi, *Notices on the life and death of Shakya*, et *Analysis of the Doulva*; — A. Rémusat, *Foe koue ki*, ou Relation des royaumes bouddhiques; — Burnouf, *Introd. à l'histoire du Bouddhisme*, et le *Lotus de la bonne loi*; — Lassen, *Indische Alterthumskunde*; — Ritter, *die Erdkunde von Asien*, Spiegel, *Kammavâkyam*; — le *Rig-Véda*; — le *Mânava-dharma-çâstra*, etc.

CHAPITRE I.

L'origine du Bouddha; — Epoque de sa naissance, son éducation.

1. Il y avait vers le nord de l'Inde une antique famille royale, appelée la famille des *Çâkyas*.

2. Le chef de cette famille régnait dans la ville de Kapilavastou, qui était placée entre le pays de Kôçala *(Oude)* et le Népâl, près de la ville actuelle de *Gorakhpour*, dans le *Béhâr*.

3. Il s'appelait *Çouddhôdana*, fils de Sinhahânou, fils de Djayaséna, qui descendait, dit-on, d'Ikchvâkou, d'une illustre famille de héros védiques, et roi de Kôçala.

4. Çouddhôdana était vassal du puissant souverain de Magadha, car l'Inde, aussi bien que la Chine, avait alors une constitution féodale.

5. Le pays de Magadha, placé entre le Gange au nord et le Bengale au midi, fut de tout temps un des royaumes aryens les plus importants, et parce qu'il était le séjour préféré des brâhmanes, faveur qu'il partageait avec le pays de Tirhout qui le limitait au nord, on l'a appelé Béhâr, de *vihâra* demeure brâhmanique.

6. Ce fut dans l'an 622 avant la venue de Notre-Seigneur, que le roi Çouddhôdana eut un fils.

7. Ce fils reçut dans la cérémonie prescrite par la loi au 10e ou 12e jour après la naissance, le nom de *Siddhârtha* (celui qui réussit); on l'appelait encore *Çâkyasinha* (le lion de la race des Çâkyas).

8. Conformément à l'Écriture, qui dit : Que le nom d'un homme de la classe des guerriers exprime la puissance et la protection.

9. L'enfant eut un gourou (lama en tibet.) ou précepteur spirituel qui l'instruisit dans tout ce que doit connaître un homme régénéré par l'investiture de la ceinture, du cordon sacré, et la communication de la Sâvitrî, la plus sainte de toutes les prières.

10. Cette invocation est écrite dans le *Rig-Véda*, et la voici : « Méditons sur la lumière admirable de l'astre de » splendeur (*Sâvitrî*), puisse-t-il guider notre intelligence! » Désireux de nourriture, nous sollicitons par une humble « prière les dons du soleil adorable et resplendissant (*Sâvitrî*). « Guidés par leur intelligence, les prêtres honorent le divin « soleil (*Sâvitrî*) par des sacrifices et de saints cantiques. »

11. Le gourou donc enseigna au jeune Siddhârtha la lecture du *Véda* et l'exégèse que commençaient déjà alors à donner de ce livre les grammairiens, dont *Yâska*, vers 490, et *Pânini* vers 350, av. notre ère, devinrent les représentants les plus illustres.

12 Il le guida dans l'étude des traités védiques accessoires, nommés *Védangas,* où les brâhmanes exposaient les lettres humaines.

13 Il lui fit connaître les recueils des cosmogonies et des théogonies, comme aussi les faits et gestes des dieux et des héros, recueils qui, amplifiés de mille manières et toujours dans le but de maintenir la prépondérance de la caste brâhmanique, nous sont parvenus sous le nom de *Pourânas*.

14. Il lui transmit les traditions sur les anciens sages et les rois, traditions qui subirent par la suite un remaniement analogue à celui des Pourânas ou Antiques, et furent nommées *Itihâsas*.

15. Enfin, il lui dit les bonnes coutumes et observances religieuses, telles que l'entretien du feu consacré, la manière de faire les sacrifices, les austérites et l'aumône.

16. C'est ainsi que Sidddhârtha devint instruit et qu'il atteignit l'âge de 16 ans.

17. Alors il entra dans l'état de *Grihastha* ou maître de maison, pour engendrer un fils.

18. C'est un devoir sacré, sans l'accomplissement duquel il n'y a pas de bonheur dans l'autre monde.

19. En vertu de cette parole de la loi : « L'homme qui se « retire du monde, avant d'avoir engendré un fils, se précipite dans l'enfer. »

20. Et ailleurs : « Par un fils, un homme gagne les mondes « célestes ; par le fils d'un fils, il obtient l'immortalité ; par le « fils de ce petit-fils, il s'élève au séjour du soleil. »

21. Voilà pourquoi le fils a été appelé *Poutra*, sauveur.

22. Siddhârtha engendra donc un fils, et il l'appela *Râhoula*.

23. Cependant il passait sa vie au sein de tous ces plaisirs que les princes se permettent sans scrupule.

24. Ce qui a fait dire aux Hindous, que le roi, l'invasion et la sécheresse sont la cause de tous les malheurs.

CHAPITRE II.

Causes de la vocation religieuse du Bouddha ; sa retraite auprès des brâhmanes.

1. Mais il arriva que Siddhârtha sortant un jour par la porte d'Orient pour se divertir dans ses jardins de plaisance, rencontra sur son chemin un homme accablé par la vieillesse.

2. Cet aspect frappa son esprit ; et la réflexion lui vint, que la créature n'a pas lieu d'être fière de sa jeunesse.

3. Cette pensée le détourna des plaisirs auxquels il allait courir, et il ordonna à son cocher de le ramener chez lui.

4. Mais la passion lui étant revenue, il sortit, un autre jour, par la porte du midi de la ville, pour se rendre dans ses jardins de plaisance.

5. Alors il rencontra sur sa route un homme gravement malade.

6. Cet aspect frappa son esprit, et la réflexion lui vint que la santé est une chose bien fragile.

7. Cette pensée le dégoûta des plaisirs auxquels il allait courir, et il ordonna à son cocher de le ramener chez lui.

8. Mais la passion lui étant revenue, il sortit un autre jour, par la porte de l'ouest, pour se rendre dans ses jardins de plaisance.

9. Alors il rencontra sur sa route un mort.

10. Cet aspect frappa son esprit, et la réflexion lui vint, que la jeunesse, la santé et la vie ne sont pas de vrais biens.

11. Cette pensée lui fit songer que les plaisirs ne conviennent pas au sage, et il ordonna à son cocher de le ramener chez lui.

12. Dès lors il réfléchit aux moyens qui pourraient affranchir l'homme de l'état d'imperfection où le tiennent la vieillesse, la maladie et la mort.

13. Cependant il sortit encore, un autre jour, par la porte du nord de la ville pour se rendre dans ses jardins.

14. Alors il vit sur sa route un mendiant qui portait le manteau de religieux avec le vase aux aumônes.

15. La vue de ce saint homme frappa son esprit et vint dissiper ses perplexités.

16. Il lui sembla qu'il avait trouvé le secours avec lequel il pourrait obtenir la délivrance de la douleur pour lui-même et la faire obtenir aux autres.

17. Il résolut de se faire religieux. Il avait alors 28 ans révolus.

18. Incontinent il se présenta devant son père et lui découvrit son dessein.

19. Le roi *Çouddhôdana* lui refusa son consentement, et comme *Siddhârtha* insista, il le fit surveiller.

20. Mais le lion des Çâkyas trompa cette surveillance, quitta furtivement ses femmes et ses palais, et sortit de la ville.

21. Puis, il se dépouilla de ses vêtements somptueux, se coupa les cheveux, se revêtit de la robe de religieux et prit le nom de *Çâkyamouni* (solitaire de la race de Çâkyas), ou

encore celui de Çramâna-Gâutama, ascète de la famille de *Gôtama*.

22. Pour rappeler la parenté spirituelle qui existait entre lui et ce richi ou sage des temps védiques. Car les descendants de Gôtama paraissent avoir été les *pourôhitas* ou prêtres domestiques de la maison des Çâkyas.

23. C'était en outre une mesure de prudence pour se faire pardonner par les brâhmanes son entrée dans un état qui, d'après la loi, ne pouvait être accessible qu'aux membres de la première caste.

24. Après avoir opéré ces changements, Çâkyamouni, vivant d'aumônes, dirigea ses pas vers la ville de Râdjagriha, la capitale du Magadha.

25. Mais n'y trouvant pas les maîtres capables de lui enseigner à se dépouiller du vieil homme, il s'en alla vers l'ouest et vint à la montagne de *Gayâçircha*.

26. Cette montagne était un lieu de retraite qu'habitaient plusieurs brâhmanes fort savants, tels que Arâda-Kâlâma et Roudraka.

27. Çâkyamouni ne tarda pas à acquérir toute la science dont ils pouvaient disposer. Cependant il vit que cela ne l'avait pas approché du but qu'il voulait atteindre.

28. Alors il résolut de laisser là les disciples brâhmaniques et ceux qui les enseignaient, et il quitta Gayâçircha avec cinq de ses condisciples qui voulurent le suivre.

CHAPITRE III.

Constitution théocratique du brâhmanisme ; — elle a ses origines dans le *Pentateuque*. — Preuves.

1. Bien avant ce temps-là, en 718, *Salmanasar IV* avait mis fin au royaume d'Israël, et transporté les dix tribus à Ninive. Son prédécesseur *Tiglatpileser* avait commencé ce déplacement vers 740.

2. De Ninive, elles s'étaient dispersées dans toute la gentilité de l'Asie.

3. C'est de ces Israélites que descendent la plupart des Juifs qu'on trouve encore aujourd'hui aux Indes, dans la Tatarie et en Chine.

4. On les distingue facilement des descendants des Juifs du royaume de Juda, que *Nabuchodonosor* II emmena en captivité à Babylone, en 606.

5. C'est que ceux ci ont absolument conservé l'indélébile empreinte du caractère du peuple élu, tandis que les descendants des Israëlites de Samarie ont pris dans tous les pays où on les trouve établis, l'extérieur et les mœurs des peuples indigènes, et cela au point qu'on ne les en distinguerait plus, s'ils n'avaient conservé leur code religieux primitif, le *Pentateuque*, et rien que le Pentateuque.

6. Nous savons que lors de la scission des dix tribus d'avec Juda, *Jéroboam*, leur premier roi, ne conserva que les livres de Moïse; et qu'ils ne reconnurent jamais ceux des *prophètes*, qui du reste datent, en majeure partie, d'une époque postérieure à la destruction du royaume d'Israël.

7. Ainsi les Israëlites portèrent avec eux, dans l'Inde, comme partout ailleurs, *la législation de Moïse*.

8. Dans ce temps reculé, les *Aryas* de l'Inde pratiquaient encore le culte de la nature, en la forme que nous le montre le *Véda*.

9. Cependant leur esprit était si profondément et si sincèrement religieux, que les prêtres jouissaient chez eux de la plus large autorité. Le *Rig-Véda* les appelle déjà les *premiers-nés de Rita* ou sacrifice.

10. La connaissance que ces prêtres acquirent alors du *Pentateuque* fut pour eux une révélation ; ils virent promptement tout le parti qu'ils pouvaiont tirer de la législation mosaïque pour asseoir leur pouvoir sur une base inébranlable.

11. Et ils composèrent le *Mânava-dharma-çâstra*, le livre de la loi de Manou.

12. Que la loi de Manou procède de la loi de Moïse, cela est facile à prouver ; ce n'est en quelque sorte qu'une question de bonne foi.

13. D'abord quant à l'antériorité des deux livres, il ne peut y avoir aucune contestation, parce qu'il est mille fois prouvé que le *Pentateuque* est de beaucoup le livre le plus antique qui existe, écrit en caractères alphabétiques, et que le carac-

tère de la langue du livre de *Manou* montre qu'il est d'une époque bien plus moderne que le *Rig-Véda*.

14. Or, le *Rig-Véda* lui-même est bien plus jeune que le Pentateuque, parce qu'il n'y a plus que de faibles traces de la vérité religieuse primitivement révélée.

15. Les *Aryas* de l'Inde, auteurs du *Rig-Véda*, avaient déjà eu le temps d'oublier les dogmes traditionnels qui concernent le Dieu créateur, et de s'enfoncer dans un pur naturalisme, celui du culte des phénomènes sidéraux et atmosphériques. « Ce sont le Ciel et la Terre, dit le Véda, qui ont « produit les grands Dieux. »

16. On ne peut douter que depuis la dispersion des races, décrites au *chapitre* XI[e] *de la Genèse*, il n'ait fallu une longue suite de siècles pour amener la famille *aryenne* à perdre ainsi toute notion vraie du Dieu de ses pères, puisque l'histoire aussi bien que l'expérience de tous les jours nous prouvent, qu'il n'y a rien de plus tenace à se maintenir dans l'esprit des hommes que les idées qui leur ont été transmises par la tradition.

17. Maintenant quant aux preuves qui rendent évident que *la loi de Manou* est taillée sur celle de *Moïse*, elles sont, les unes générales, les autres spéciales.

18. La plus importante parmi les preuves générales, c'est le caractère purement théocratique des deux lois, caractère qui réside dans l'existence d'un Dieu-roi, et dans la division de la société en castes, de par la religion.

19. Voilà la théocratie pure. Elle n'est point et ne peut être d'invention humaine ; il lui faut l'intervention directe et perpectuelle de la Divinité pour se faire accepter. Aussi voyons-nous que c'est Dieu lui-même qui s'établit roi sur le peuple qu'il s'était choisi.

20. Les prêtres de l'Inde sentirent parfaitement cette nécessité de l'action immédiate et perpectuelle de la Divinité, et comme ils n'avaient pas de *Jehovah*, ils surent en inventer un et le faire parler. Le Jehovah hindou s'appela *Brahmâ*, dieu védique, qui jusque-là n'avait rempli qu'un rôle fort peu apparent.

21. En le tirant de son état inférieur, et en l'élevant au

rang suprême, ils en firent une divinité toute politique, un Dieu-roi.

22. Cette entreprise ne leur présenta aucune difficulté sérieuse, parce qu'ils trouvèrent dans les habitudes religieuses et politiques des Hindous une base merveilleusement préparée.

23. En effet, le *Véda* nous présente déjà les *Aryas* sous l'influence directrice des dieux de la nature, et la recevant de leurs chantres-pontifes ou prêtres avec une foi et une soumission entière. « Lancez l'ennemi comme une flèche « contre ceux qui osent haïr les richis, » dit un hymne védique aux Maroutas ou vents.

24. Aussi, après avoir réussi à assurer la base de leur œuvre par l'établissement d'une autorité suprême et immuable, les prêtres, en vertu de leur prééminence sociale hautement reconnue, trouvèrent-ils toute facilité à se dire des êtres privilégiés, et à faire accroire à ce peuple si simple de croyance, que l'Être suprême les avait produits de sa bouche, l'organe le plus noble, parce qu'il est celui de la parole.

25. La tribu de Lévi de la société mosaïque s'étant ainsi traduite dans la société hindoue par la caste des *Brâhmanes*, les prêtres, qui étaient aussi des chefs de guerre, et qui le furent encore souvent dans les âges à venir, déléguèrent peu à peu, et toujours sous leur surveillance, une partie de leur pouvoir, la défense et l'administration des peuples, aux guerriers qui leur parurent mériter cet honneur.

26. Et leur imprimant enfin, comme ils l'avaient fait pour eux-mêmes, le sceau de l'origine divine, mais à un degré moindre, ils enseignèrent que les guerriers étaient sortis des bras du Dieu-roi, et voilà la caste des *Kchattryas*.

27. Tout le reste des croyants fut compris dans une troisième classe, longtemps la dernière, la caste des *Vaïçyas*, artisans ou laboureurs ; ils sortaient du ventre de Brahmâ.

28. La quatrième caste, celle des *Çoûdras*, riverains ou pêcheurs, que Brahmâ produisit de ses pieds, ne fut constituée que beaucoup plus tard, car le *premier* livre de *la loi de Manou*, qui contient la définition dogmatique des *quatre* cas-

tes, n'appartient pas à la rédaction primitive de ce code.

29. Mais cela ne change rien au fait de l'établissement de la théocratie hindoue, au fait de son institution sur les principes généraux de la théocratie juive, qui sont : le Dieu-roi; la caste sacerdotale et sa prééminence politique. L'analogie est frappante et ne se présente au même degré chez nul autre peuple.

30. Les Egyptiens, en effet, ne connurent jamais la théocratie proprement dite : chez eux les prêtres n'étaient point en possession absolue du pouvoir politique. Il en fut de même de l'Assyrie, de la Perse, de la Chine, du Japon et du Mexique. Chez tous ces peuples, la forme du gouvernement était la royauté despotique ou le despotisme patriarcal.

CHAPITRE IV.

Suite des preuves qui établissent que la théocratie hindoue procède de la théocratie mosaïque. — Les Brâhmanes la complètent suivant les idées védiques. — État de la société qui en résulte. — Çâkyamouni songe à le réformer. Il se retire dans la solitude. — Caractères généraux de la doctrine que lui inspirent ses méditations.

1. Cependant pour rendre la théocratie hindoue aussi immuable que la Divinité le voulait, il ne suffit pas d'avoir imité celle du *Pentateuque* dans ses lois générales, il fallait encore lui emprunter ses lois de détail.

2. C'est à quoi les Brâhmanes s'appliquèrent avec toute l'intelligence que le savoir, l'ambition du pouvoir et l'intérêt de la conservation peuvent donner.

3. En rédigeant le code de la théocratie, le *livre de la loi de Manou,* ils surent adapter au génie de leur pays la plupart des règles de la vie publique et de la vie privée, que par Moïse Jehovah avait imposées aux Israëlites, et parmi lesquelles il suffira de mentionner, parce qu'elles composent la chaîne la plus difficile à rompre, les préceptes qui se rapportent au mariage, aux souillures et aux purifications.

4. Qu'on compare certains chapitres du *Lévitique*, des *Nombres* et du *Deutéronome*, aux livres III, V et XI du *Mânava-dharma-çâstra*, et l'on se convaincra que les preuves spéciales qui établissent la filiation de la théocratie hindoue

de celle du *Pentateuque* sont aussi irréfragables que les preuves générales énoncées tout à l'heure.

5. En établissant ainsi la théocratie, les Brâhmanes ne créèrent pourtant pas une religion entièrement nouvelle ; ils conservèrent, avec le *naturalisme védique*, une infinité de liens et s'en servirent, entre autres, pour en tirer la sanction de cette théocratie qu'ils venaient d'emprunter au Pentateuque.

6. Cette sanction fut la *transmigration*. La transmigration découle logiquement du culte de la nature, parce que par le culte de la nature l'homme se confond avec la nature et s'enchaîne à jamais à ses formes et à leurs changements.

7. La transmigration, il est vrai, n'est pas clairement désignée dans le *Véda*, c'est-à-dire que le mot n'y est pas. Il semble même que certains de ses passages contiennent l'idée d'une âme spirituelle et immortelle (*amritâ*). Mais les Brâhmanes ne s'arrêtèrent pas à ce qui n'est qu'une apparence ou une inconséquence généreuse.

8. Ils firent du *Rig-Véda* un sujet d'exégèse théologique et philosophique si approfondie, qu'ils y trouvèrent tout ce qu'il contient, et ajoutons, pour être juste, tout ce qu'il ne contient pas.

9. En effet, de même que nous disons, que tout est dans la *Bible* pour qui y sait lire, de même les prêtres hindous disent : « Le brâhmane intelligent se sert du *Véda* comme on se sert « d'une fontaine que l'eau alimente de tous côtés. »

10. Cependant le dogme de la transmigration qui chasse l'homme à travers une infinité de mondes, sous des formes toujours diverses et sans jamais le rendre heureux, pesait trop lourdement sur l'esprit des Hindous. Ils se sentaient dépouillés de toute estime pour eux-mêmes, de toute valeur morale.

11. Aussi les Brâhmanes cherchèrent et trouvèrent le moyen d'échapper un peu à ce cercle de fer ; un peu, dis-je ; parce que la théorie du *môkcha*, la délivrance finale, qu'ils inventèrent, n'est pas au fond la cessation complète de la transmigration.

12. Le môkcha est le corollaire de l'*émanation*, et tous

deux constituent le naturalisme dans sa phase philosophique, c'est-à-dire la doctrine du panthéisme, qui ne fait que matérialiser plus subtilement.

13. Ainsi aucune consolation ne fut donnée aux aspirations de l'homme du brâhmanisme; il restait accablé sous la triple chaîne du naturalisme, de la théocratie et du panthéisme.

14. Cette tyrannie faisait surgir une multitude d'écoles philosophiques qui, à condition de respecter la religion publique, avaient toute licence pour chercher le salut ailleurs que dans la politique religieuse constituée.

15. Pour le peuple, on le façonnait dès le berceau à porter son sort de fer avec résignation, et, pour qu'il se consolât, on l'abandonnait aux grossières pratiques de l'idolâtrie.

16. Tel était l'état du monde hindou lorsque parut *Çâkyamouni*, et tous les enseignements de ses maîtres ne le lui firent pas trouver meilleur.

17. Il les quitta donc pour rêver dans quelque solitude à une doctrine qui pût délivrer l'humanité des entraves dont la chargeait le *brâhmanisme*.

18. L'endroit où il se retira avec ses cinq condiciples était le village d'*Ourouvilva*, sur la rivière Nîladjan.

19. Là, il se livra aux pratiques du plus rude ascétisme, et s'adonna à une méditation continuelle.

20. Ayant ainsi passé six ans sans trouver ce qu'il cherchait, le *Mahâmouni* ou grand solitaire reconnut que les jeûnes poussés à l'excès lui affaiblissaient l'esprit.

21. Alors il prit une nourriture un peu plus abondante. Ce que voyant, ses compagnons le quittèrent, en l'accusant d'avoir rompu ses vœux.

22. Çâkyamouni ne fit rien pour les retenir; et quand il les vit partis, il s'assit sous un figuier et se plongea dans la méditation la plus profonde.

23. Le figuier sous lequel il s'assit se nomme *Açvattha*; il semble enfoncer ses branches dans l'abîme et lancer ses racines vers le ciel: c'est un arbre sacré. Les brâhmanes l'ont identifié à Brahma, et les bouddhistes l'appelèrent *bôdhi* (intelligence).

24. Ce fut sous cette voûte respectée que la méditation de

Çramana-Gaûtama atteignit à la solution du problème qu'il s'était posé, et que du même coup il trouva une religion nouvelle.

25. Si toutefois ce qu'il trouva mérite véritablement le nom de religion, car la doctrine de Çâkyamouni ne s'appuie sur la définition d'aucun de ces points fondamentaux d'essence religieuse qu'on appelle *dogmes*. Elle évite de se prononcer sur Dieu et quoiqu'elle connaisse la prière, sa constitution ne comporte pas de culte proprement dit. C'est une doctrine de philosophie morale du caractère de celles à peu près que les contemporains du Boudha, *Lao-Tseu* et *Pythagore*, établirent un peu plus tard en Chine et dans la Grande-Grèce.

26. En effet, la doctrine de *Çâkya* est dans l'*idée* du bien moral et dans la *pratique* de ce bien. L'une et l'autre avaient été obscurcies et perverties par les institutions du brâhmanisme; elles étaient dans le naturalisme védique; Çâkyamouni les y retrouva et les rétablit.

27. Suivant cette doctrine, tous les hommes sont égaux en principe; tous ils sont appelés, selon leur mérite moral, à participer de la faveur (*prasâda*) des êtres qui par leurs vertus sont parvenus à la perfection morale et intellectuelle.

28. D'où il résulte pour eux le devoir de se traiter en frères avec une mutuelle bienveillance (*maîtrî*), de ne commettre aucune action répréhensible, de pratiquer la vertu, de maîtriser entièrement leurs pensées, — d'employer, en un mot, tous leurs efforts pour arriver à la perfection morale et intellectuelle que résume le terme de *bôdhi*.

29. Ceux qui mènent une vie en tout conforme à cette doctrine deviennent *bouddha*, et jouissent enfin d'un bonheur complet et absolu (*nirvâna*).

30. Quand Çâkyamouni eut obtenu ce résultat de ses longues études et méditations, il lui parut qu'il était arrivé à cet état de perfection morale et intellectuelle dont le bouddha possède la plénitude et que la loi nouvelle devait rendre accessible aux plus misérables.

31. Il se leva satisfait et content, et se mit aussitôt en devoir d'exercer les trois qualités qui font connaître le Bouddha ci-bas, à savoir, la foi (*çraddhâ*), la grâce (*prasâda*),

la science *(bôdhi)*, et il alla à la recherche des cinq disciples qui l'avaient quitté.

32. Il les trouva dans la ville sainte du brâhmanisme, à Vârânasî ou *Bénarès*.

33. Ils refusèrent d'abord de lui rendre leur vénération ; ils lui trouvaient trop bonne mine pour ne pas le croire coupable d'avoir soigné son corps aux dépens de ses vœux.

34. Mais *Çâkyamouni* leur parla, et à cette parole simple et puissante qui ne disait rien qui ne fût vraisemblable et digne de croyance, leurs doutes se dissipèrent ; ils crurent en lui et le saluèrent *Bouddha*.

CHAPITRE V.

Çâkyamouni devenu bouddha enseigne sa doctrine. — Manière dont il enseigne ; différence d'avec celle des brâhmanes. — C'est une véritable prédication. — Succès de son enseignement. — Il attire à lui les malheureux. Noms de ceux qui adoptent et suivent la doctrine nouvelle. — Ce qu'il faut entendre par *Nirvâna*, qui est la fin du bouddhisme.

1. *Çâkyamouni* devint *bouddha* à l'âge de 36 ans, 586 avant Jésus-Christ.

2. Bientôt son enseignement rassembla autour de lui un grand nombre de disciples.

3. On écoutait avidement cette parole faite pour consoler les malheureux et tous les déshérités du monde brâhmanique.

4. Entendre dire que tous les hommes sont égaux en principe, que tous, sans distinction de caste, peuvent entrer en religion et jouir de tout le bonheur qu'elle peut donner, que le degré du bonheur de chacun dépend du mérite personnel de chacun, et ne dépend d'aucune autre chose : voilà certes des nouveautés qui devaient répandre l'émotion de la colère parmi la classe des privilégiés, et l'enthousiasme parmi ceux qui n'en étaient pas.

5. Ce qui était également nouveau, c'était la forme sous laquelle le *Bouddha* présentait son enseignement : il prêchait sa doctrine ; or, la prédication était chose inconnue dans le brâhmanisme.

6. Les brâhmanes ne donnaient leur enseignement qu'à huis clos et à bon escient. De plus, il portait sur des matières

fait tout ce que la loi ordonnait de faire, mais encore qu'il ne touchait point aux dogmes qui soutenaient l'édifice du brâhmanisme, les castes et la transmigration ;

23. Qu'il laissait subsister les castes là où il les trouvait établies, et qu'il se présentait lui-même comme ayant épuisé la série des transmigrations.

24. En effet, le *Bouddha* ne niait pas la transmigration; seulement il soutenait que chacun pouvait atteindre dès cette vie à la perfection du mérite moral, que par là le dernier des *çoûdras* pouvait valoir autant que le premier des *brâhmanes*, et qu'il pouvait ainsi s'affranchir de la chaîne des renaissances pour être à jamais émancipé dans un lieu où il ne restait plus rien de l'agrégation des éléments.

25. Parvenu à cet état, l'homme accompli jouissait d'un état ineffable dans une sorte d'anéantissement mystique, appelé *Nirvâna*.

26. C'est ce *Nirvâna*, cette extase ou absorption mystique perpétuelle du moi en Dieu, où est détruite toute matière et tout ce qui tient à la matière, où l'existence est réelle parce qu'elle ne cesse plus, et incompréhensible parce qu'elle est divine, c'est cet état que l'engourdissement intellectuel des âges suivants ou, comme dit un texte sanscrit, « l'intelligence » endormie par la béatitude des conceptions sans réalité, » a pris pour cet autre anéantissement qui est identique au néant.

27. Une telle interprétation n'est autorisée par aucune parole authentique du *Bouddha*; au contraire, il l'a réfutée en quelque sorte à l'avance quand il a dit : « Le Nirvâna, c'est la » félicité suprême. » C'est du reste ainsi que l'ont toujours entendu et que l'entendent encore le commun des bouddhistes.

28. En effet, le simple bon sens dit assez que le néant ne peut être une félicité, puisque ce n'est rien. D'ailleurs cette opinion semble être contredite par ce qui forme l'essence de l'enseignement du Bouddha, à savoir la foi, *çraddhâ*, la miséricorde, *prasâda* et la bienveillance *maîtrî*.

29. Toutefois on ne saurait absoudre *Çâkyamouni* : il est certain qu'il n'a enseigné rien de positif sur Dieu et que, sous ce rapport, sa doctrine présente une lacune qui est presque inexplicable.

CHAPITRE VI.

La réputation du Bouddha va en croissant. — Les rois le protègent contre l'animosité des brâhmanes. — Son père l'invite à venir enseigner sa doctrine à la famille des Çâkyas. — Le Bouddha se rend enfin à cette invitation. — L'enseignement qu'il donne à ses parents.

1. Après que le *Mahâmouni* eut ainsi, pendant douze ans, fait tourner la roue de la loi (*dharmatchakra*), c'est-à-dire que par l'enseignement il en eut proclamé la souveraine puissance, sa renommée s'était répandue et consolidée dans toute la terre indienne.

2. Plusieurs rois le protégeaient en le soutenant contre les menées de ses ennemis les *brâhmanes*, bien qu'aucun d'eux n'eût encore osé adopter sa doctrine ouvertement.

3. Alors son père lui envoya successivement plusieurs messagers pour le prier de se souvenir de sa famille et de la visiter.

4. Mais aucun de ces messagers ne revint, parce qu'ayant vu le bienfaiteur des créatures, ils se plurent tant avec lui qu'ils y restèrent pour se faire *bhikçious*.

5. Enfin cependant le *Bouddha* se rendit au désir de son père tant de fois exprimé, et vint à *Kapilavastou*, où il fut reçu avec de grands honneurs.

6. Puis s'étant assis les jambes croisées sous l'arbre de l'intelligence (*ficus religiosa*), et voyant rassemblés devant lui tous les *Çâkyas* qui, pleins de bonnes pensées et les mains jointes en signe de respect, lui disaient : « Expose-nous, ô » *Sougata*, le trésor de ta loi ; »

7. Celui qui était doux et compatissant aux créatures, fit pleuvoir la pluie de sa doctrine et parla ainsi :

8. « Je suis celui qui montre la voie du salut, qui la connaît, l'enseigne et la possède parfaitement.

9. » Ma loi est la terre de la quiétude, car elle est exempte de péché (*dôcha*).

10. » Elle est perpétuellement stable, et ses règles sont lumineuses.

11. » Celui qui la pratique, qui remplit les devoirs de la conduite religieuse, éprouve l'espérance qu'elle apporte avec elle : il voit le terme du malheur.

reconnaissant son père et en songeant à son ancienne pauvreté, à ses inclinations misérables et à l'habileté des moyens par lesquels ce père lui avait inspiré de nobles pensées ; et il s'écria : « Me voilà donc heureux aujourd'hui. »

CHAPITRE VII.

Suite de l'enseignement du Bouddha. — En quoi consiste la sagesse. — Excellence de la méditation, du repentir, de la confession ; — Ce sont autant de moyens pour arriver à la science qui conduit au Nirvâna.

1. Un autre jour, le Bouddha étant de nouveau assis sur le siége de la loi, contre l'arbre bôdhi, les jambes croisées et ramenées sous son corps, les *Çâkyas*, entourant le bienheureux avec respect, se disaient en eux-mêmes :

2. « Si *Bhagavat* voulait de nouveau nous exposer cette loi si agréable à entendre, il nous réjouirait grandement. »

3. » Alors le vénérable, jetant les yeux sur le cercle de l'assemblée, vit la pensée qui s'était élevée dans l'esprit de ses auditeurs, et donna de sa doctrine le développement que voici :

4. » O fils de famille, vous êtes mes enfants et je suis votre père ; j'expose la loi aux petits comme aux intelligences supérieures.

5. » Ayez toujours confiance en elle. Celui qui n'a pas confiance en elle, ou qui la méprise, est comme un homme enfermé dans un passage obscur et impraticable : les maux fondent sur lui de toutes parts et se succèdent sans relâche.

6. » Il roule perpétuellement dans le cercle de la transmigration, parce qu'il ne connaît ni ne veut connaître le moyen véritable pour en sortir.

7. » Ce moyen, *c'est la science*. Le monde ne connaît pas la science ; il est tout ignorance, désir et douleur, car il est plongé dans les ténèbres de l'aveuglement et enfoncé dans la racine du vice.

8. » Qu'elle est vive la compassion qu'il m'inspire !

9. » Pour vous, vous êtes mes *çrâvakas* et je vous conduis tous à l'état de *bôdhi*.

10. » L'homme n'est sauvé que par l'anéantissement de

la passion, et celui-là anéantit la passion qui, méditant sur la loi qui est pure, excite dans son cœur le repentir de ses fautes.

11. » La véritable sagesse consiste à s'anéantir soi-même par la méditation.

12. » Car la méditation conduit à la pensée de l'expiation, la pensée de l'expiation conduit au repentir, *anouçaya*, et le repentir pousse à l'aveu de ses fautes, *anouçâyana*. Celui qui avoue ses fautes anéantit en soi tout ce qui est digne de réprobation.

13. » Voilà, ô fils de famille, ce qu'il faut savoir ; voilà le point de départ de la science. Ainsi vous, qui êtes les héritiers de la loi, appliquez-vous à la science.

14. » La science fait connaître les causes et les effets; elle montre le monde tel qu'il est. Celui qui s'y applique et qui parvient à l'atteindre est affranchi de la soif du monde et de toutes les lois ; il leur commande ; il est au-dessus de la nature : il l'ignore.

15. » Alors il entre dans le *Nirvâna*, ce séjour plus subtil que l'idée et la perception, et dont je montre le chemin à tous ceux qui repoussent l'incertitude, le doute, le mépris et la volupté ;

16. » Qui exercent l'aumône, aiment la décence, pratiquent la vertu et observent avec patience toutes les règles de la conduite religieuse.

17. » Purifiez-vous de corps et d'esprit ; couvrez-vous de vêtements propres et qui soient bien teints ; soyez sobres ; que vos gestes et vos postures ne manquent jamais de calme et de décence ; ne soyez ni orgueilleux, ni hypocrites, ni menteurs, ni ignorants, et produisez en vous-mêmes le désir d'atteindre à l'état de *Bouddha* par la grâce du Bouddha.

18. » Alors dans le silence de la plus profonde contemplation vous verrez la loi face à face, la loi simple, impérissable et immuable, et vous entrerez dans le dernier terme de l'existence, le *Nirvâna* complet.

19. » Ne vous contentez pas d'un peu de *Nirvâna ;* un peu de *nirvâna* est mélangé d'éléments divers, de choses différen-

tes et opposées entre elles, et ne ferme par conséquent pas la voie du péché.

20. » Ma dévotion, ô *Çâkyas*, n'est ni facile ni aisée, car il faut qu'elle détruise tout ce qui trouble, tout ce qui est composé.

21. » Celui qui recule devant les difficultés de ma doctrine, qui ne dompte pas ses inclinations, qui ne pousse pas sans cesse le cri de guerre contre le vice jusqu'à ce qu'il l'ait vaincu, n'est pas sauvé de la douleur; il renaît dans des matrices d'animaux, tels que chameaux, ânes, chacals, pourceaux ou chiens.

22. » Ayez la foi, soyez fidèles *(çraddhalou)*, croyez à ma bonne parole, et n'accordez pas votre confiance aux fausses doctrines : elles restent attachées à une existence qui est sans bonheur réel, sans réalité véritable.

23. » Le *Nirvâna* seul est réel, parce qu'en lui seul réside la victoire complète et définitive sur la puissance des objets.

24. » Mais de même qu'un malade qui a recouvré la santé ne peut définir son rétablissement qu'en disant, que revenir à la santé est tout simplement quitter la maladie, de même aussi on ne saurait exprimer ce que c'est que de parvenir au *Nirvâna*, sinon qu'on sent en soi s'éteindre le mal et ses causes.

25. » C'est-à-dire que le *Nirvana* est le bonheur complet. Il est établi là où l'idée et la perception cessent sans être anéanties.

26. » C'est dans ce séjour immuable que demeurent les *bouddhas*, les meilleurs des hommes, eux qui ne saisissent plus aucune forme ni changement, et qui n'en sont plus saisis.

27. » Honorez ces bienheureux *bouddhas;* rendez-leur un culte de respect *(poûdjâ)*, ne fût-ce que par l'offrande d'une fleur ou d'un peu de parfum. Ils partagent votre joie, car partout où l'on expose la loi, ils accourent du Nirvâna pour l'entendre.

28. » Je suis la voie et la loi, et je l'expose pour les hommes vertueux comme pour les méchants.

29. » Le soleil et la lune brillent pour tout le monde, et un potier fait tous les vases avec la même argile.

30. » Mais les uns prennent dès l'abord la forme des vases qui reçoivent ce qui est impur et corrompent ensuite tout ce qu'on peut y verser à l'état pur.

31. » Les autres ne reçoivent jamais que ce qui est pur, et le conservent tel.

32. » Il en est ainsi pour ceux qui entendent ma loi, ce bien commun de tous : tous l'entendent, mais tandis que quelques-uns l'entendent bien, le plus grand nombre l'entend mal, car les gens de bien sont clair-semés.

33. » A quoi le monde est-il semblable? Il est semblable à une maison qui menace ruine et qu'habitent beaucoup d'individus.

34. » Plusieurs d'entre eux écoutent la voix de l'homme expert qui les exhorte d'en sortir, et ils sauvent leur vie; mais la plupart, négligents ou obstinés, n'ajoutent pas une foi suffisante aux avertissements dont il les presse, ou ils s'en moquent, et ils périssent. »

CHAPITRE VIII.

Effet que produit l'enseignement de Bouddha sur ses auditeurs. — Noms des principaux d'entre eux. — Excellence de la modération, du dévouement, de la bienveillance et de la foi. — Le Bouddha donne à ses disciples la mission de répandre sa doctrine.

1. Quand le Bouddha eut prononcé ce *Soûtra*, ou discours doctrinal, on entendit sortir de la bouche de tous les *Çâkyas* un murmure d'admiration, et ils saluèrent le Bienheureux en touchant ses pieds de la tête.

2. Et ayant tourné autour de lui en signe de respect, en le laissant à leur droite, ils couvrirent le meilleur des hommes d'une pluie de fleurs et prononcèrent des stances en son honneur, en disant :

3. « Bien, bien, ô *Tathâgata!* elle est bien dite cette exposition de la bonne loi que tu viens de faire !

4. » C'est un excellent *Soûtra* que celui dont tu nous as réjoui le cœur, ô *Bhagavat!* Il et doux et agréable à entendre, ô *Sougata!*

5. » Puisse cette loi merveilleuse, que nous n'avions jamais entendue auparavant, nous faire atteindre à l'état de

bôdhi! Puissions nous devenir *bouddhas* par la vertu de cette règle invincible ! »

6. Voilà ce que dirent les lions de la race de *Çâkya*. Ils se sentirent le cœur embrasé d'une foi vive, et écoutèrent avidement la doctrine que leur prêchait le Bienheureux tant qu'il resta à *Kapilavastou.*

7. Un grand nombre d'entre eux entrèrent dans l'état religieux, parmi lesquels était *Râhoula*, le fils de Çâkyamouni qui, après la mort de son père, devint un homme à part (*prithagdjana*). Car il sortit de la bonne voie et leva,lui le premier, l'étendard du schisme.

8. Mais il y avait aussi *Ananda*, ce disciple bien-aimé de son oncle, et qui écrivit ses Actes. *Ananda* forma, avec *Kâçyapa,* le successeur du Maître, et vec *Oupâli*, la triple colonne du Bouddhisme primitif.

9. Le Bouddha cependant resta une année entière dans sa famille, exposant tous les jours la bonne loi et les règles de la conduite religieuse.

10. Développant dans des entretiens particuliers avec ses disciples d'élite les maximes de sa doctrine qu'en public i n'énonçait souvent que d'une manière brève et concise, et leur expliquant tout ce qui leur paraissait douteux ou obscur.

11. « Vous êtes, leur disait-il un jour, la lumière de la terre ; évitez le vent des disputes et des contestations, de peur que votre lumière ne se trouble et s'éteigne.

12. » Prêchez la loi à tous avec une égale bienveillance, aux hommes comme aux femmes, car les femmes aussi peuvent arriver à l'état de *bouddha*.

13. » La perfection ne connaît pas de sexe, et là où règne la perfection il n'y a pas de femme.

14. » Ne vous rebutez pas de convertir à la science ceux qui persistent dans une mauvaise conduite ; la bienveillance et la patience ne désespèrent pas et ne disent à personne : Tu iras en enfer.

15. » Abstenez-vous de pousser les reproches et le blâme au delà des limites de la modération, et n'ayez pas même la pensée de répondre aux injures.

16. » Le *bôdhisattva* ou interprète de la loi est exempt

de toute pensée de colère, et ne conçoit pas la pensée de nuire ; il renverse le démon par la force de la mansuétude.

17. » Si l'on vous propose des doutes ou des difficultés sur la loi, ou sur tel ou tel point de ma doctrine, résolvez-les habilement suivant la science, comme il convient au *bôdhisattva*, à un homme qui sera *bouddha*.

18. » La patience et la bienveillance ferment la bouche qui s'est ouverte pour nous dire des injures, et elles la rendent muette.

19. » Toutefois évitez la foule et les lieux où on la rencontre ; le vent de la fureur est prompt à s'y déchaîner, et la loi de vérité aime le calme et le recueillement.

20. » Le recueillement la rend efficace par la méditation en conduisant à l'indifférence des sens, et l'indifférence des sens ravit le contemplateur dans la sphère du Nirvâna.

21. » Le *Nirvâna* est vide de lois, car les lois sont des choses contradictoires ; il est vide d'idées, car les idées sont individuelles ; il est vide de perception, parce qu'il n'y a pas d'objets ; il est vide de connaissance, parce qu'il n'y a ni formes ni changements.

22. » Le *nirvâna*, n'est pas un produit ; il est *asanskrita*, c'est-à-dire simple ; c'est la non-substance, *anâtma*.

23. » Ma loi est difficile à entendre pour ceux qui se passionnent pour des objets misérables ; si on la méprisait, il vaudrait mieux pour moi ne jamais parler. »

24. Ayant dit cela, le Vénérable cessa de faire le geste de l'enseignement et prit l'attitude de la méditation, qui est appelée *padmâsanam*, le trône de lotus.

25. Dans cette attitude, *Bhagavat* tenait ses yeux fixés sur un seul point, et sa main gauche reposait ouverte devant lui sur la plante du pied gauche tournée en dehors, tandis que le bras droit, dont la main était également ouverte, pendait sur la jambe droite, qui, avec la plante du pied en dehors, était ployée sur la jambe gauche.

26. Ainsi il parut à ses auditeurs reposer dans l'Être qui brille de son propre éclat *(svârâdjyâ)*, et jouir de cette ignorance bien heureuse *(avidyâ)*, qui échappe à la conception et fait le *nirvâna*.

la capitale du *Koçala*, qui était placée à peu près là où est aujourd'hui la ville de *Firzabad*.

12. Assis dans la salle du *vihâra*, ou dans le jardin, sur son siége de lotus, le dos appuyé contre l'arbre de l'intelligence (*bôdhi*), et la face vers l'orient, il présidait l'Assemblée et la constituait *par la hiérarchie*, afin qu'après lui, elle pût tenir tête aux attaques de l'ennemi comme une armée bien ordonnée.

13. Pour les *bhikchous* ou *çramanas* il établissait un noviciat, dont on ne devait sortir qu'à l'âge de 20 ans révolus et après avoir fait vœu de vivre chastement et d'aumônes. Alors on recevrait la première consécration, appelée *oupasampadâ*.

14. Les *bhikchous* âgés, instruits et vertueux, formeraient l'ordre des *sthaviras* ou anciens, et ceux qui surpasseraient ces anciens en science et en vertu monteraient au rang des *arhats* ou saints.

15. Celui qui posséderait une science éminente et une vertu hors ligne pourrait recevoir la dignité d'*arhat* sans avoir besoin de justifier de la condition d'âge.

16. Enfin, il y aurait les anciens des anciens, dont le plus digne présiderait l'Assemblée ou *Sangha* et qui, à cause de cela, serait appelé *Sanghasthavira*.

17. Telle fut la hiérarchie qu'institua le *Bouddha*, et il lui donna la triple charge de la doctrine, de l'enseignement et de la discipline.

18. L'âme de cette discipline était la *confession*, et le Bouddha voulait qu'il en fût ainsi. En effet, il citait devant lui les fidèles coupables de fautes graves, il entendait leurs aveux en présence de l'Assemblée et les réconciliait ensuite avec leur conscience et avec la communauté qu'ils avaient scandalisée.

19. Puis, il achevait d'exposer sa doctrine en ne cessant d'insister sur la pratique et les mérites des vertus morales.

20. » Je suis venu, disait-il, pour satisfaire les ignorants avec la sagesse.

21. » Le trésor de la sagesse est l'aumône, la science et la conduite : voilà les mérites qui ne se dissipent plus.

22. » Faire un peu de bien vaut mieux que d'accomplir des œuvres difficiles.

23. » Si l'on voulait comprendre combien est grand le fruit des aumônes, on ne mangerait pas sa dernière bouchée de nourriture sans en avoir donné.

24. » La bienveillance est la première des vertus : elle est la mère du dévouement.

25. » L'homme parfait n'est rien, s'il ne se répand pas en bienfaits sur les créatures, s'il ne console pas ceux qui sont affligés.

26. » Ma doctrine est une doctrine de miséricorde ; c'est pourquoi les heureux du monde la trouvent difficile.

27. » Ils sont fiers de leur naissance et ne réfléchissent pas que les fruits d'un même arbre sont tous de même origine.

28. » Il faut respecter l'ordre des choses établi, mais la voie du salut est ouverte à tout le monde ; la naissance ne condamne aucun être à l'ignorance et au malheur.

29. » Tout homme peut sortir du siècle, c'est-à-dire qu'il peut se faire religieux ou se convertir, et faire partie de la société des sages.

30. » Le *brâhmane* qui veut fendre la terre comme le feu, est né d'une matrice de femme tout comme le *tchândâla* (paria), le dernier des humains, auquel il ferme la voie du salut.

31. » Mais personne ne peut fermer cette voie, sinon *Mâra*, le démon du péché et de la mort.

32. » Fuyèz-le, ou plutôt combattez-le en poussant sans cesse le cri de guerre contre vos passions.

33. » Anéantissez vos passions, comme un éléphant renverse une hutte de roseaux.

34. » Celui-là se trompe qui croit pouvoir fuir ses passions en s'établissant dans l'asile des montagnes et des ermitages ; le meilleur refuge contre le mal (*klêça*), c'est la saine réalité.

35. » On peut tourner le dos aux excitations des sens et au plaisir, accomplir la loi et être un Religieux parfait, quoiqu'on vive dans le monde et qu'on soit paré d'ornements.

36. » Je suis venu pour ramener les créatures à la saine réalité, dont on les a entièrement détournées par de fausses

doctrines qui amèneront la redoutable époque de la fin des temps. »

37. Tels étaient les discours du *Bouddha* qu'il amplifiait volontiers par de longues prédications.

38. Et dans cette occupation, il atteignit le terme de sa vie.

39. Quand il le sentit approcher, il quitta, quoique fort malade, la ville de *Vaïçâlî* au nord du Gange, sur la *Gandakî*, si célèbre par les divers séjours du *Bouddha*, et aussi par son importance politique comme ville indépendante.

40. Et suivi de beaucoup de ses disciples, parmi lesquels était son bien-aimé *Ananda*, il alla plus au nord, dans les montagnes, et arriva près de la ville de *Kouçinagarî*, la capitale du peuple des *Mallas*.

41. Ce peuple le reçut avec un empressement qui témoignait de la profonde vénération qu'il avait pour cet homme extraordinaire.

42. Bientôt après son arrivée au pied de l'*Himâlaya*, le roi de la loi entra dans le *Nirvâna*, c'est-à-dire, qu'il s'éteignit. Il avait alors 79 ans ; de sorte que cet événement arriva 543 ans avant Jésus-Christ.

43. A la nouvelle de la mort du Maître, *Kâçyapa* accourut de *Râdjagriha* pour présider aux funérailles qu'on fit *sept jours* après le trépas.

44. Elles furent solennisées avec une pompe digne d'un roi *Tchakravartin*.

45. On appelle de ce titre le monarque qui a réuni sous son sceptre la totalité de l'Inde.

46. Or, le sceptre spirituel du *Bouddha* s'étendait, ou devait s'étendre dans un avenir prochain, sur toute la terre indienne ; *Çâkyamouni* était d'ailleurs de race royale.

47. On brûla son corps devant la porte orientale de la ville de *Kouçinagarî*; puis recueillant ses cendres dans un cylindre d'or, on les mit dans un monument appelé *tchâitya*, espèce de reliquaire monumental, dont la forme ordinaire est celle d'une coupole ou d'une cloche et qui, à cause de cela, prend aussi le nom de *stoûpa*.

48. Ensuite il y eut des fêtes pendant *sept jours* en l'honneur du bienheureux *Tathâgata Çâkyamouni*, complétement et parfaitement *Bouddha* : *Samyaksambouddha*.

LIVRE II.

Sources et autorités : Celles qui sont citées en tête du livre précédent, puis : — — l'*Abhidharmakôça* ou le Trésor de la loi supérieure, — *Djâtaka pôta*, le livre des naissances du Bouddha. — *Râdja-Taranginî* ou la Chronique royale de Kachmîr. — *Pian-i-tian*, trad. par Pauthier. — *Tao-te-king*, trad. par S. Julien. — Hodgson, *Notices of the religion of the Bauddhas of Nepal*, et, *Sketch of Buddhism*. — Wilson, *Notice of three tracts received from Nepal*. — J. Prinsep, *Interpretation of the most ancient of the inscriptions on the pillar called the lât of Feroz Shah, near Delhi, etc.*; *On the coins and relics discovered by Ventura*; *Continuation of the observations on the coins and relics*, etc.; et, *Further Notes and Drawings of Bactrian and Indo-Scythic coins*, etc. — Postans, *Notes of a journey to Girnâr*, etc. — Kæmpfer, *Geschichte von Japon*. — Droysen, *Geschichte Alexanders des Grossen*. — Schmidt, *Ueber einige Grundlehren des Buddhaïsmus*. — *Allgemeine Encyclopædie* von Ersch und Gruber. — Weber, *Indische Studien*. — A. Rémusat, *Mélanges d'histoire et de littérature orientales*.

CHAPITRE Ier.

Réfutation de quelques opinions du *Journal des savants* au sujet du bouddhisme. — Caractère principal de l'œuvre du Bouddha. — Pourquoi s'établit dans le bouddhisme le culte des reliques, c'est-à-dire du corps. — Comment le brâhmanisme lui est ici supérieur.

1. Un auteur du *Journal des savants* a condamné l'œuvre du Bouddha, parce « qu'elle repose, dit-il, sur une seule idée » qui n'est ni la plus juste, ni la plus haute, celle du salut » éternel. »

2. Une morale qui repose sur cette base, dit-il encore, « est » étroite et intéressée, » parce que le désir exclusif du salut éternel est lui-même la plus égoïste des « convoitises. »

3. Étrange langage que celui-là et qui pour un chrétien est tout à fait incompréhensible. Quoi? parce que je me préoccupe constamment et uniquement du bonheur de mon éternité, je me « trouve jeté sur la voie du calcul et de l'intérêt? »

4. Mais qu'est-ce donc que le désir du salut éternel, sinon l'amour de Dieu, sinon l'effort incessant de posséder autant que possible la plénitude du vrai, du bien et du beau?

5. Et cette pensée pourrait devenir « dangereuse autant » qu'elle est fausse? » elle pourrait faire « du mal à la société » et corrompre l'âme de l'individu, les saints ne seraient pas » des citoyens utiles à la société? »

6. Mais alors dites-moi quel est votre Dieu? Ce ne peut être celui qui a dit : *Quærite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus.* »

7. Votre dieu serait-il par hasard votre Raison, cette raison qui a fait à son image la *raison pure?* En effet, vous dites : « L'homme ne peut comprendre Dieu qu'à l'aide de lui-même » et du monde. »

8. Nous autres, qui sommes simplement chrétiens, nous disons : « L'homme ne peut comprendre Dieu qu'à l'aide de » Dieu et de lui-même. »

9. Cela change la science philosophique du tout au tout. Mais tel que vous l'entendez, vous n'avez pas tort : votre salut est une chose mauvaise et détestable, il faut en restreindre la pensée « dans de justes bornes, elle gâte toutes les actions » de l'homme. »

10. Du reste, il est aussi peu exact de dire que l'œuvre du Bouddha repose sur l'idée du salut *éternel*, qu'il est injuste de lui dénier « l'idée du bien et celle du devoir. »

11. Si elle reposait vraiment sur l'idée du salut éternel, on pourrait soutenir avec un auteur anonyme que Dieu « *s'est* » *incarné* dans le corps de cet homme de race royale qui se » nomme *Çâkyamouni* : Ὁ μὲν Θεὸς ἐνσώματος κατῳκήσατο εἰς τὸ σῶμα υἱοῦ τινος ἀνθρώπου βασιλικοῦ Σακιαμοῦνι.

12. N'allons pas si loin; il n'y a eu qu'une seule *incarnation de Dieu*, et il ne saurait y en avoir d'autre. Mais cette incarnation a été promise dès le commencement du monde, lorsque Dieu annonça que la mère du genre humain *écraserait la tête du serpent;* cette promesse, sans doute beaucoup plus explicite, fut renouvelée plus explicitement encore aux patriarches, et spécialement à Abraham et au peuple choisi de Dieu, au milieu duquel devait naître cet homme, *Incarnation de Dieu.*

13. Mais cette promesse, avec la tradition patriarcale, avec le Pentateuque, avec les tribus d'Israël dispersées, se répandit dans tout l'univers.

14. De là les incarnations qui se retrouvent à peu près dans les traditions et la religion de tous les peuples.

15. C'est ce qui fait que la conscience du genre humain a

toujours connu cette promesse, et qu'ainsi elle a pu toujours pressentir ce grand événement d'une manière plus ou moins directe, et le faire entrer dans les diverses religions qu'elle a élaborées.

16. Si donc les gentils n'étaient pas absolument sans Dieu, le sauveur Jésus-Christ n'était pas non plus entièrement absent de leurs œuvres : il y était *comme dans une énigme*.

17. Cette présence, toute voilée et indirecte qu'elle fût, opérait avec assez de vertu pour que le Bouddha connût l'idée du bien et celle du devoir.

18. Qu'il ne connût pas ces idées dans la plénitude que l'avénement du Christ en notre chair a seul pu leur donner ici-bas, cela n'a pas besoin d'être remarqué.

19. *Aucun homme*, quelque élevée que fût son âme, quelque pénétrante que fût sa raison, quelque lumineuse que fût son intelligence, n'a pu, en dehors du peuple choisi, *pleinement* connaître le bien et le devoir avant la venue de notre Seigneur Jésus-Christ.

20. Et c'est une bien grande exagération, que de venir nous dire : « Socrate et Platon se sont fait la gloire impé- » rissable d'avoir donné à l'idée du bien sa véritable place » dans l'âme de l'homme, dans le monde et en Dieu. »

21. Cela est bien plus faux encore que cette autre assertion, à savoir, que « dans le bouddhisme, pas une lueur de cette » flamme divine (l'idée du bien) ne s'est montrée. »

22. Cependant tout précepte moral doit s'appuyer sur une croyance religieuse définie, sur un dogme; car la science du bien et du mal est essentiellement dogmatique.

23. Si cette condition n'est pas remplie, la morale aura beau être admirable et même sublime, elle ne le sera jamais qu'à la manière d'un mirage, et son œuvre ne se soutiendra pas.

24. C'est pour avoir oublié ou négligé cette vérité, pour nous si simple et si évidente, que l'œuvre de *Çâkyamouni*, si belle d'abord et si sévère, et après avoir traversé des phases diverses, s'est réduite peu à peu où nous la voyons aujourd'hui, c'est-à-dire à une religion de pratiques faciles et de formules magiques.

25. A peine le Bouddha eut-il fermé les yeux, à peine ses

funérailles eurent-elles été célébrées, que le caractère de sa doctrine subit une altération grave.

26. Quel était, en effet, un des signes les plus saillants de cette doctrine? La réprobation des formes, le mépris du corps (*çarîra*).

27. Le corps, avait enseigné *Çâkya*, est le réceptacle des sensations et des désirs, c'est de lui que découlent toutes les misères qui font de ce monde une grande accumulation de douleurs : donc, il faut se détacher de la forme, il faut immoler le corps.

28. Les disciples du Bouddha ne comprirent pas ce que cette doctrine peut avoir de bon, religieusement parlant, parce que le maître n'avait pas pu leur communiquer ou leur léguer l'élévation et la délicatesse de ses idées sur l'infini.

29. C'est pourquoi ils prirent, aussitôt après la mort de *Çâkya*, le contre-pied de son enseignement en établissant le *culte des corps* (*çarîrâni*), et ils commencèrent, ô dérision! ce culte par le corps de celui qui avait travaillé pour les en détacher.

30. On mit tant d'ardeur dans l'oubli du principe essentiel de la doctrine, qu'on en vint presque aux mains pour avoir une part dans les dépouilles que le bûcher avait épargnées.

31. Les *Mallas* furent contraints de diviser les *os du Bouddha en huit parties*, afin de contenter les princes et les peuples qui en réclamaient, et parmi lesquels le roi du Magadha, *Adjâtaçatrou* le parricide, mais que l'ascendant moral du Bouddha avait converti, se montra le plus zélé.

32. Pour appuyer sa demande, il avait envoyé à *Kouçinagara* son premier ministre, un brâhmane, à la tête d'une armée.

33. Dès lors prit place dans le bouddhisme ce *culte des reliques* ou corps (*çarîrâni*) qui, dépourvu de toute sanction dans l'ordre divin, se compliqua enfin tellement par les pratiques superstitieuses de la magie (*riddhi*), qu'il se changea en l'*adoration de la matière*.

34. Et voilà le bouddhisme, tout nobles et élevés qu'étaient ses préceptes moraux, tout d'un coup retombé au-dessous du

niveau du brâhmanisme. Comment s'en étonner? Ces préceptes ne reposaient que sur l'autorité d'un homme.

35. Le brâhmanisme, au contraire, et nous l'avons indiqué, repose sur une base éminemment religieuse et il considère comme une abomination le culte rendu à ce qui a eu vie.

36. Tous les livres de doctrine, dit le brâhmane Madhousoûdana, enseignent la croyance en Dieu (*bhagavat*), soit d'une manière directe, soit d'une manière indirecte.

37. Sans doute, il s'en faut que la société brâhmanique soit exempte d'idolâtrie grossière, mais elle n'y est pas en vertu des principes du brâhmanisme. Aucun texte légal ne la consacre; c'est une superfétation. Aussi n'existe-t-elle véritablement que dans les castes inférieures et ignorantes.

38. Le principe du brâhmanisme, on l'a vu, est calqué sur la théocratie de Moïse, qui est d'institution divine, et si en calquant leur religion sur le mosaïsme, les prêtres de l'Inde ne se convertirent pas à l'adoration de *Jéhovah*, ce qui, du reste, n'était pas en leur pouvoir, ils ne mirent pas du moins à la place du grand Dieu un être fait de chair et d'os, un homme...

39. Leur *dieu-roi* était une divinité, divinité fausse, il est vrai, mais enfin, à leur sens, elle était la source et le représentant surnaturels d'une idée et d'un fait surnaturels.

40. Malheureusement pour l'Inde leur œuvre dut se ressentir de cette erreur capitale qui existait dans la substitution de *Brahmâ* à *Jéhovah*, et le brâhmanisme, devenu, par l'ambition exagérée de ses prêtres, un fardeau dur et insupportable, une immolation permanente de l'homme moral, provoqua dans un grand nombre d'esprits le désir de le voir réformé.

41. Mais cette réforme était impossible; vouloir réformer les œuvres de l'erreur, c'est les détruire. La réforme est une épreuve que les institutions basées sur la vérité peuvent seules supporter.

42. C'est ce que paraissent avoir fort bien senti les brâhmanes, car ils ont toujours poursuivi de leur animadversion et de leur vengeance ceux qui ont osé toucher à leur institution.

43. Le *Râmâyana*, par exemple, raconte toutes les tribula-

tions qu'eut à endurer de leur part le prince *Viçvâmitra* pour avoir voulu franchir la barrière de sa caste, la caste des guerriers, et se rendre accessible la dignité brâhmanique.

44. Il parvint cependant à son but, ainsi que quelques autres *Kchattriyas;* on sait au prix de quels labeurs.

45. Mais l'entreprise de *Çâkyamouni*, qui ne visait à rien moins qu'à transformer la religion existante par la pratique des vertus morales, par l'idéalisme humain, dut échouer, du moins dans le sens qu'il l'avait faite.

46. En effet, sa doctrine, toute d'application pratique, ne pouvant ni s'adapter aux dogmes brâhmaniques, ni s'enraciner dans l'esprit des Hindous, auxquels ces dogmes avaient donné une toute autre direction, il fallait, pour la faire durer, lui appliquer une base à laquelle *Çâkya*, certes, n'avait pas songé.

47. C'est par la mort de cet homme extraordinaire que sa doctrine devint peu à peu cette religion que professent aujourd'hui près de 400 millions d'individus,

48. Résultat qui confond lorsqu'on songe à ce qu'est le bouddhisme actuel, et que le christianisme ne possède que 474 millions d'âmes.

49. Mais cet étonnement cesse quand on réfléchit que l'homme, depuis sa chute, a toujours eu une propension presque invincible à *s'adorer lui-même*, et que cette adoration s'accomplit dans le *Bouddha.*

50. Le Bouddha devint donc Dieu, du moins le Dieu de l'univers actuel, puisque ses disciples s'adressent à lui pour éprouver les effets de sa grâce, et partant de sa puissance.

51. Il devint Dieu, autant du moins que cette dignité a pu cadrer avec le *Nirvâna*, tel que la spéculation en établit enfin la théorie, qu'on lira dans le livre suivant.

52. Quelles que furent les aberrations du bouddhisme, il a cependant toujours compris que pour sauver l'homme, l'homme seul ne suffit pas.

53. Quant à la transition du mépris du corps, qu'avait enseigné *Çâkya*, au culte du corps, elle n'est point contradictoire comme il paraît au premier aspect. Entre l'idéalisme moral, l'adoration de l'homme idéal, le matérialisme mystique et le

culte de la matière humaine, tel que le pratique, dans sa dernière abjection, la grande majorité des bouddhistes d'aujourd'hui, le passage est tout naturel.

CHAPITRE II.

Le fils du Bouddha lève le premier l'étendard du schisme. — Première Assemblée générale. — Première rédaction de la doctrine du Bouddha. — Le *Tripitaka* ou les trois recueils de la morale, de la discipline et de la métaphysique. — Comment se forment les neuf *dharmas*. — Culte des reliques du Bouddha. — Cause de l'extension rapide du bouddhisme. — Le Mahâvança.

1. Ce fut peut-être pour protester contre cette addition, en apparence hétéroclite, du culte des reliques au système du Bouddha, que *Râhoula*, son fils, leva incontinent l'étendard du schisme.

2. Il voulut rester *pur* (καθαρὸς) et il devint *hérétique*, il devint hérétique pour ne posséder pas la logique de l'erreur.

3. Du reste, ce n'est qu'une simple conjecture. Le fait est qu'il est considéré comme le chef de la secte *Vâibhâchika*, qu'on accuse d'obscurantisme en ce qu'elle prend tout dans un sens positif et qu'elle rejette la spéculation.

4. Cette secte, qui se tenait à la lettre des *Soûtras*, se sépara donc de la grande communion ou Assemblée (*Mahâsânghika*), à la tête de laquelle se trouvait *Kâçyapa* et les principaux disciples du Bouddha.

5. *Kâçyapa* les convoqua près de *Râdjagriha*, dans le vihâra de *Kalanta-vênouvana*, trois semaines après la mort du maître, pour tenir une Assemblée générale dans le dessein de pourvoir à la rédaction par écrit de la doctrine du Bouddha.

6. Cette assemblée, où se trouvèrent 500 *sthaviras* ayant la qualité d'*arhats*, dura 7 mois, preuve qu'on y procéda mûrement et avec soin. On y recueillit tous les discours doctrinaux du maître, et c'est *Ananda*, le disciple chéri, qui fut chargé d'écrire ces *soûtras* en même temps que la vie du Bouddha.

7. Ce qui n'était pas moins essentiel, c'était de rassembler

et de coordonner les diverses dispositions que *Çâkya* avait faites au sujet de la discipline. *Oupâli* fut chargé de ce soin, et de là résulta la constitution disciplinaire, appelée *Vinaya.*

8. Enfin l'assemblée sentit combien il était important de donner à la doctrine qu'elle professait une sanction religieuse en la rattachant à des principes qui ne fussent pas exclusivement du domaine de la morale ou de la discipline; c'est dire qu'elle s'occupa de la *métaphysique.*

9. Mais cette tâche n'était pas facile; des difficultés surgissaient de toutes parts, et nous avons déjà fait entendre d'où elles devaient provenir.

10. *Çâkyamouni* s'était abstenu de poser nettement et clairement la condition première de toute religion : la croyance à un Principe supérieur et indépendant de l'homme; sa doctrine péchait donc par la base.

11. Sans doute, il n'avait pas nié qu'il existe un *Être suprême;* il nous paraît même qu'il n'a cessé d'y songer, puisqu'il est évident que par sa doctrine dont le terme est le *Nirvâna,* il veut amener les hommes jusqu'à la ressemblance divine.

12. Cependant il n'en est pas moins vrai qu'il n'a pas positivement *affirmé Dieu,* que, dans son aversion pour toute forme ou personnalité, il n'a donné de Dieu aucune espèce de définition.

13. C'est par suite de cela que son *Nirvâna* ou bonheur suprême, bien qu'il occupe dans la doctrine bouddhique la place que *Brahma* occupe dans le brâhmanisme, se perd dans le vague comme un rêve *humanitaire.*

14. Clément d'Alexandrie dit « que tous les fondateurs de » religion, grecs ou barbares, en ont caché les principes, et » ont enseigné la vérité, ou ce qu'ils croyaient tel, sous des » énigmes, des symboles allégoriques, des métaphores ou » d'autres figures semblables. »

15. Il se peut donc que le *Bouddha,* lui aussi, ait agi de même, et que pour lui le *Nirvâna* ait été au fond identique à l'οὐκ ὄντα du gnostique *Basilidès;* qu'il ait entendu par *Nirvâna* l'Être *ineffable* au sein duquel s'opère l'anéantissement mystique des justes.

16. Nous sommes tout porté à admettre cette interpréta-

tion, qui du reste n'a rien de forcé si l'on pèse bien certaines paroles de sa doctrine rapportées dans le livre précédent; mais il est certain que le bouddhisme primitif n'a pas songé à cette exégèse, puisque l'idée ou du moins le *nom de Dieu* ne se fait pas jour dans les textes qui datent de cette époque.

17. Les disciples du Bouddha essayèrent seulement, dès la première Assemblée générale, de rattacher la doctrine du maître à un corps d'idées métaphysiques; du moins c'est de *Kâçyapa* et de *Çâripoutra* que les bouddhistes datent leur métaphysique ou *abhidharma.*

18. Ainsi se constitua le *Tripitaka* ou les trois recueils de la morale, de la discipline et de la métaphysique.

19. Dans la suite on ne cessa d'y ajouter; de sorte qu'à chaque nouvelle Assemblée générale on était forcé d'agrandir le cadre de ces ouvrages.

20. Puis, on fit un choix dans les collections volumineuses de cette littérature sacrée, et les *neuf livres* qu'on choisit furent réputés canoniques et on les nomma les *neuf Dharmas.*

21. Cet élargissement successif du cadre des livres, ainsi que du sens des doctrines bouddhiques, est remarquable, surtout pour l'*abhidharma,* en ce qu'il se fit particulièrement sous la pression ennemie des *brâhmanes.* Plus tard nous y reconnaîtrons aussi l'*influence du christianisme.*

22. Il est très-probable que pour le moment la métaphysique du bouddhisme se borna à peu de chose. Pour quelque temps encore les disciples de *Çâkya* n'élevèrent pas leurs aspirations au-dessus du respect de la personne du maître présent à tous les yeux sous la forme de ses reliques, et bientôt de ses images et statues.

23. Par là, le caractère tout humain du bouddhisme se précisa encore mieux que pendant la vie du fondateur. Il ressemblait ainsi à une famille qui suit religieusement les enseignements de son chef que la mort vient de lui ravir, parce qu'il lui semble qu'en voyant et en touchant ses dépouilles mortelles ou son image qu'elle garde comme un gage sacré elle le possède encore de la même manière à peu près que lorsqu'il était vivant.

24. Et de même qu'il y a dans la piété filiale une force de cohésion qui conserve la famille, ne connût-elle point d'autre principe directeur de ses actions, de même aussi le culte du Bouddha, fondé sur un sentiment tout humain de respect et de regret, suffit généralement à maintenir l'unité et l'union de la famille bouddhique.

25. Elle s'agrandit assez rapidement, car il y avait en elle des principes d'expansion très-énergiques et que nous avons fait connaître en exposant la doctrine de *Çâkya*, à savoir : l'*égalité d'origine*, et, par suite, la fraternité spirituelle de tous les hommes.

26. Le Bouddha avait trouvé ces principes dans les traditions de sa race, la *race des Aryas*, et que les *richis* du *Véda*, plus magnanimes que les brâhmanes du *Mânava-dharma-çâstra*, leurs successeurs au sacerdoce, avaient déposées dans quelques hymnes.

27. En effet, ils y donnent aux dieux le nom de *pères des hommes*, et considèrent tous les *Aryas* comme solidaires de pensées et d'affection.

28. Les Hindous avaient oublié ces traditions, conservées dans d'autres contrées de l'Orient, parce que les brâhmanes, jaloux de leur prééminence, n'admettaient que ceux de leur caste à l'étude approfondie du *Véda* et de tout ce qui s'y rattachait.

29. *Çâkyamouni*, en leur rappelant ces titres perdus, les fit aisément reconnaître comme un bien qu'on se souvient d'avoir pleinement possédé, et c'est une des raisons principales de la rapidité avec laquelle s'étendit sa doctrine.

30. Cette rapidité d'extension est parfaitement caractérisée par la légende que rapporte la chronique singhalaise, le *Mahâvança*, suivant laquelle le Bouddha lui-même serait venu à Ceylan ou *Sinhalanka* (île des lions ou guerriers) pour y prêcher sa doctrine.

31. Il est même dit ailleurs que le Bouddha parut dans cette île sous la forme d'un *vaiçya* avant de se manifester sous la figure du fils du roi *Çouddhôdana*.

32. Comme le *Mahâvança*, rédigé au 5e siècle de notre ère, a une haute valeur historique, que les événements qu'il ra-

conte et les dates qu'il leur assigne jouissent d'une autorité très-respectable, parce qu'on sait qu'ils reposent sur les données des plus anciens documents bouddhiques, on peut croire que l'auteur de cette *chronique* est de bonne foi quand il donne l'introduction du bouddhisme à Ceylan comme un fait accompli par le Bouddha lui-même.

33. Cependant d'un autre côté, il est avéré que les courses du *Tathâgata* ne se sont point étendues au delà de l'Inde centrale, occidentale et septentrionale, et que l'introduction du bouddhisme à *Ceylan* date de 245 avant Jésus-Christ, où cette œuvre fut accomplie par *Mahendra*, fils du roi de Magadha, *Dharmâçoka.*

34. Que conclure de ces données contradictoires, sinon une de ces confusions de faits comme les traditions en offrent tant d'exemples, et qui nous laisse deviner, à l'aide d'autres traditions qui ont cours dans tout l'Orient, qu'on a cru dans *l'Inde* aussi que le *Bouddha avait fait des voyages lointains.*

35. Or, comme il n'a pas fait ces voyages pendant les années qu'il a enseigné, il les a faits avant cette époque, c'est-à-dire pendant le temps que les livres qui traitent de sa vie le placent en méditation *sous l'arbre de l'intelligence.*

36. C'est une question importante et sur laquelle nous reviendrons pour l'approfondir le mieux qu'il nous sera possible, dans le IVe livre de cette histoire.

37. Quant à l'introduction du bouddhisme à *Ceylan*, elle a été confondue avec celle du brâhmanisme, qui, en effet, eut lieu à une époque très-voisine de la mort de *Çâkyamouni.* On conçoit que ces dates très-rapprochées ont pu amener le zèle bien connu des bouddhistes singhalais à égarer la tradition du pays sur ses origines religieuses, et à faire naître la légende précitée en substituant le nom de leur *Dieu* au Dieu, ou du moins au héros brâhmanique *Pândouvançadêva*, le conquérant *Aryen* de Ceylan, 30 ou 40 ans après la mort du Bouddha.

38. D'ailleurs, les Singhalais, d'après la doctrine du bouddhisme même qui admet des incarnations successives du Bouddha (ils en font monter le nombre à 550), peuvent très-bien avoir pris l'apôtre pour le maître, surtout si les succès

de conversion de ce *Bôdhisattva* ou Bouddha futur, qui paraissent avoir été prodigieux, autorisaient la croyance que c'était à lui que la doctrine nouvelle avait été révélée.

39. Nous savons, en outre, par *Kæmpfer*, qui constate ce fait dans l'*Histoire religieuse du Japon*, que les noms de *Bouddha* ou de *Çâkya* étaient donnés aussi aux saints et aux grands hommes qui prêchèrent ces nouvelles doctrines.

40. Ce qui est certain, c'est que l'*ère religieuse* des bouddhistes singhalais, qui est aussi celle de la presqu'île au delà du Gange (Birman, Laos, Siam, Camboge, etc.), a un caractère d'authenticité que ne possède pas la chronologie des bouddhistes du Nord. En effet, cette ère correspond exactement à l'époque de la mort de *Çâkya*, puisqu'elle compte aujourd'hui sa 2399e année.

41. Cette authenticité est mise hors de doute par le contrôle de la *chronologie* des *Djainas*, secte évidemment bouddhique, quoiqu'elle se soit montrée ennemie acharnée des bouddhistes, et dont le fondateur, qui est nommé *Mahâvira*, mourut la même année que le *Mahâmouni*, c'est-à-dire 543 avant notre ère.

CHAPITRE III.

Autre cause de l'extension rapide du bouddhisme. — Les brâhmanes se préparent à combattre la nouvelle doctrine par la science. — Ils présentent les bouddhistes comme des athées. — Efforts de ceux-ci pour repousser une telle accusation. — Le roi Kâlâçoka, très-zélé pour le Bouddhisme. — Seconde Assemblée générale. — Elle crée la triade du *Bouddha*, du *Dharma* et du *Sangha*. — En quoi consiste cette triade nommé *triratna*.

1. Si le bouddhisme se propagea d'une manière si rapide, il le dut non moins à la protection des rois du *Magadha*, qui étaient en quelque sorte ses protecteurs nés, qu'à l'action de ses propres forces.

2. Depuis que *Bimbisâra* avait embrassé la doctrine du Bouddha, elle ne quitta plus le trône de ce royaume principal de l'Inde que pour y revenir avec plus d'éclat et d'autorité, et lorsqu'ensuite elle dut l'abandonner de nouveau, son existence dans l'Inde centrale se continua assez obscurément, quoique non dépourvue de prospérité, jusqu'aux 7e et 8e

siècles, où commencèrent les luttes qui finirent par l'éteindre à jamais.

3. Nous avons vu le successeur de Bimbisâra, *Adjâtaçatrou*, que le Bouddha avait gagné à sa foi par les effets salutaires de la confession, se montrer très zélé pour obtenir une part des reliques du maître, et nous avons dit que ce fut sous lui qu'eut lieu la première Assemblée générale.

4. Pendant son règne, qui dura 32 ans, de 551 à 419 avant Jésus-Christ, la nouvelle doctrine chassait devant elle le brâhmanisme partout où elle se montrait.

5. Les brâhmanes auraient voulu combattre leurs rivaux à force ouverte; et reconquérir de haute lutte le terrain qu'ils ne cessaient de perdre, mais l'appui des peuples leur manquait en même temps que celui des princes. Ils se replièrent donc sur eux-mêmes et firent silence.

6. Cependant, ils ne restèrent pas oisifs. Ils se préparèrent des armes dans le recueillement de leurs temples et de leurs écoles : ils eurent recours à la science.

7. C'est ainsi surtout que de la nécessité de lutter contre le bouddhisme naquit dans le brâhmanisme cette grande école idéaliste, nommée *Védanta*, et à laquelle la littérature hindoue doit ces nombreux traités théologiques et argumentatifs qui s'appellent les *Oupanishads*, et dont la *Bhagavad-Gîtâ* résume parfaitement l'esprit et les tendances.

8. L'école *Védanta* se mit donc à l'œuvre. Elle s'empara de l'enseignement du Bouddha touchant le *Nirvâna*, et le rattachant à l'existence personnelle d'un Être suprême, elle dit : « L'ascète ou le sage parfait obtient le *Nirvâna* de *Brahma* » au sein de *Brahma* » (*Brahmanirvânam brahmabhoûtô.*)

9. C'est par de telles hardiesses, par de telles liaisons d'idées et de termes, qu'elle força les docteurs bouddhistes de la suivre sur le terrain de la métaphysique, pour s'expliquer sur le sens catégorique de leur *Nirvâna.*

10. Ainsi naquit ou se développa la métaphysique du bouddhisme; mais forcés de suivre l'axiome du maître, que la condition essentielle du bonheur consiste *dans l'absence de toute forme*, les disciples de *Çâkya* ne purent montrer au bout de leur science, quelles que fussent les subtilités de leur dialec-

tique, que le vide, *çounya*, la cessation de toute chose, *nirôdha*, le non-être, *avidyâ*.

11. C'est là que les attendaient les brâhmanes. Ils avaient voulu faire dire aux bouddhistes, ne fût-ce qu'implicitement, que la doctrine de leur maître était la *négation religieuse*, que le bouddhisme était synonyme d'*athéisme*, et si de cette déclaration il ne résultait, pour le moment, aucun succès réel pour eux, ils pouvaient du moins avec raison se donner la satisfaction de flétrir ces adversaires qui traitaient les *Védas* de mauvais discours, non-seulement de la qualification d'hérétiques, qui abolissaient le sacrifice, mais encore de celle d'athées, *nâstikâs*.

12. Cependant cette satisfaction d'une nature tout intime et purement religieuse, et qui resta longtemps à cet état, parce que les travaux des écoles furent lents à se répandre, cette satisfaction était pour les brâhmanes un dédommagement bien mince de l'excellente impression qu'ils voyaient continuer à se produire par la doctrine du Bouddha sur les peuples et sur les princes.

13. Les premières vicissitudes que le bouddhisme eut à subir dans sa longue carrière sur le sol indien, et par où il semble que l'animosité des brâhmanes contre lui réussit pour la première fois à se manifester ouvertement, fut le changement qui intervint, en 403 avant Jésus-Christ dans la dynastie de *Bimbisâra*.

14. Cette dynastie ne pouvait plaire aux brâhmanes, car elle avait élevé la doctrine du Bouddha jusqu'à la faire asseoir sur un trône royal qui était le premier de l'antique terre des *Aryas*, le trône du *Magadha*. Puis parmi les princes, bouddhistes zélés, qui la composaient, elle comptait ce roi *Kâlâçoka* qui avait su si bien mériter du bouddhisme que la caste brâhmanique l'avait surnommé *Kâkavarnin*, c'est-à-dire le Noir. C'est sous lui qu'eut lieu la seconde Assemblée générale.

15. En effet, les brâhmanes, en s'appliquant à démasquer le vide, le non-être, qui faisait le fond de la doctrine bouddhique, sauf à lui donner par une contradiction calculée, mais qui n'en est pas moins étrange, une place parmi leurs propres

doctrines, car l'école *Sânkhya*, essentiellement négative, en ce qu'elle écarte la Providence et la Révélation, et ne connaît d'autre Esprit suprême (*pouroucha*) que l'esprit ou l'âme de l'homme, ni d'autre science que la science humaine (*vidjnâna*), les brâhmanes, disons-nous, avaient contraint les bouddhistes à faire des efforts pour pallier l'absence de la Divinité qui caractérisait leur système, et à se créer, vaille que vaille, une métaphysique religieuse.

16. Ce fut à l'effet de s'entendre sur la doctrine des choses supra-sensibles et de pourvoir à sa rédaction, comme aussi pour extirper le schisme par trop prononcé des bouddhistes de *Vaîçâli*, que les chefs bouddhiques convoquèrent la seconde Assemblée générale.

17. Elle eut lieu dans le *vihâra* ou monastère *Bâloukârâma*, 433 avant Jésus-Christ, pendant le règne du roi *Kâlâçoka*, 7e successeur de *Bimbisâra*, et sous la présidence du *Sangha-sthavira*, ou ancien de l'Assemblée, *Sarvakâmi*, assisté de *Rêvata*, disciple d'*Ananda* et l'*arhat* le plus savant et le plus pieux qui existât alors.

18. Cette Assemblée fut extrêmement nombreuse; on fait monter à 700 le nombre des *arhats* ou religieux supérieurs qui y assistèrent, et elle dura 8 *mois*.

19. Après qu'on eut réprouvé le schisme des bhikchous de *Vaîçâli*, qui consistait dans des écarts de discipline capables d'altérer l'obéissance hiérarchique et la simplicité de la vie monastique, l'Assemblée, à ce qu'il paraît, élabora et défini le *triratna*, le *trois éminent*, c'est-à-dire la triade du *Bouddha*, du *Dharma* et du *Sangha*.

20. Donner ainsi une base religieuse au bouddhisme, c'était, si l'on veut, facile. Mais ce qui était difficile et plus que difficile, c'était d'attacher à cette *triade* un caractère divin, tel que l'avait la *trimoûrti* brâhmanique, *Brahmâ*, *Nârâyana* (*Vichnou*) et *Çiva*, les trois formes de la puissance cosmique ou créatrice.

21. On ne fait pas des divinités, quelque fausses qu'elles soient; la puissance du plus grand génie humain ne va pas jusque-là. Aussi derrière la Triade bouddhique voyait-on tou-

jours, quelque élevée ou idéale que fût la sphère où on la plaça, les hommes qui l'avaient inventée et combinée.

22. Les dieux du brâhmanisme passaient pour des vrais dieux, parce que leur existence, étant due au culte de la nature, se fondait sur une religion réelle, quoique fausse, et qui avait ses racines dans la puissance des phénomènes qui étaient un effet de la toute-puissance du Dieu créateur.

23. Mais Bouddha de la Triade nouvelle était et restait un homme, même en le déguisant, comme on le fit ensuite, sous le nom d'*Adibouddha* ou Bouddha primitif, ou de *Svayambhoû*, l'être existant par lui-même, ou, enfin, de *Mahâbouddha*, né de la contemplation.

24. Le *Dharma*, le second terme de la Triade, que, par l'influence des idées chrétiennes, sans doute, on a transformé plus tard en une sorte de *logos* ou *verbe*, était une conception énoncée en termes si subtils qu'ils peuvent dérouter et éblouir. Cependant en les pressant, on s'aperçoit que *cette* abstraction des abstractions ne représente au fond qu'une idée purement physique, comme qui dirait la loi constitutive des choses, la nature.

25. Le *Sangha* complète la Triade en même temps qu'il en constitue l'unité. Mais ce n'est ni un être, ni une chose réelle, c'est simplement *un terme* pour exprimer un rapport ou un lien, car *Sangha* veut dire *union* ou *assemblée*.

26. Tel est le *Triratna*, la triade bouddhique. On voit au premier aspect, et quoi que fassent les livres liturgiques pour la relever de ce défaut originel, qu'elle est dépouillée de tout caractère de spiritualité, et qu'elle revient à ces trois termes : l'homme, la nature et la société.

27. C'est sur cette Triade, faite après coup et pour le besoin de la cause, et qui disparaît dans le *Nirvâna*, qui, à son tour, s'évanouit dans le non-être, *avidyâ*, dont la sphère est le néant, *nirôdha* ou *çounya*, que s'appuie, si toutefois de tels éléments peuvent servir d'appui, la métaphysique du bouddhisme.

28. Du reste, cette métaphysique, comme nous l'avons déjà dit, ne se fit pas d'un seul jet ; pour composer l'*Abhidarma-kocha* ou le Trésor de la métaphysique, le bouddhisme mit en

œuvre l'esprit de tous ses penseurs, et il y employa tout le temps que le brâhmanisme mit à achever la philosophie de ses *Oupanichads*, c'est-à-dire plusieurs siècles et jusqu'au commencement de notre ère.

CHAPITRE IV.

Changements de dynastie en Magadha, favorable aux brâhmanes. — Dynastie des Nandas; dynastie des Mauryas. — Tchandragoupta; Açoka. — Açoka se convertit à la doctrine du Bouddha; il protége le bouddhisme contre les menées souterraines des brâhmanes. — Troisième Assemblée générale : elle institue les missions sur une vaste échelle. — Le bouddhisme se répand au dehors de l'Inde. — Le règne d'Açoka est l'époque de sa plus grande splendeur dans l'Inde.

1. Le roi Kâlâçoka mourut en 425 avant notre ère, et ses dix fils, qui lui succédèrent l'un après l'autre, ne régnèrent ensemble que 22 ans, jusqu'en 403.

2. Le dernier de ces princes, Pindjamakha, fut alors détrôné par un certain *Nanda*. dont quelques Pourânas, qui sont, il ne faut pas l'oublier, des écrits brâhmaniques, célèbrent la puissance avec une sorte d'enthousiasme en lui donnant le titre de *Mahâpadma*.

3. Ce n'était pas un homme de race pure, et c'est ce qu'il fallait aux Brâhmanes pour que leur vengeance fût complète. Ces kchattriyas odieux du Magadha n'avaient-ils pas oublié que « tout ce que ce monde renferme est la propriété des » brâhmanes? »

4. En les châtiant ainsi par le bras d'un homme de caste inférieure, ils rappelaient énergiquement à ceux qui avaient cru pouvoir l'oublier, que « c'est par la générosité du brâhmane » que les autres hommes jouissent des biens de ce monde. »

5. Nanda s'empara donc du pays de Magadha et de Pâtalipoutra, qui était situé sur le Gange, non loin de la ville actuelle de Patna, et que Kâlâçoka avait érigée en capitale, à la place de Râdjagriha.

6. La dynastie de *Nanda* régna 88 ans, jusqu'à 315 avant Jésus-Christ. Les bouddhistes n'en ont pas conservé un souvenir favorable.

7. Ils ont flétri le dernier de ces rois, contemporain d'Alexandre le Grand, en lui donnant le nom de *Dhanananda*,

qui, dans leur esprit, en rappelant sa richesse, rappelle aussi son avarice.

8. Cependant il ne devint pas moins odieux aux brâhmanes, on ne sait pas bien pourquoi. Peut-être parce qu'il était devenu trop puissant, et que les rois trop puissants ne plaisaient jamais à une caste qui était si jalouse de sa prééminence qu'elle extermina, par un des siens, tous les rois, du moins d'après ce qu'elle dit dans la légende de *Pâraçou-Râma* et ailleurs.

9. Le fait est que les brâhmanes jetèrent leur dévolu sur un héros qui, indigné du meurtre de Porus (*Paurava*), venait de délivrer les pays de l'Indus et du Pendjâb de la domination grecque, et dont le père avait été chef d'armée du roi *Dhananda*.

10. Tout jeune encore, il avait dû sortir en fugitif de la ville de *Pâtalipoutra*, parce qu'il s'était trouvé impliqué dans un complot qui avait eu pour but le renversement de la dynastie des *Nandas*. C'est ainsi qu'il était venu dans le Pendjâb où il avait connu le conquérant macédonien déjà coupable du plus horrible des forfaits, le meurtre de plusieurs brâhmanes.

11. On appelait sa famille la famille des *Mauryas*, et on la disait descendre des anciens *Çâkyas;* son nom à lui était *Tchandragoupta*.

12. Aidé de conseil et de fait par les brâhmanes, il parvint à se rendre maître de la capitale du *Magadha*, et à étendre ensuite son pouvoir depuis les bouches du Gange à l'est, jusqu'aux embouchures de l'Indus à l'ouest, et depuis l'Himâlaya au nord jusqu'aux monts Vindhya au sud; il se soumit, en un mot, toute la terre indienne que *Manou* appelle *Aryâvarta*, le séjour des Aryas, ou hommes honorables.

13. Jamais roi hindou n'avait possédé un tel empire, et son petit-fils *Açoka* l'agrandit encore par l'acquisition du *Kachmîr* et du *Kalinga* (Orissa), puis par les armes paisibles de la prédication bouddhique.

14. *Açoka* fut la gloire du bouddhisme. Aussi les bouddhistes l'ont-ils nommé *Dharmâçoka*, l'Açoka de la loi. Nous avons sur son règne des documents très-authentiques, des *inscriptions* sur des colonnes et sur des rochers.

15. On en a trouvé et l'on en trouve sur les points les plus divers de l'Inde, et toutes ces inscriptions, qui sont des édits religieux, rédigés en dialectes vulgaires, semblent avoir été composées par Açoka lui-même.

16. *Açôka* succéda à son père *Vindousâra,* ami des Ptolémées, en 263 avant notre ère, mais ce ne fut que plusieurs années après qu'il éloigna de lui les brâhmanes, dont la conduite lui était devenue suspecte, et qu'il se dévoua sans réserve au bien du bouddhisme.

17. Il le prit tellement à cœur, que dans une inscription, celle du *mont Girnar*, dans le Guzerat, il adjure ses descendants et successeurs de ne le jamais perdre de vue et de rester toujours fidèles à la doctrine de l'*ahinsâ* ou de la bienveillance envers toutes les créatures.

18. Tant que régna *Açôka*, et il régna 37 ans, jusqu'à 226 avant Jésus-Christ, les brâhmanes ne purent prévaloir contre le bouddhisme. Cependant ils ne laissèrent pas de le troubler en y semant des hérésies, et en le divisant ainsi par un grand nombre de sectes, *dix-sept* ou *dix-huit*.

19. Ils s'introduisaient sous les dehors les plus orthodoxes dans les *vihâras,* et répandaient parmi les religieux des doctrines subversives de l'union bouddhique.

20. Il était difficile de réagir efficacement contre de telles menées. *Açôka* qui se donne dans ses inscriptions la qualité de *priyadarçin*, homme plein de douceur ou d'amour, et qui, en effet, pratiqua le vœu du Bouddha : « Qu'aucune vie ne » soit détruite, » ne vit d'autre moyen pour venir à bout de ces perfidies que la rigueur.

21. Il invita les sectaires à se trouver devant lui dans le vihâra d'*Açôkârâma*, qu'il avait fondé à *Pâtalipoutra*, et là, assis sur le siége patriarchal à côté du chef spirituel du bouddhisme, qui se nommait *Maudgalyâyana*, il fit interroger ces schismatiques sur leur doctrine, et après avoir constaté qu'elle était pleine d'erreurs et que ces erreurs étaient pernicieuses pour la discipline, il ordonna que tous ceux qui continueraient à la professer sortissent de son empire.

22. Cette mesure de rigueur atteignit, dit-on, 60,000 individus, et après cela le patriarche tint dans le même *vihâra*

une Assemblée générale qui fut la *troisième*. Elle eut lieu en l'an 246 avant Jésus-Christ et se trouva composée de 1000 *arhats*.

23. On voit par l'inscription de *Bhabra* que cette Assemblée prit pour direction de ses travaux les instructions d'Açôka.

24. Ce qui lui donne une haute importance, c'est qu'on y institua des missions en règle, non-seulement pour les pays indiens sur lesquels ne s'étendait pas le sceptre d'*Açôka*, mais aussi pour les pays étrangers.

25. C'est par suite de cette mesure, et d'autres qui y correspondaient et la corroboraient, que le bouddhisme prit en peu de temps une immense extension, puisqu'il se répandit, d'une part dans le *Dekhan* et dans l'île de *Ceylan*, d'où il passa dans l'*Inde transgangétique*, et d'autre part dans le *Kachmîr* et au delà de l'Indus, jusque dans le Souvarnabhoûmi (*Beloutchistan*?) et la *Bactriane*.

26. Le *Mahâvança* nous a conservé le nom des *Sthaviras* qui tournèrent la roue de la loi, c'est-à-dire, qui enseignèrent la doctrine du Bouddha dans ces pays. Ainsi l'apôtre du *Kachmîr* où régnait le culte non védique mais brâhmanique des *Nâgas* (serpents) et dont les brâhmanes paraissent avoir pris l'idée dans le *Pentateuque*, si même il ne se fonde pas sur des traditions bibliques plus anciennes, l'apôtre du Kachmîr s'appelait *Madhyantika*. Le roi de ce pays, *Aravâla*, fut le premier qui se convertit; le peuple suivit son exemple.

27. Nous avons déjà nommé l'auteur du bouddhisme à Ceylan, à savoir, le fils d'*Açôka*, le pieux *Mahendra*. Il était entré en religion aussitôt que l'âge le lui avait permis, c'est-à-dire dans sa vingtième année; car le premier degré de la hiérarchie bouddhique n'est pas accessible auparavant.

28. Cependant la *troisième Assemblée générale* ne s'occupa pas seulement de l'extension du bouddhisme, elle s'appliqua aussi à le consolider là où il existait déjà, et, à cet effet, elle soumit toutes les *Ecritures* à une révision et les *augmenta*.

29. Cela résulte de l'inscription de la montagne de *Bhabra*, entre Delhi et Djaypour, où parmi les doctrines que cette troisième Assemblée doit consacrer, Açoka énumère celle de

la puissance surnaturelle, ou magique. Or, le Bouddha, loin de l'avoir enseignée, en avait réprouvé les pratiques.

30. La douceur d'esprit qui animait ce concile le porta à la condescendance envers ceux qui voulaient méditer à leur « manière la loi qui est pure, » et dont les uns concevaient le *Nirvâna* dans le vide, les autres dans la nature (*svabhâva*), ceux-ci dans la science, ceux-là dans l'*Adibouddha*.

31. Ces divergences de vues furent la cause de l'augmentation des livres, et parce qu'elles servirent à surexiter l'activité intellectuelle des bouddhistes, les avantages que le bouddhisme avait acquis sur le brâhmanisme s'agrandirent.

32. Du reste, pour réduire ce dernier à l'impuissance et pour faire de plus en plus prospérer une doctrine dans laquelle il voyait la source de son bonheur et de celui de ses peuples, *Açôka* prit la mesure efficace de préposer à chacun de ses pays un *dharma-mahâmâtra*, dignité qui correspond assez à ce que nous entendons par *évêque*.

33. Il construisit en outre un nombre immense de *vihâras*, et, faisant ouvrir sept des huit cylindres qui renfermaient les reliques du « meilleur des hommes, » il distribua celles-ci entre toutes les villes de son empire pour que la dévotion au Bouddha fût sans cesse entretenue par la vue des sanctuaires (*tchâitya-stoûpa*), qui les contenaient et qu'il fit élever avec richesse et magnificence.

34. Et en même temps qu'il pourvoyait ainsi au bien spirituel de ses sujets, il eut grand soin d'augmenter aussi leur bien-être physique.

35. Jamais la terre ne fut mieux cultivée, jamais les routes, les canaux et les réservoirs d'eau ne furent mieux entretenus, jamais les arts et principalement l'architecture, n'élevèrent des monuments plus grandioses, jamais l'industrie des tissus de laine brochés d'or, des étoffes de coton, des ouvrages en cuir orné, des objets en filigrane et autres, n'alimentèrent un commerce plus actif et qui s'étendait de l'Egypte à la Chine ; jamais les pauvres ne furent mieux secourus, jamais, en un mot, la société aryenne ne fut l'objet de soins plus vigilants, plus éclairés et plus constants que sous le roi *Açoka*.

36. C'est que ce prince, d'abord hostile à la doctrine nouvelle, avait ensuite médité avec fruit cette parole du Bouddha : « Il ne faut pas désirer la sagesse pour soi seul, mais » pour l'appliquer à la conservation du monde. »

CHAPITRE V.

Déclin de l'empire du *Magadha*. — Dynastie *Çounga*, ennemie du bouddhisme. — Bouleversements politiques dans l'Inde par suite des invasions des *rois grecs* de la Bactriane. — Le bouddhisme est partout en péril dans l'Inde. — Invasion des *Indo-Scythes*, repoussés par *Svâmi Roudrasinha* et par *Vikramâditya*. — Altération du bouddhisme par le *Çivaïsme*. — Les *Youë-chi* font la conquête de l'Inde. — Ils apportent dans l'Inde le *sabéisme*, et deviennent favorables au bouddhisme. — Ils contribuent à l'extension du bouddhisme en Chine.

1. Les successeurs de *Dharmâçôka* régnèrent jusqu'à l'an 170 ans avant Jésus-Christ ; mais aucun d'eux ne se distingua à l'exemple de ce grand roi ; ils laissèrent déchoir l'empire *du Magadha* au point qu'il se démembra en trois parties, à savoir, *Magadha*, *Kachmir* et *Vidiçâ*, au sud-ouest.

2. Dès lors aussi, le bouddhisme se trouva dans une position moins avantageuse, surtout lorsque le dernier roi de la dynastie *Maurya* eut été renversé par un de ses parents, nommé *Pouchpamitra*, qui fut le fondateur de la dynastie *Çounga*. Il établit son siége dans le *Vidiçâ*.

3. *Pouchpamitra* prêta l'oreille aux suggestions haineuses des brâhmanes, et il résolut d'extirper le bouddhisme.

4. Et de la manière dont il s'y prit, il ne tint pas à lui que ce projet ne se réalisât : il détruisit tous les *vihâras* qu'il put détruire, et tua un si grand nombre de religieux qu'il en reçut le nom de *Mounihata*, le tueur des anachorètes.

5. Cette œuvre de persécution dura long-temps, car *Pouchpamitra* régna 36 ans. Il perdit enfin la vie au milieu d'une de ses courses de destruction, dans celle qu'il avait entreprise au pays d'*Orissa*.

6. Après lui, les *rois grecs* de la Bactriane, et surtout *Menandre*, portèrent leurs armes victorieuses jusque dans l'Inde centrale ; mais leur suzeraineté ne s'établit cependant uqe sur les pays de l'ouest.

7. Le bouddhisme, ami de la paix et du repos, n'avait rien à gagner dans ces événements, et il n'était guère plus heureux au *Kachmîr*, où, après le dépérissement du pouvoir des *Mauryas*, le roi *Djaloka* avait commencé par s'acharner contre les *vihâras* et à chasser les *bhickchous*, pour établir le culte de *Çiva*.

8. Ainsi l'œuvre du *Bouddha* fut partout en péril, du moins dans la terre *aryenne* proprement dite. Car la dynastie des *Çoungas* régna jusqu'à l'an 66 avant Jésus-Christ, et si elle ne marcha pas tout entière sur les traces de son fondateur, il ne paraît pas cependant qu'aucun des rois qui la composèrent au nombre de dix ait été favorable à la doctrine de *Çâkya*.

9. On peut dire la même chose, et avec plus de certitude encore, de la dynastie suivante, celle de *Kanva*, qui arriva au trône par le meurtre que *Vasoudêva*, son fondateur, fit du dernier roi Çounga, *Dêvabhoûti*, dont il était le ministre.

10. C'est depuis lors que le centre du bouddhisme, qui jusque-là avait été le Magadha, commença à se déplacer pour se porter au nord-ouest et à l'ouest.

11. Mais pendant que ces diverses dynasties, successeurs des rois *Mauryas*, et auxquelles il faut ajouter une autre qui avait son siége principal dans le *Râchtrika*, à savoir, cette puissante dynastie des *Sinhas*, dont le roi le plus grand, *Roudradâman*, parvint à rejeter le joug grec, pendant, dis-je, que toutes les dynasties agissaient dans l'intérêt du brâhmanisme, l'avenir préparait un revirement en faveur du bouddhisme, et cela par l'avénement à la domination de l'Inde d'un *peuple scythe* ou tibétain, que les Chinois appellent les *Youë-chi*.

12. Ce peuple barbare, poussé par d'autres barbares de race *turque*, sortit, vers 165 ans avant Jésus-Christ, des pays de la haute Asie qui donnent naissanee au *Hoang-ho* ou fleuve jaune, et arrivant au lac *Balkachi*, il déplaça les peuplades connues sous le nom général de *Saces* ou *Çakas*, qu'il poussa devant lui de manière qu'ils passèrent promptement l'Oxus.

13. Le mouvement une fois donné ne s'arrêta plus, et les *Youë-chi* poussés et poussant obligèrent enfin les *Saces* à passer l'Hindoukoh, puis l'Indus.

14. Le vaillant roi de la dynastie des Sinhas, *Svâmi Rou-*

drasinha, fils et successeur de *Roudradâman*, s'opposa, vers 68 avant Jésus-Christ, aux progrès de l'invasion des *Saces* conduits par leur chef *Azès*, et il réussit à les arrêter, sa vie durant.

15. Ses successeurs n'eurent pas le même pouvoir. Toutefois ce qu'ils ne surent faire fut accompli par un de leurs vassaux, *Vikramâditya*, roi du *Mâlva*, roi célèbre entre tous les rois de l'Inde, et de qui cependant l'histoire n'a conservé de positif, que cette immense défaite qu'il fit subir aux *Saces*, en l'an 56 avant notre ère.

16. Mais à défaut de l'histoire, c'est la tradition populaire qui a conservé des faits et gestes de ce héros un souvenir reconnaissant, et elle nous montre dans ses légendes ce restaurateur de l'indépendance hindoue, comme un roi qui régna avec éclat et douceur sur la presque totalité de la terre aryenne et qui protégea les arts et les sciences.

17. S'il ne professa pas lui-même la doctrine du Bouddha, du moins n'en persécuta-t-il en aucune manière les sectateurs. La tradition attribue à *Vikramâditya* une origine brâhmanique et le culte de *Çiva* dont les rites, du reste, avaient déjà commencé à se mêler avec le bouddhisme. Il paraît que *Vikramâditya* régna 14 ans.

18. On ne sait rien de bien certain sur son successeur *Vridji*. Les événements graves qui se préparaient; l'approche menaçant des *Youë-chi*, leur invasion dans l'Inde, an 24 av. J.-C., et la conquête qu'ils firent de tout l'*Hindoustan* et d'une grande partie du *Dekhan*, paraissent avoir éclipsé tout autre intérêt historique de cette époque.

19. A mesure que les *Youë-chi* prirent possession de la terre *aryenne*, ils en dépossédèrent les rois indigènes, et mirent à leur place des princes *scythes*. Cette politique était nouvelle dans l'Inde; Alexandre même, et les rois bactriens avaient laissé aux Hindous leurs rois indigènes, sous le titre de gouverneurs ou satrapes.

20. Avec les *Youë-chi* commença réellement pour l'Inde la domination étrangère, et l'empire dont leur roi *Kouei-chouang* ou *Kadphises* avait jeté les fondements, subsista avec des vicissitudes diverses jusqu'au commencement du 3e siècle après J.-C.

21. Toutefois cette domination ne fut pas une calamité pour le pays. Les Scythes, mis en contact perpétuel avec la civilisation indienne, se dépouillèrent bien vite de la rudesse des barbares et entretinrent dans leur empire une très-grande prospérité.

22. Ils furent bientôt *bouddhistes*, et bouddhistes si zélés que plusieurs de leurs rois se constituèrent les propagateurs de la doctrine du *Nirvâna* à l'étranger et surtout en Chine.

23. Ils avaient eu anciennement, étant encore dans la haute Asie, des relations avec les Chinois, et ce souvenir très flatteur pour eux, puisque les Chinois avaient recherché leur alliance, les porta à rétablir ce commerce d'une manière suivie, ce qui eut pour conséquence l'établissement définitif et officiel du bouddhisme dans l'empire du milieu.

24. Car il n'y était pas nouveau. La doctrine du *Bouddha* avait fait sa première apparition en Chine en 217 av. J.-C., et s'y était répandue ensuite, depuis 122 av. notre ère, avec d'autant plus de facilité que la voie lui avait été préparée par la doctrine de *Lao-tseu*, la doctrine du *Tao-te-king* ou la Raison suprême et la vertu.

25. En effet, il est établi en Chine, par une tradition fort accréditée et que les historiens ont consignée, que *Lao-tseu*, savant de la cour des *Tchéou* et auteur de la doctrine du *Tao*, qui s'accorde singulièrement avec la doctrine bouddhique, il est établi, disons-nous, que *Lao-tseu* est venu dans l'Inde et même dans la Bactriane, tandis que *Pythagore*, de 20 ans plus jeune que lui, alla visiter les pays limitrophes de l'Inde.

26. Or, ce n'est pas *Lao-tseu*, assurément, qui a communiqué sa doctrine au Bouddha, puisque, étant né en 604, il n'avait que 18 ans, quand *Çâkya* commença à enseigner en 586, à l'âge de 36 ans.

27. Le voyage de *Lao-tseu* dans l'Inde, l'étonnante ressemblance de sa doctrine avec celle du Bouddha, et plusieurs circonstances dont on entoure la naissance et la vie de ce philosophe, comme par exemple celle qui le fait venir au monde sous un arbre (on se rappelle que *Çâkya* conçut sa doctrine sous un figuier), — tout cela autorise à penser que le *chin* ou génie chinois fut le disciple du *Djina* ou vainqueur hindou,

et ainsi s'explique l'extrême facilité avec laquelle le bouddhisme se répandit en Chine, bien longtemps avant que son existence y fût consacrée officiellement.

27. La prise de possession de la Chine par le bouddhisme, rappelle assez cet héritier qui entre en pleine propriété d'une terre qui lui revient de droit, et d'autant plus qu'il l'a cultivée depuis qu'elle est dans la famille.

28. L'introduction officielle du bouddhisme en Chine fut l'œuvre de l'empereur *Ming-ti* et ne date que de l'an 61 de notre ère. Quelques années plus tard, en 66, il fit sa première apparition au *Japon*, en la personne d'un chef bouddhique hindou, que les Japonais appellent *Boupo* (Bouddha). Cependant ce ne fut qu'en 548 de notre ère qu'il fut établi officiellement dans ce pays, et cela par l'empereur *Kin-mei.*

29. De la Chine, la doctrine du Bouddha pénétra dans le *Tibet*, en même temps qu'elle y parvint du *Népâl*, en 639 de J.-C. Cela arriva par les soins du roi *Srongdsan Gambo*, fondateur du royaume de Tibet et de sa capitale *Lassa*. Le mariage de ce roi avec une princesse népâlaise et une princesse chinoise servit ensuite à raffermir l'établissement de la nouvelle religion.

CHAPITRE VI.

Les brâhmanes, pour vaincre le bouddhisme dans l'Inde centrale, établissent le culte sensuel de *Krichna* et de *Kâma*. — Par là le bouddhisme se voit amené à se créer aussi une *mythologie*. — Caractère de cette mythologie. — Le brâhmanisme tend à absorber le bouddhisme par le syncrétisme. — La *Bhagavad-Gîtâ*.

1. Cependant les brâhmanes, grâce à l'appui de la dynastie des *Kanvas* qui leur était toute dévouée et qui tint le sceptre du *Magadha* jusqu'à l'an 23 av. notre ère, les brâhmanes avaient fini par lasser la patience des bouddhistes, et les avaient contraints à leur céder le champ, pour s'en aller chercher ailleurs une terre plus propice que celle des lieux où le bouddhisme avait pris naissance.

2. Toutefois ce résultat, les brâhmanes ne le durent pas tant à l'action du bras séculier, qu'à l'art qu'ils déployèrent à s'attacher l'esprit du peuple par des légendes qu'ils forgèrent et dans lesquelles ils représentaient les dieux *Vichnou, Çiva* et autres, sous la forme de bouddhistes, pour convertir leur

adversaires à la doctrine de *Çâkya*, afin d'abâtardir par là le courage guerrier de ces ennemis des dieux, et de leur ôter toute vertu et tout bonheur.

3. En même temps ils établirent le culte de plusieurs divinités qu'ils surent rendre populaires, et parmi lesquelles *Krichna* et *Kâma* occupent le premier rang.

4. *Krichna* est la plus moderne et la plus aimable des créations de la mythologie brâhmanique; c'est, comme on sait, l'*Apollon* et l'*Hercule* des Hindous. L'attrait de son culte sur les imaginations enthousiastes des populations aryennes, et surtout sur celle des femmes, devint bientôt irrésistible et les détourna du bouddhisme, qui n'avait à leur offrir rien de semblable.

5. La mythologie, et surtout une mythologie gracieuse et riante, ne va pas à une doctrine purement morale comme le bouddhisme, et *Çâkyamouni* n'en avait pas parlé.

6. Pourtant il fallait une *mythologie* au bouddhisme; car comment s'attacher pour longtemps le cœur du peuple avec des préceptes et des abstractions, avec une religion sans dieux?

7. Le bouddhisme eut donc aussi sa mythologie; mais cette mythologie, bien qu'on y reçût d'emblée tous les dieux brâhmaniques, eut un caractère si étrange et si fantastique, que les Hindous lui préférèrent les images plus accentuées et plus vives, les formes beaucoup plus réelles et mesurées du *panthéon brâhmanique*.

8. Nous exposerons la *mythologie bouddhique* dans le livre suivant. Remarquons seulement ici, pour faire comprendre combien était naturel le sentiment qui porta les Hindous à préférer le système brâhmanique au système bouddhique, que les proportions de ce dernier se mesurent sur le nombre *kôti* qui vaut *dix millions*, tandis que celles du premier ont pour base le *lakcha*, ou le nombre *cent mille*.

9. Ainsi la mythologie bouddhique qui est sans mesure, où un nombre incalculable de Bouddhas, créateurs d'un nombre non moins incalculable de *bôdhisattvas*, qui habitent des millions de millions de mondes, où ils sont adorés par des dieux sans nombre, la mythologie des bouddhistes, dis-je, qui

est sans mesure, et où cependant l'*idée de Dieu et de l'éternité n'apparaît pas*, est analogue à leurs collections de traités religieux ou métaphysiques qui sont d'une étendue immense (la *Pradjnâpâramitâ*, par exemple, contient 100,000 articles), et qui accusent chez eux, par cette exagération même, une impuissance et une débilité d'esprit qu'on ne trouve au même degré chez les sectateurs d'aucune autre religion.

10. Aussi la littérature bouddhique n'offre-t-elle presque aucun intérêt littéraire. Ce sont, ou des narrations dont le débit est si prolixe, si diffus et si vulgaire, qu'elles font dormir debout, ou des expositions métaphysiques qui révoltent le bon sens lorsqu'elles ne donnent pas le vertige à l'intelligence, parce qu'il n'y a ni valeur dans les idées, ni précision dans les termes; ou, enfin, des imaginations qui se jouent du naturel et du surnaturel d'une manière tellement bizarre qu'on ne peut vraiment pas les juger avec indulgence.

11. Cette absence de bon sens et de sobriété dans la doctrine religieuse du bouddhisme, qui du reste est infiniment plus sensible dans les écrits des bouddhistes du nord que dans ceux du sud, devait être le châtiment de cette prétention à l'intelligence et à la science illimitée, *bôdhi*, dont le Bouddha avait donné l'exemple.

12. C'est aussi pour cette raison que les brâhmanes, dont la religion est bâtie sur le fond positif de l'intelligence humaine, *bouddhi*, réussirent avec le temps à déconsidérer le bouddhisme dans l'esprit des Hindous, et cela malgré leur égoïsme doctrinal, si crûment enseigné dans le texte que voici :

13. « Celui qui, sans en avoir reçu la permission, acquiert, » par un moyen quelconque, la connaissance du *Véda*, est » coupable du vol du *Véda* et va dans l'enfer. »

14. Ils finirent par faire accroire à la foule que les bouddhistes, dont la doctrine morale était si désintéressée et si généreuse, lui prêchaient une loi trompeuse, qu'ils étaient des fous dont la folie s'annonçait par leurs vêtements jaunes, par leur langage égaré par *Mâyâ* et par leurs actions injurieuses pour les *dévas*.

15. Leur maître, dirent-ils, est sans doute une incarnation de *Vichnou*, mais ç'a été la dernière, la 9e, celle qui devait

jeter de l'incertitude sur la loi révélée et plonger les hommes dans l'erreur et le vice en les détournant du sacrifice religieux, base et sommet de la société.

16. Les brâhmanes nommaient le *Bouddha*, le destructeur du sacrifice, *Yadjnahana*.

17. Puis, ils montraient le remède à ces maux dans le retour à la religion *aryenne* et dans l'expulsion de la terre védique de ceux qui s'obstineraient dans l'hérésie et qui ne reconnaîtraient pas que la dignité brâhmanique est conférée par la naissance et non par la science.

18. Ce dernier point leur paraissait même de beaucoup le plus important, car de là dépendait leur système entier. En effet, ils avaient mis dans le *Dharmaçâstra* :

19. « Instruit ou ignorant, le brâhmane est une divinité » puissante. C'est par lui que le monde et les dieux subsistent » perpétuellement. »

20. Quant aux spéculations religieuses ou philosophiques, ils se montraient prêts à composer avec leurs adversaires, et à leur faire les concessions les plus larges. Ne toléraient-ils pas dans le sein du brâhmanisme un nombre de sectes incroyable?

21. Ainsi, pour montrer leur bonne volonté, mais au fond pour attirer vers eux du bouddhisme les esprits qui s'y plaisaient à cause de ses doctrines élevées, ils composèrent la philosophie poétique, ou, si l'on veut le poëme philosophique, que nous connaissons sous le nom de *Bhagavad-Gîtâ*, et dans laquelle les opinions les plus opposées sont conciliées par ce dieu *Krichna*, qui est la 8e incarnation de *Vichnou*, et la plus parfaite.

CHAPITRE VII.

La dynastie des *Tourouchkas*. — Elle professe le sabéisme, le çivaïsme et le bouddhisme. — *Kanichka* seul devient entièrement bouddhiste. — C'est sous lui qu'a lieu la 4me Assemblée générale. — Le bouddhisme dégénère au point de recevoir parmi ses livres canoniques, les *Tantras*, livres de magie. — Canon des Écritures sacrées du bouddhisme.

1. Cependant le règne des *Youé-chi* dans l'Inde subit, après la mort de *Kadphises*, qui arriva au commencement de notre

ère, un affaiblissement assez prononcé, et dont profitèrent quelques princes indigènes, tel qu'*Amoghabhoûti*.

2. Il réussit à établir un état indépendant à l'est du *Pendjâb* et tout à l'avantage du bouddhisme qu'il professait lui-même.

3. En effet, le bouddhisme, quoique évincé de sa terre natale, le *Magadha*, continuait d'exercer son empire dans les autres parties de l'Inde.

4. C'est que, bienfaisant par sa morale et par la pratique de toutes les vertus humaines, il apprenait de plus en plus à cultiver par goût cette métaphysique et ce merveilleux qu'il s'était donné par nécessité, et ainsi il réussit auprès des populations de l'ouest et du midi de l'Inde, qui étaient plus mêlées que celles de l'Inde centrale, à donner satisfaction aux besoins les plus impérieux de l'homme, à occuper la pensée et à contenter la croyance au surnaturel.

5. Quant au réveil de la nationalité hindoue, il ne fut pas de longue durée. Les *Youë-chi* ou *Indo-Scythes* reprirent le cours de leurs conquêtes, interrompu pendant quelques années, et leur puissance sur le sol indien comme en deçà de l'Indus atteignit rapidement son apogée sous les rois de la dynastie *Touroûchka*.

6. Ces princes, au nombre de trois s'appellent *Houchka*, *Djouchka* et *Kanichka*, et ils furent tous favorables au bouddhisme.

7. Cependant ils le furent à des degrés divers. Les deux premiers ne se montrèrent pas tellement amis du bouddhisme qu'ils ne donnassent aussi la main à la religion de *Zoroastre* et au culte de *Çiva*, qu'ils avaient appris à connaître, celle-là dans la *Bactriane*, celui-ci au *Kachmîr* et dans les pays de l'Indus.

8. *Kanichka* seul fut enfin exclusivement bouddhiste, et il fut en même temps celui qui étendit la domination des Indo-Scythes sur la presque totalité de la terre indienne.

9. La splendeur de son règne égala celle du règne de *Dharmâçoka* et l'éclat de l'époque de *Vikramâditya*. C'est sous lui qu'eut lieu la 4e et, on peut dire, la dernière Assemblée générale du Bouddhisme.

10. Ce synode eut lieu au *Kachmîr*, pays qui avec le *Gandhâra* (en deça du Pendjâb) était alors le siége principal du bouddhisme. L'Assemblée se réunit dans le monastère de *Djâlandhara*, sous la présidence du *sanghasthavira Vasoumitra*, dans la première moitié du 1er *siècle* de notre ère, et il était composé de plus de 1,000 *arhats*.

11. L'occasion de cette assemblée fut comme toujours un schisme, et qui cette fois provenait de ce qu'un religieux du *Kachmîr* avait voulu introduire dans le bouddhisme trop de ces *formules magiques* qu'on nomme *dhâranîs*.

12. Ces formules, qui sont aujourd'hui de l'essence du bouddhisme, partout, si ce n'est à *Ceylan*, étaient alors encore une nouveauté, et nous n'avons à nous en occuper que dans le livre suivant.

13. Cependant, quelque nouvelles qu'elles fussent, l'Assemblée se vit contrainte de les recevoir en principe, parce que le bouddhisme s'était depuis longtemps placé sur la pente qui aboutit aux pratiques les plus superstitieuses et les plus extravagantes.

14. Ainsi, parmi les livres qui contiennent ces formules magiques et ces diagrammes mystiques ou *mandalas*, et qu'on appelle *Tantras*, elle en choisit deux et les plaça au nombre des livres canoniques, à savoir : 1° le *Souvarna prabhâsa*, ou l'éclat de l'or, et 2° le *Tathâgata Gouhyaka*; *Gouhyaka* est un nom du dieu de la richesse.

15. C'est de cette manière commode qu'elle apaisa le schisme; puis, s'occupant des autres Écritures sacrées pour en fixer le canon, elle les augmenta toutes, on dirait sans choix et sans discernement, et elle reçut au nombre des *neuf Dharmas*, ou livres fondamentaux de la loi, outre les deux qu'on vient de citer, les sept suivants :

16. 3° La *Pradjnâpâramitâ* ou la perfection de la sagesse, qui contient la métaphysique; 4° Le *Saddharma Langkâvatâra* ou la bonne loi révélée à l'île de Ceylan; l'instruction de la doctrine que donne ce livre a en partie le caractère de la controverse. — 5° Le *Saddharma poundarîka* ou le Lotus de la bonne loi, qui expose les trois moyens appelés *triyâna* (trois chars ou véhicules), que le Bouddha emploie suivant

la capacité de l'être qu'il instruit pour le délivrer de la transmigration. — 6° Le *Lalita vistara* ou le développement des jeux, qui est l'histoire légendaire de la vie de Çâkya. — 7° Le *Gandavyoûha* qui est de la classe des *soûtras* amplifiés, appelés *mahâyânasoûtras*, et qui, par conséquent, contient beaucoup d'autres choses que la parole authentique du Bouddha; celui-ci est rempli de prédictions que *Çâkya* aurait faites à ses disciples. — 8° Le *Daçabhoûmîçvara* qui est aussi un *soûtra* amplifié et fait connaître les dix degrés de perfection que franchit celui qui devient bouddha. — 9° Enfin, le *Samâdhirâdja* ou le roi des méditations, qui traite des diverses espèces de contemplation, et en donne une liste de noms interminable.

17. Quelle preuve plus flagrante de la dégénérescence, ou pour mieux dire de la dégénération de la doctrine du Bouddha, que l'énumération de ces livres reçus comme canoniques. Aussi tous les bouddhistes, surtout ceux du sud, n'ont pas adopté ce canon, parce qu'ils ne reconnaissent pas aux *tantras* le caractère authentique de la parole du Bouddha.

18. Au reste, il n'est pas facile de démêler dans aucun de ces ouvrages le texte des livres primitifs compris sous le nom de *tripitaka*, et qui sont, comme il a été dit, les *soûtras*, le *vinaya* et l'*abhidharma*. Ils y sont enfouis et confondus dans les développements sans fin de la métaphysique, de la légende et du mysticisme.

19. C'est aussi dans ces trois choses que s'enfonce de plus en plus le bouddhisme tout entier. A mesure qu'il s'est éloigné du pays qui l'a vu naître, il s'est aussi éloigné de la pure doctrine du maître; il pratique encore, il est vrai, les œuvres de la vertu morale et les devoirs qu'impose la discipline, grâce à son excellente constitution hiérarchique, mais sa vie intime n'y est plus.

20. Ses aspirations le portent irrésistiblement vers la spéculation, la légende, le mysticisme et le quiétisme. C'est donc cela qu'il nous faut exposer maintenant, et ce sera le sujet du livre *troisième*.

LIVRE III.

Sources et autorités : Les précédentes ; puis la *Pradjnâ pâramitâ* ou la Perfection de la sagesse ; — le *Pratimôkcha* ou soûtra de l'affranchissement ; — le *Mahânidâna soûtta* ou le soûtra des grandes causes ; — le *Dharmâ pradîpikâ*, recueil religieux ; — le *Mahârastou* ou la Grande histoire légendaire de la vie de Çâkyamouni ; — l'*Avadâna çataka*, recueil de légendes ; — le *Souvarna prabhâsa* ou L'éclat de l'or (*tantra*) ; — Clough, *Dictionary singhalese ;* — Hodgson, *Remarks on an inscription ; Quotations from original sanscrit authorities*, etc. ; *European speculations on Buddhisme ;* — Csoma Körösi, *Notices on the different systems of Buddhisme ;* — Joinville, *On the religion and manners of the people of Ceylon ;* — Fr. Buchanan, *On the Religion and literature of the Burmas ;* — A. Rémusat, *Essai sur la cosmogonie et la cosmographie des bouddhistes ; Vocabulaire Pentaglotte.*

CHAPITRE Ier.

Transformation du bouddhisme en religion. — La morale du Bouddha conserve son empire sur les religieux constitués par la hiérarchie et les observances disciplinaires. — Théorie des *quatre vérités sublimes.* — Théorie de la *production connexe des causes réciproques.*

1. De l'état de doctrine purement morale qui, par la pratique des six vertus transcendantes que nous avons énumérées au chapitre V du *livre Ier*, ne voulait que délivrer l'homme de la douleur et de ce qui la produit, le bouddhisme avait été peu à peu amené à se revêtir de formes religieuses, de telle sorte qu'il fut constitué enfin en religion positive.

2. Dans le *livre* précédent nous avons indiqué la cause de cette transformation ; nous l'avons trouvée dans l'action des brâhmanes, ou, pour le dire en termes généraux, dans l'esprit religieux des Hindous.

3. Cet esprit ne pouvait trouver une satisfaction continue dans la morale seulement. Elle lui suffit d'abord et pour quelque temps, parce que toute doctrine nouvelle, pour peu qu'elle s'adresse à des instincts généreux, est accueillie avec enthousiasme et soutenue par la ferveur qu'elle fait naître.

4. Mais quand l'un et l'autre eurent fait leur temps, les populations de l'Inde centrale, déjà fort corrompues par les enseignements et les pratiques des brâhmanes, excitées d'ailleurs par les intrigues des ennemis du bouddhisme, s'aperçurent que la nouvelle doctrine était loin d'être une religion, et elles la quittèrent pour revenir au culte des dieux,

et principalement au culte riant et sensuel de *Krichna* et de *Kâma,* le dieu de l'amour.

5. Nous ne parlons ici que de la masse du peuple, les *oupâsakas* ou simples fidèles; car, quant aux religieux, le Bouddha s'en était assuré à jamais par l'institution de sa hiérarchie et les observances disciplinaires qu'il y avait ajoutées.

6. Ces observances sont au nombre de *douze*, et elles constituent la discipline ascétique la plus sévère qu'on puisse pratiquer.

7. Ainsi la 1[re] de ces règles interdisait aux Bhikchous de se vêtir autrement que de haillons, qu'ils auraient ramassés eux-mêmes dans les rues ou dans les cimetières.

8. Par la 2[e], il leur était ordonné de laver et de coudre ces vêtements de leurs propres mains et de n'en avoir que trois.

9. La 3[e] leur enjoignait de porter sur ces haillons un manteau, sans doute pour ne pas donner carrière à l'orgueil qui pourrait se nourrir de ces haillons exposés à la vue de tous. Le Bouddha, en effet, avait dit : « qu'il faut cacher ses bonnes » œuvres et montrer ses péchés. »

10. La 4[e] règle impose aux religieux de ne vivre que d'aumônes qu'ils mendieront, chacun dans un vase de terre.

11. Par la 5[e], il les obligeait à ne faire qu'un seul repas par jour; et par la 6[e], à prendre ce repas à midi ou vers midi; jamais après.

12. Les 7[e], 8[e] et 9[e] règles leur ordonnent de vivre pendant la saison sèche dans les bois, de n'avoir d'autre toit que le feuillage des arbres, et de s'asseoir sur un tapis d'herbe, le dos appuyé contre le tronc de l'arbre qui leur sert d'abri.

13. La 10[e] règle impose aux religieux l'interruption de leur sommeil pour se rendre dans un cimetière, afin d'y méditer quelque temps sur la vanité des choses.

14. Par les 11[e] et 12[e], ils sont obligés à dormir assis et à ne pas changer la position de leur tapis.

15. Tel était le frein que le Bouddha avait imposé à ses religieux, et il suffit pour les retenir de cette grande désertion des populations de l'Inde centrale qui arriva, comme nous l'avons dit, après le règne du grand *Açôka.*

16. Cette défection se fit lorsque le *Magadha* était gouverné

par les dynasties de *Çounga* et de *Kanva,* dans les deux siècles qui précèdent immédiatement notre ère et lorsque le bouddhisme, déjà en voie *de se faire religion,* était encore loin d'avoir achevé cette œuvre de transformation.

17. A l'époque où nous sommes arrivés, l'époque de la 4e assemblée générale, la transformation du bouddhisme de secte philosophique en religion peut être considérée comme accomplie, du moins quant à son ensemble, et nous allons la décrire.

18. Le bouddhisme a commencé par où les autres religions achèvent le cycle de leur doctrine, par la *métaphysique*, et il a fini par où elles commencent, par la *cosmogonie.*

19. De là vient que toutes ses créations, même les plus matérielles, ont une teinte métaphysique et un air fantastique, tandis que, d'un autre côté, ses conceptions idéalistes sont imprégnées d'idées physiques.

20. En effet, le point de départ de la doctrine du Bouddha étant le fait de l'*existence de la douleur*, et la douleur tenant à la forme, c'est à l'anéantissement de cette forme que tendent tous les efforts de la pensée bouddhique, d'où il suit qu'elle ne cesse d'accompagner cette pensée et qu'elle se retrouve intacte à tous les degrés de ses conceptions, même à celle de l'ignorance ou du non-être *(avidyâ)* du nirvâna.

21. Par douleur, le bouddhisme entend non-seulement les douleurs physiques, mais tout ce qui se rattache à l'existence et jusqu'à l'idée et la connaissance, c'est-à-dire les formes les plus idéales dont elle puisse être revêtue. Aussi le mot *vêdanâ* dit à la fois *perception*, *connaissance* et *douleur*.

22. Cela l'amène à constater ce qu'il appelle les *quatre vérités vénérables* (âryâni satyâni); théorie qui, parce qu'elle est commune à tous les bouddhistes, date certainement de *Çâkyamouni* lui-même.

23. Ces quatre vérités, dignes du plus haut respect, sont la *douleur* (doukkha); la *cause* ou la *production* (samoudaya) de la douleur; la *cessation* (nirôdha) de la douleur, et la *voie* (mârga), qui conduit à cette cessation, et par là à l'état d'anéantissement du *nirvâna*.

24. Cette doctrine est exposée dans les soûtras développés,

tels que le ***Mahâvastou*** et le ***Lalitavistara***, et les bouddhistes la résument en une stance qui est pour eux comme une formule sacramentelle et qu'ils répètent sans cesse.

25. En voici la traduction, sinon mot à mot, du moins littérale : « Les lois ou les êtres (car *dharma* dit l'un et l'autre), » qui procèdent d'une cause (*hêtou*), c'est le Tathâgata qui en » a dit les causes ; et ce qui est la cessation (*nirôdha*) de ces » lois, le grand Çramana (*Mahâçramana*) l'a dit aussi. »

26. Il résulte de là que, pour anéantir la douleur qui s'identifie avec l'existence, dont les voies (*gatis*) sont au nombre de six, parmi lesquelles deux seulement, celle des dieux et celle des hommes, sont bonnes et les autres mauvaises ; il résulte de là, dis-je, qu'il faut anéantir la soif de l'être, le désir qui en est la cause ; il faut détruire la passion, et l'on obtient cet anéantissement par l'abandon de tout ce qui satisfait le désir ou la passion.

27. Mais comment parvenir à cet abandon, à ce renoncement parfait et absolu ? En marchant dans la voie de la vue droite qui est la foi, puis dans celle de la volonté, de l'action, de l'effort, de la vie ; en la suivant par le langage, c'est-à-dire la véracité, par la pensée et la méditation.

28. Cette théorie, qui appartient par son caractère aux doctrines de morale, a conduit les bouddhistes à la théorie métaphysique du *pratîtya samoutpâda*, ou la production connexe des causes réciproques.

29. C'est elle, selon les bouddhistes, qui explique l'homme et sa destinée, et par suite aussi la nature entière, puisque l'homme se confond avec la nature par la transmigration, cette transmigration qui embrasse toutes les formes, depuis celle de la matière inerte ou morte, jusqu'à celle du *bôdhisattva*, ou bouddha en puissance.

30. Ces causes ou *nidânas*, qui sont entre elles dans le rapport de causes à effets, de sorte que chaque cause est effet, et chaque effet cause ; je dis, ces causes se présentent au nombre de *douze*, et voici l'ordre dans lequel la ***Pradjnâ pâramitâ*** les énumère et les expose.

31. D'abord l'ignorance ou le non-être (*avidyâ*), qui produit les concepts (*sanskâras*), qui produisent la connaissance (*vidjnâna* διάγνωσις) ; qui produit le nom et la forme (*nâma-*

roûpa), qui rendent les objets perceptibles et produisent les *six* siéges des sens (*chadâyatanas*), les *cinq* sens extérieurs avec le sens *intérieur* (manas).

32. Les *six* sens produisent le contact (*sparça*), qui produit la sensation (*vêdanâ*), qui produit le désir (*trîchnâ*), qui produit l'attachement (*oupâdâna*), qui produit l'existence (*bhâva*), qui produit la naissance (*djâti*), qui produit la mort et la vieillesse (*djâramarana*), qui sont la fin de cette vie de douleur.

33. Mais alors la série de ces causes recommence son action, à moins qu'on n'y échappe par le *nirvâna* qui est, dit le *Langkâvatâra*, à l'abri de nos diverses idées.

CHAPITRE II.

La triple science. — Les quatre contemplations. — Les quatre lieux du monde sans formes. — Dans quel sens il faut entendre la terminologie négative du bouddhisme.

1. Pour arriver à cet état définitif et immuable, il faut avoir la connaissance de la destinée humaine, de la douleur et de l'extinction de la douleur.

2. Cette connaissance embrasse toute science, c'est la *tri-vidyâ*, la triple science; la méditation en est la clef.

3. La méditation ou contemplation (*dhyâna*) est de quatre degrés :

4. Le 1er degré est franchi par ceux qui se dépouillent de tout ce qui naît du désir ou de la passion; ils quittent la région où règne le désir ou la passion, et qui pour cette raison est nommé *kâmadhâtou*.

5. Le 2e degré est franchi par ceux qui renoncent au raisonnement et au jugement, et ne conservent que la mémoire et la connaissance.

6. Le 3e degré est franchi par ceux qui, tout en conservant la mémoire et la connaissance, restent indifférents au sein du bonheur.

7. Le 4e degré est franchi par ceux qui ne conservent plus aucune impression de joie et de tristesse, et en lesquels l'indifférence (*oupêkchâ*) même est détruite.

8. Alors le contemplateur est arrivé à cet état où rien ne trouble plus son intelligence, où il est dans l'extase et, par

conséquent, doué d'une vue illimitée et par suite d'une science surnaturelle (*abhidjnâ*).

9. Cette science consiste à pouvoir prendre toutes les formes, connaître toutes les pensées et toutes les existences passées de tous les êtres, entendre tous les sons et voir tous les objets.

10. Aussi le contemplateur ne reste-t-il pas stationnaire, il continue son vol, et, laissant derrière lui les contemplations qui se sont accomplies dans la région des formes (*roûpadhâtou*), il s'élance, pour atteindre le non-être ou l'ignorance (*avidyâ*) dans la région sans formes (*aroûpadhâtou*).

11. Cette région consiste en *quatre lieux*, et leur acquisition constitue le bouddha parfait *Samyaksambouddha*.

12. Dans la 1re division s'élèvent ceux qui, ayant perdu l'idée de forme et ne concevant plus l'idée de diversité ni celle de résistance, ont ajouté aux perfections acquises par les quatre contemplations la science de l'infinité de l'espace.

13. C'est pourquoi cette division se nomme le lieu de l'infinité de l'espace (*âkâçânantyâyatanam*).

14. Celui qui a acquis la science de l'infinité de l'espace parvient à celle de l'infinité en intelligence, qui est le caractère de la 2e région.

15. C'est pourquoi cette région est nommée le lieu de l'infinité de l'intelligence (*vidjnânânantyâyatanam*).

16. De l'infinité en intelligence, l'ascète parvient à la conviction qu'il n'existe quoi que ce soit (*akintchit*), et c'est cette non-existence qui fait le caractère de la 3e région.

17. C'est pourquoi cette région est nommée le lieu où il n'existe quoi que ce soit (*akintchanyâyatanam*).

18. De la science qu'il n'existe absolument rien, l'ascète parvient à celle de la négation des idées et de la négation de l'absence des idées, qui constitue la 4e région.

19. C'est pourquoi cette région est nommée le lieu où il n'y a ni idées, ni absence d'idées (*naivasandjnânâsandjnâyatanam*).

20. De cette région, l'ascète passe dans le *nirvâna*, dans le lieu de la cessation (*nirôdha*) de l'idée et de la perception.

21. Telle est en substance la théorie de la doctrine ésoté-

rique, que le bouddhisme s'est faite postérieurement à *Çâkyamouni*, et qui, pour conduire le bhikchou à la perfection de la sagesse qui fait le bouddha, le mène par toutes les négations, celles de la forme, de la sensation, de l'idée, de la connaissance, à la négation absolue et suprême de l'être (*avidyâ*).

22. Il est vrai que la crudité de ce nihilisme n'est pas au fond aussi effrayante qu'elle le paraît d'abord ; la surabondance des termes négatifs qu'affectionne la métaphysique du bouddhisme n'implique pas du tout le fait d'athéisme.

23. Il n'y a pas de peuple athée, cela est de tout point impossible. Le missionnaire Ziegenbalg demanda à un Hottentot s'il croyait en Dieu. Le Hottentot lui répondit, tout étonné de cette demande : Qui est-ce qui ne croirait pas qu'il y a un Dieu ?

24. Dans le bouddhisme, tous les termes négatifs, même lorsqu'ils sont posés comme absolus, ont une valeur relative, et l'anéantissement se rapporte toujours à la nature, à l'être créé, à ce qui a un nom ou une forme quelconque et qui en rappelle les conditions de créature.

25. Le bouddhisme n'a pas nommé Dieu, il ne l'a pas nié ; il l'a mis en quelque sorte hors de cause, le regardant comme ineffable (ἀνώνυμος) et inaccessible pour toute créature, tant qu'elle recèle encore un élément périssable quelconque.

26. L'enchaînement mutuel des causes, les quatre vérités sublimes, la transmigration et le nirvâna, ces théories fondamentales du bouddhisme, ne nous autorisent nullement à dire que les peuples bouddhiques « adorent le néant à la place de » Dieu. »

27. En émettant des axiomes comme ceux-ci : « toute » substance est vide » ou « tout phénomène est vide » et autres analogues, le bouddhisme n'entend pas par vide, (*çounya*), le vide absolu, le néant athée, mais le vide cosmique, la vacuité, à peu près dans le sens du *boou* de la Genèse, qu'on traduit aussi par *vide*.

28. De même, par non-être (*avidyâ*), ils n'entendent pas nier l'essence suprême, mais ils veulent dire seulement que l'*être* est détaché de la nature et de ses conditions.

29. Néanmoins nous ne voulons pas contester que tout cela

n'ait un air bien étrange et ne rende un son bien faux, d'autant plus que le bouddhisme a laissé la notion de la Divinité si confuse et obscure qu'il semble l'avoir entièrement supprimée.

30. Mais, encore un coup, cela n'est pas possible : la notion de Dieu à un degré quelconque est indéfectible. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le bouddhisme, par un motif qu'il tait, ne s'est pas expliqué sur l'idée de Dieu.

31. Est-ce par humilité ? est-ce par orgueil ? Nous ne savons ; mais il se pourrait bien que ce fût par une certaine humilité, par cette humilité que peut éprouver un païen sincère qui, malgré sa science, se sent destitué de l'idée vraie de Dieu.

32. Ne pouvant pas atteindre à l'idée de Dieu, au point de s'en trouver satisfait, et dédaignant les matérielles conceptions du brâhmanisme, le Bouddha aura cru plus convenable et plus prudent de s'en tenir à une doctrine qui apparaissait à son intelligence comme une loi libératrice des liens de la nature et du cortége de ses passions et de ses douleurs.

33. Nous reviendrons sur ce sujet dans le livre suivant ; car il vaut la peine de l'envisager sous toutes ses faces et de l'éclaircir le plus possible.

CHAPITRE III.

La préoccupation de l'idée de forme a conduit le bouddhisme au matérialisme. — Cosmogonie et théogonie du bouddhisme. — Leur caractère. — La cosmographie bouddhique. — Les êtres qui habitent les mondes supérieurs.

1. Cependant le Bouddha s'est trompé dans la voie qu'il a suivie pour sauver l'homme et l'humanité ; on se trompe toujours quand on marche sans la lumière divine.

2. Mais redisons-le : le Bouddha ne s'est pas trompé en faisant du salut le but suprême des efforts de l'homme ; il ne s'est pas trompé non plus sur les moyens pour y parvenir, à savoir : la science et la vertu ; il s'est trompé, parce qu'il n'a pas disposé ce but et ces moyens en vue de Dieu qu'il ne connaissait pas, ou du moins qui est resté pour lui l'INNOMMÉ, Ἀνώνυμος.

3. Il suit de là que la forme que le bouddhisme veut anéantir se retrouve, comme nous l'avons déjà dit, à tous les degrés

de ses conceptions, quelque idéalistes qu'elles soient, et jusque dans le nirvâna.

4. Cette assertion peut paraître paradoxale au premier abord ; mais elle perd ce caractère lorsqu'on réfléchit que, par l'absence d'un Être suprême, le bouddhisme manque de solidarité finale et de connexion religieuse, de sorte que ceux qui aspirent à l'état de Bouddha ne peuvent avoir en vue qu'eux-mêmes.

5. Chacun travaille donc pour soi dans le bouddhisme, chacun y est sa propre fin, et il s'ensuit que celui qui atteint au nirvâna, pour qui, par conséquent, l'idée et la perception ont cessé, n'obtient nullement que l'idée et la perception soient anéanties en lui.

6. L'idée et la conception ont cessé d'exister en tant qu'elles étaient lui, qu'il leur donnait la vie et le mouvement; *mais elles continuent d'exister en tant qu'elles ne l'affectent pas*, c'est-à-dire à l'état inerte et neutre, si l'on peut s'exprimer ainsi.

7. Ce qui a lieu pour l'idée et la perception, qui sont les formes les plus subtiles, a lieu au même titre pour les formes palpables de la matière.

8. De sorte que le bouddhisme, quels que soient les élans de sa métaphysique, et quoi qu'il fasse pour masquer la matière, ne cesse de ramener la pensée au matérialisme ; et l'homme arrivé à l'état de bouddha n'est finalement qu'un être inerte et immobile, un espèce de dieu Terme.

9. Aussi les bouddhistes ont-ils dit, dans la *Pradjnâ pâramitâ*, par exemple, que le Bouddha est semblable « à une illusion, » ce qui veut dire apparemment, qu'il n'existe ni comme être immatériel, ni comme être physique, mais à l'état inerte et comme chose neutre.

10. Ainsi dépouillé de toute forme définie , ni la forme (*roûpa*), ni la non-forme (*aroûpa*), n'existent pour lui ; il ne connaît ni l'affirmation, ni la négation : c'est un quelque chose de vague et d'indifférent comme la matière cosmique.

11. Arrivé à ces limites de l'annihilation de la personnalité humaine, sa seconde phase, le bouddhisme, en vertu de la loi des extrêmes, s'est senti repoussé vers la réalité, et il a fait

du Bouddha indifférent le premier échelon de sa cosmogonie et de sa théogonie.

12. Dès lors il est entré dans sa troisième phase, la *phase mythologique.*

13. La mythologie du bouddhisme n'a au fond rien de commun avec celle des autres religions ; elle a un caractère tout à fait à part. C'est la transmigration agissant par l'enchaînement mutuel des causes qui fait tous les frais de la cosmogonie et de la théogonie bouddhiques.

14. La transmigration est tout ensemble cause et effet. C'est elle qui donne naissance à toute chose et à tout être par l'effet d'une cause qui est sous l'empire d'une cause antérieure, qui à son tour s'enchaîne comme effet à d'autres causes et ainsi de suite, depuis la matière morte jusqu'aux dieux, jusqu'au Bouddha exclusivement.

15. C'est ainsi que le caractère du système mythologique du bouddhisme rentre dans le caractère primitif et constitutif de cette doctrine, qui est, comme nous l'avons vu, purement moral.

16. En effet, le Bouddha avait dit : « L'univers existe par » l'effet des œuvres de ceux qui l'habitent. » Il y a là comme un écho de ce qu'avait dit avant lui le magisme : « La béné- » diction des gens de bien plane au-dessus de l'univers créé » pour le protéger. »

17. Cependant pour que la spéculation métaphysique de la doctrine des contemplations, qui établissait trois régions bien distinctes: celle du désir, celle des formes et celle qui est sans formes, fournît au bouddhisme un système mythologique au gré de toutes les imaginations, il fallait le développer avec le secours des données mythologiques du brâhmanisme.

18. Cette amplification était une concession nécessaire faite au vulgaire, mais c'est par cette nécessité d'avoir à présenter à la foule une mythologie proprement dite que le bouddhisme fut amené à rendre hommage aux *idées théistes* des brâhmanes et à se constituer un principe.

19. Le *Brâhma* du bouddhisme se nomme *Adibouddha*, le bouddha primordial et abstrait, existant par lui-même, immense, infini, omniscient dans le *bhavâgra* ou sommet de

l'existence. Toutefois on l'appelle aussi *svabhâva*, la nature.

20. Que l'*Adibouddha* date bien de la période du bouddhisme qui nous occupe, c'est ce qui nous est prouvé par les monnaies des rois de la dynastie *Tourouchka*, qui le représentent avec le nom d'*Odi-Bod.*

21. L'*Adibouddha*, par sa contemplation, produisit les *cinq bouddhas* de la contemplation, le *Pantcha-dhyâni-bouddha*, par lesquels on entend aussi les cinq éléments cosmiques, et, à leur tour, ils produisirent chacun un *dhyâni-bôdhisattva*, ou bouddha de contemplation en puissance.

22. Ce sont ces *cinq bôdhisattvas*, tantôt êtres immatériels et abstraits, tantôt phénomènes physiques et concrets, qui créèrent les mondes périssables (*tchakrâvalas*), et leurs périodes (*kalpas*).

23. Mais le gouvernement de ce monde, ils l'abandonnèrent aux bouddhas humains (*mânouchi-bouddhas*), et dont *Çâkyamouni* fait partie.

24. Cette remise du gouvernement des mondes visibles aux bouddhas était une conséquence des principes de la transmigration. Si l'univers produit des bouddhas, des hommes parfaits, il doit être gouverné par eux et conservé autant de temps que leur vertu préside à ses destinées.

25. Le nombre des mondes que produisirent les *bôdhisattvas* de la contemplation est incommensurable, et incommensurable aussi est leur durée.

26. Du moins on ne peut guère rendre autrement le terme d'*asankhyêya*, qui exprime le nombre des mondes et la durée de leurs périodes.

27. Pourtant les bouddhistes ont réduit cette expression en chiffres, et, selon les uns, elle désigne le nombre d'une unité suivie de 97 zéros; selon d'autres, elle présente cette unité suivie de 140 zéros.

28. Le monde est superposé en étages. Au delà du plus élevé, la dernière sphère du monde sans formes est la vacuité (*çounyata*) ou le vide (*bhoûtakôti*).

29. Depuis le *bhoûtakôti* jusqu'à la cime du mont *Mêrou*, où commence le monde terrestre, s'échelonnent, dans autant d'étages célestes, 23 ordres de divinités métaphysiques.

30. D'abord le monde sans forme (*aroûpadhâtou*), avec *quatre* cieux habités par les êtres qui sont à jamais entièrement détachés (*âvênika*) de toute imperfection, et dont le sourire rafraîchit les enfers brûlants et réchauffe les enfers froids.

31. Ces quatre cieux portent le nom d'*âyatanâni*, les *lieux* des vainqueurs par excellence.

32. Au-dessous du monde sans forme est la région des formes (*roûpadhâtou*), qui contient 19 étages.

33. D'abord les 9 étages de la région du 4e *dhyâna* ou contemplation, habités par les êtres métaphysiques dont voici les noms, à commencer par en haut.

34. Les *Akanichthas* les plus élevés; les *Soumoukhas* au beau visage; les *Soudarçanas* à la belle apparence; les *Soudriças* qui voient bien; les *Atapas* qui n'éprouvent pas de douleur; les *Avrihas* qui sont exempts d'efforts; les *Vrihatphalas* qui ont les grandes récompenses; les *Pounyaprasavas* qui naissent de la pureté; les *Anabhrakas* qui sont sans nuages.

35. Au-dessous des 9 étages de la contemplation supérieure, est la région du 3e *dhyâna* avec 3 étages, habités par les *Çoubhakritsnas* qui sont toute pureté, les *Apramânaçoubhas* à la vertu infinie, les *Parîttaçoubhas* à la pureté limitée.

36. Viennent ensuite les 3 étages de la région du 2e *dhyâna*, habités par les *Abhâsvaras* qui sont tout éclat, les *Apramânâbhas* à l'éclat infini, les *Parîttâbhas* à la lumière limitée.

37. Au-dessous de cette région sont les 4 étages du 1er *dhyâna*, où les bouddhistes ont bien voulu placer *Brahmâ*, le dieu suprême du brâhmanisme.

38. Il est vrai que son culte s'en allait déjà s'effaçant dans la religion même qu'il était censé avoir instituée, et à laquelle on avait attaché son nom.

39. *Brahmâ* réside donc dans l'étage supérieur du dernier *dhyâna;* il est là dans son ciel à part, ce souverain des hommes, *sahâmpati*, comme ils l'appellent, et au-dessous de lui, dans 3 étages: d'abord les *Mahâbrahmâs*, puis les *Brahma pourôhitas* ministres de Brahmâ, enfin les *Brahmakâyikas* qui forment la suite du dieu.

CHAPITRE IV.

Suite de la cosmographie et de la mythologie du bouddhisme. — Le système des *kalpas* ou périodes du monde.

1. Au-dessous du monde métaphysique que nous venons de décrire à grands traits, est placé le *monde terrestre*, dont la forme est fort exactement comparée par les bouddhistes à un immense vaisseau circulaire ayant pour mât une montagne.

2. C'est le mont *Mêrou*, mot qui parat signifier « le séjour » des oiseaux ou anges. » Il sort de la mer à une hauteur qui est égale à la profondeur dont il s'y enfonce.

3. Autour du mont Mêrou s'élèvent *sept montagnes* en cercles concentriques, qui s'abaissent successivement à mesure qu'elles s'éloignent de leur centre, et dont les intervalles forment de vastes amas d'eaux.

4. Au delà de la dernière de ces montagnes, s'étend la grande mer dans laquelle, aux quatre points cardinaux, orientés sur le mont Mêrou, s'élèvent ce que les bouddhistes appellent les *quatre îles* (*dvîpas.*)

5. Parmi ces îles, celle qui est située au midi se nomme *Djamboudvîpa*, l'île de l'arbre djambou; elle est de forme carrée, c'est la *terre du bouddhisme.*

6. L'île qui s'élève au nord, et qui est considérée comme un séjour des saints, s'appelle *Outtarâkourou.* Il n'y a rien à remarquer quant aux deux autres, qui s'appellent *Poûrvavidêha* à l'est, et *Aparagôdhanîya* à l'ouest.

7. Au delà de ces îles, le monde finit par une haute montagne (*Tchakravâlaparvataya*), qui l'enferme dans un cercle immense et dont la base va rejoindre, au fond de la grande mer, la base du mont Mêrou.

8. Le tout flotte ainsi, en équilibre, sur les eaux de l'abîme, et voici les êtres qu'il contient :

9. D'abord, la partie supérieure du mont Mêrou et au-dessus est divisée en 6 étages qui forment la région des désirs (*Kâmadhâtou*).

10. Les êtres qui habitent cette région se nomment les dieux du désir (*Kâmâvatcharas*), et le premier étage, le plus

élevé, est le séjour des dieux qui disposent de toutes les formes qu'ont revêtues les autres, et s'en revêtissent à volonté ; c'est pourquoi on les appelle *Paranirmita vaçavartins.*

11. L'étage au-dessous est le séjour d'êtres divins à peu près identiques aux premiers, puisque leur caractère est de jouir, pour leur plaisir, du pouvoir magique des transformations. On les appelle *Nirmânaratis.*

12. L'étage inférieur au précédent forme le ciel des dieux *Touchitas*, qui sont toujours remplis de joie et de satisfaction.

13. Avec eux habitent, au milieu des *Apsaras* ou nymphes, ceux qui n'ont plus à subir qu'une seule renaissance sur la terre « pour arriver à l'autre rive, » c'est-à-dire pour s'élever au séjour des bouddhas.

14. C'est donc aussi là qu'était le séjour du bôdhisattva *Çvêtakêtou* (ou Étendard blanc) avant qu'il ne descendît sur la terre pour devenir bouddha, sous l'enveloppe corporelle du fils du roi *Çouddhôdana.*

15. Il y était adoré, dit la légende, par 100,000 dieux, et des centaines de millions de dieux l'accompagnèrent dans sa descente.

16. Au dessous des dieux *Touchitas* habitent les *Yâmas*, dieux protecteurs des divisions diurnes.

17. Puis au 5ᵉ étage, qui est placé au sommet du mont Mêrou, demeurent les 33 dieux atmosphériques du brâhmanisme, les 8 *Vasous,* les 11 *Roudras*, les 12 *Adityas* et les 2 *Açvins;* leur roi est *Indra.*

18. La félicité de ce séjour est partagée par toutes les créatures qui ont mérité d'y monter après leur mort, et qui, lorsque la récompense de leur vertu est épuisée, reprennent un corps terrestre jusqu'à ce qu'ils aient atteint à la perfection qu'exige le monde des bouddhas.

19. Vient enfin l'étage inférieur, le 6ᵉ étage, établi sur les flancs supérieurs du Mêrou, où demeurent, aux quatre points cardinaux, les quatre grands rois *Mahârâdjas*, et qui ont pour mission de protéger l'univers terrestre.

20. Celui qui réside du côté du nord est le glorieux *Vaiçravana*, on l'appelle aussi *Dhanada;* du côté de l'orient réside le protecteur par excellence, *Dhritarâchtra;* au midi

est établi le gigantesque *Viroûdhaka;* à l'occident, *Viroûpâkcha*, aux yeux difformes, entouré de Nâgas.

21. Voilà la région des dieux; au-dessous de cette région commence celle *des génies*, divisée en 4 étages.

22. D'abord les *Asouras*, qui habitent presque sur le même plan que les quatre grands rois; puis, au dessous, les *Nâgas* ou dragons; ensuite les *Garoudas*, sorte d'oiseaux, enfin les génies de l'air et les *Koumbhândas*, à l'extérieur difforme.

23. De là on descend dans le monde des hommes et des animaux, et enfin dans la région la plus inférieure du système, au delà de la grande montagne circulaire et au-dessous des grandes eaux sur lesquelles le monde est porté, et où se trouvent échelonnés les 16 enfers.

24. Les 8 premiers de ces enfers sont de feu; les 8 derniers de glace.

25. *Avîtchi* est le nom du dernier des enfers brûlants; *Mahâpadma*, celui du dernier des enfers glacés.

26. Là sont soumis à tous les supplices les méchants, qui, après leur mort, ont mérité de renaître dans un lieu de punition; et ces tortures sont longuement décrites dans les recueils légendaires, tels que le *Divya avadâna*.

27. L'enfer cependant n'est pas non plus éternel. De même qu'on sort du ciel des dieux après y avoir usé le mérite de la vertu acquise dans une existence précédente, et qu'on renaît dans le corps d'un sage; de même, on sort de l'enfer après qu'on y a épuisé la peine due aux méfaits, et l'on renaît sous la forme d'une chose plus ou moins infime ou abjecte, le plus souvent sous la forme d'un animal.

28. D'animal, on devient *Prêta*, démon qui souffre d'une soif continuelle; ensuite, *Asoura*, génie ou géant, puis *homme*, et enfin *Dêva* ou dieu.

29. Telles sont les 6 conditions principales de l'existence que parcourent, dans leurs transmigrations, les créatures, et chaque transmigration efface en elles le souvenir de la vie précédente. Les bouddhas seuls se les rappellent toutes.

30. Outre ces 16 enfers, il y a encore d'autres lieux infernaux; on les appelle *Lôkântarika narakas*, c'est-à-dire enfers situés dans les intervalles des mondes.

31. En effet, le monde terrestre que nous venons de décrire, n'est qu'une petite partie de l'univers, puisque chaque bouddha est le protecteur de 18,000 de ces mondes, et que le nombre des bouddhas est infini comme leur science.

32. L'univers, ou plutôt les univers, car il y en a beaucoup, se composent donc chacun d'un très-grand nombre de mondes en tout semblables au nôtre. Ils sont juxtaposés dans l'espace, et se touchent les uns les autres par six points de leur circonférence.

33. C'est dans les intervalles ainsi formés, et qui sont des espaces triangulaires, que demeurent plongés dans une eau extrêmement froide et dans les ténèbres que produisent leurs péchés, les coupables qui ont mérité d'y renaître après leur mort.

34. Cette mort arrive pour les hommes, suivant le *Kalpa* ou la durée de la période du monde où ils vivent.

35. Chaque monde a 4 *Kalpas* qu'on nomme kalpas moyens: le kalpa de la renaissance, celui de la stabilité, celui de la destruction, et celui du vide.

36. Chacune de ces périodes dure 336 millions d'années qu'on subdivise en 20 petits kalpas, dont chacun, par conséquent, comprend 16,800,000 années.

37. La réunion de 80 petits kalpas ou celle de 4 kalpas moyens constitue le *Mahâkalpa* ou grand kalpa, dont la durée est de 1,344 millions d'années.

38. Or, outre les grandes évolutions que nous venons de désigner comme caractérisant les kalpas moyens, il y a celles des *petits Kalpas*, qui se distinguent en kalpas d'accroissement, en kalpas de décroissement et en kalpas intermédiaires.

39. Chaque *Mahâkalpa* a 32 kalpas d'accroissement, autant de décroissance, et 16 kalpas intermédiaires.

40. C'est sur la durée de ces périodes que se règle la durée de la vie humaine, de sorte qu'au commencement de chaque kalpa de décroissance et à la fin de chaque kalpa d'accroissement, elle va jusqu'à 80,000 années, tandis que dans les kalpas intermédiaires, cette durée n'est que de 10 années, et même moins.

41. Quand le kalpa de la destruction arrive, l'univers,

c'est-à-dire un million de millions de mondes périssent par l'eau, par le feu ou par le vent.

42. Puis arrive le kalpa du vide, après quoi le mahâkalpa étant révolu, un autre recommence par le kalpa de la renaissance, suivi du kalpa de la stabilité, et ainsi de suite.

43. Chacun de ces kalpas a un nom particulier. Celui où nous vivons se nomme le *Bhadrakalpa* ou le kalpa fortuné, parce que la terre y est visitée par cinq bouddhas, dont quatre ont déjà paru ; le 5e, *Maîtrêya,* paraîtra quand la loi de *Çâkya,* son prédécesseur, aura perdu sa vertu.

CHAPITRE V.

La prière bouddhique ; — elle découle du principe de la *grâce* de la doctrine de Çâkyamouni. — Ses caractères. — Le Mantra de six lettres. — Les Tantras ou traités de la science magique. — Le culte du *linga.*

1. *Çâkyamouni*, par là même qu'il s'était tu sur Dieu, n'avait pas non plus parlé de la *prière*, de l'invocation ou de la supplication religieuse.

2. Du moins, on ne trouve à ce sujet aucune prescription dans les recueils qui contiennent d'ailleurs le détail des diverses institutions disciplinaires et de toutes les obligations imposées, soit aux religieux, soit aux simples fidèles (*oupâsakas.*)

3. Cependant, comme *Çâkya* avait dit que la bienveillance ou la grâce (*prasâda*) unit le bouddha aux créatures et les créatures au bouddha, que le bouddha inspire aux hommes le désir d'être parfaits, *âvênika,* c'est-à dire détachés des affections ; tandis qu'à leur tour, ils coopèrent à l'œuvre de cette grâce par la bienveillance qu'ils sentent pour le bouddha, le *Tathâgata* avait jeté dans les cœurs le germe qui produit la prière, à savoir, le *sentiment intime* de notre dépendance d'un être supérieur, accompagné de celui de notre crédit auprès de lui.

4. D'ailleurs, la prière qui naît du ciel avec l'aurore, dit le *Véda,* qui est antique et fortunée, passait, chez les Hindous, pour un acte de piété indispensable et plus excellent que le sacrifice même.

5. Cette croyance dans l'efficacité de la prière, le sacrifice non sanglant, les avait conduits à en faire un acte men-

tal perpétuel, et à cet effet, ils l'avaient condensée dans quelques mots, et finalement dans un seul monosyllabe composé de trois lettres *A U M*.

6. A ces lettres réunies, ils attribuaient une telle vertu que le *Dharmaçâstra* dit ces propres paroles : « Le monosyllabe » *AUM* est le Brahma suprême (*aunkârah param Brahma.*)

7. On n'est pas en état de dire, comme on l'est pour le monosyllabe sacré des Hébreux : *Jah*, à quoi tient la sainteté de ces trois lettres exprimées par un seul signe et qui représente ainsi, même aux yeux, le principe un et simple.

8. On serait peut-être mal fondé d'y voir le mot *amen*, la *vérité* de Dieu. Il est possible qu'on ait voulu exprimer par là l'éclat, la puissance, la gloire de l'Être suprême, et qu'ainsi il soit d'origine Zende où l'on trouve *Ôm* avec un sens analogue.

9. Quoi qu'il en soit et quelque faible qu'ait été l'insistance du Bouddha sur la nécessité de la prière, les Hindous devenus ses adorateurs ne pouvaient pas se dépouiller du besoin le plus intime de la conscience aryenne et renoncer à la prière.

10. Ils priaient donc, mais c'étaient, il faut le dire, des prières d'un genre particulier, puisqu'elles ne s'adressaient ordinairement qu'à une puissance surnaturelle qu'elles ne nommaient, ni ne définissaient.

11. De là, des locutions comme celle-ci : « Quelle prière » as-tu adressée? » ou : « Il a adressé la prière pour suivre la » loi, » sans désignation quelconque de l'Être qu'on priait.

12. Aussi la prière prend-elle le plus souvent la forme d'une aspiration ou d'un soupir, comme, par exemple : « Puissé-je entrer dans la vie religieuse sous la loi de *Çâkya-» mouni* et obtenir l'état d'*arhat !* » — « Puissions-nous trou-» ver un refuge auprès du Bouddha! » — « Puissé-je, par » l'effet de cette offrande, devenir un jour un bouddha ! » — » Puissé-je être agréable au Bouddha ! »

13. Quand la prière est adressée directement au Bouddha, c'est toujours une sorte de doxologie, comme par exemple : « Adoration au bienheureux *Çâkyamouni*, complétement et » parfaitement Bouddha ! » ou à toute la triade : — « Adora-» tion à *Bouddha !* adoration à *Dharma !* adoration à *San-*

» *gha! Aum!* » Cette formule est célèbre et s'appelle celle des « trois éminents ou des trois joyaux. »

14. Mais parmi tous ces mantras ou formules d'adoration, il y en avait un qui surpassait et surpasse encore en sainteté et en efficacité toute autre prière; on disait qu'il avait été enseigné par *Çâkyamouni* lui-même.

15. C'est le fameux mantra de six lettres (*vidyâ chadakcharî*) *Aum mani padmê hoûm:* « Gloire! la perle (de la plénitude » céleste) est dans le lotus. Amen. »

16. C'est cette formule que les religieux ne cessent de répéter du matin au soir, et qui couvre toutes ces roues à prières que l'étrange dévotion des bouddhistes du Tibet et de la Mongolie a inventées dans l'idée que cette mécanique suffit pour réaliser le vœu du Bouddha, à savoir « de faire tour» ner la roue de la loi, » c'est-à-dire de propager la loi, de lui assurer l'empire sur le monde. Le mouvement de la roue leur rappelle en outre la transmigration.

17. Puisque le bouddhisme dut arriver à mettre sa confiance dans des expédients pareils, on pense bien que la pratique de la doctrine authentique de son fondateur ne fut pas de longue durée et qu'à mesure qu'il se détourna du but que *Çâkyamouni* lui avait donné, la perfection de la pratique des vertus morales, il lui fallut des formules précatives d'une nature autre que celles qui lui avaient suffi d'abord.

18. Les aspirations d'un mysticisme devenu de plus en plus fantastique par l'adjonction graduelle d'une mythologie entièrement étrangère à son organisation première, lui créèrent promptement des besoins nouveaux.

19. Le brâhmanisme n'y était pas étranger. Déjà au temps du Bouddha il pratiquait l'art de la divination et de la magie et promettait à ses sectateurs la puissance surnaturelle en récompense de leur vertu. Le Bouddha, plus d'une fois, avait réprouvé ces pratiques qu'il appelait « science grossière et de » mensonge », et les avait sévèrement défendues à ses fidèles.

20. Mais cette défense ne put tenir contre les rites étrangers qui s'introduisirent dans le culte bouddhique par le fait de l'établissement des bouddhistes au milieu des populations

de l'ouest de l'Inde, celles du *Kachmîr*, des pays du *Pendjâb*, et de la vallée de l'Indus.

21. Ces peuples, auprès desquels les sectateurs du Bouddha cherchaient un refuge contre les persécutions des dynasties *Çounga* et *Kanva*, étaient adonnés au culte des serpents (*nâgas*), de *Çiva* et d'autres dieux terribles.

22. Et alors le mysticisme se forma des codes spéciaux nommés *Tantras*, où le culte des dieux qui doivent protéger leurs adeptes et leur procurer la puissance surnaturelle, est enseigné au moyen d'un rituel qui dénote chez les bouddhistes toutes les superstitions de la peur et la plus déplorable déchéance intellectuelle.

23. Ce qui caractérise surtout ce culte, ce sont les invocations ou formules de conjuration, nommées *dhâranîs*, et les *mandalas* ou figures magiques.

24. Il ne faut pas confondre ces derniers avec d'autres signes, qu'on nomme *mangalas*, qui sont de bon augure et de tradition fort ancienne dans le bouddhisme.

25. Ils se voyaient, dit-on, tracés sur la paume de la main et sur la plante des pieds du Bouddha, et il y en a beaucoup surtout chez les bouddhistes du sud. Il suffit d'en nommer trois : la *roue* (tchakra), le cheval (*Vâlâhaka*), et le premier de tous, le signe de bénédiction, le *svastika*, qui, sous la forme d'une *croix*, est destiné à rappeler le sacrifice que Çâkya fit de sa chevelure au moment où il embrassa la vie de solitaire. Ce signe représente donc une touffe de cheveux écourtée et bouclée.

26. Quant aux pratiques des *dhâranîs* et des *mandalas*, aussi absurdes que bizarres, elles rappellent celles des sorcières des Shakspeare et de Goethe, et les auteurs des *Tantras* ravalèrent par elles le bouddhisme à une œuvre de magiciens et de jongleurs.

27. Les *dhâranîs* passaient pour avoir été composées par les divinités mêmes et leur charme était censé être assez efficace pour briser en morceaux tout ce qui en était atteint.

28. C'étaient des formules dans le genre de celles-ci : *Rouhê, rouhê, rouhê, rouhê, rouhê!—Ahê, hahê, nahê, vanahê!*

29. Quant aux *mandalas*, c'est à l'avenant. On traçait cer-

taines figures géométriques ou diagrammes, à l'intention de telle ou telle divinité en prononçant des mots ou des phrases sacramentels, analogues à la circonstance, mais toujours empreints de nihilisme, et l'on s'attendait ainsi à parvenir au terme de ses désirs.

30. Ce but était tantôt la mort d'un ennemi, tantôt l'acquisition des biens terrestres, et, le plus souvent, la possession de la puissance surnaturelle (*riddhi*), ou celle de la perfection magique (*siddhi*).

31. A ces pratiques d'une superstition vraiment inepte, et qui faisaient tous les frais du culte d'une foule de divinités fantastiques, on joignit les infamies du culte du *linga*, l'emblème de la génération. Il y eut des courtisanes du Bouddha.

32. Dans le principe, ce culte, un des plus antiques de l'Orient, n'avait offert rien de répréhensible sous le rapport de la morale. Il avait été purement symbolique, en ce qu'il rappelait par la représentation de son objet la tradition de la chute et celle du salut de l'humanité, événements dont l'arbre de la connaissance du bien et du mal et l'arche de Noé avaient été les instruments.

CHAPITRE VI.

Déchéance du bouddhisme. — Ses tendances à l'athéisme se développent au contact de l'école Sânkhya. — La secte des Svâbhâvikas ou matérialistes prévaut vers l'époque de la 4e assemblée générale. — Description de sa doctrine.

1. Quand le bouddhisme fut tombé dans un état aussi misérable que celui que nous venons de caractériser, il n'est pas étonnant qu'il en vînt enfin à *nier formellement l'Etre absolu*.

2. Nous dirons plus tard comment et dans quelle mesure l'influence du christianisme le releva de cet extrême abaissement intellectuel; pour le moment achevons l'aperçu de sa déchéance.

3. L'habile malice des brâhmanes y fut pour beaucoup. Tandis que pour eux ils s'étaient faits conservateurs en préférant prudemment au culte de *Brahmâ*, dieu créateur, celui de *Vichnou*, le dieu qui conserve et protége, ils avaient su pousser les bouddhistes au culte de *Çiva*, le dieu de la destruction.

4. Et de même qu'ils avaient précipité le commun des bouddhistes dans les pratiques de l'idolâtrie par les grossières séductions du culte de leurs divinités sensuelles, de même aussi ils pervertirent l'intelligence des penseurs bouddhistes par la contagion de leur école philosophique, appelée *Sânkhya*.

5. Le *Sânkhya* n'est pas précisément une philosophie athée, mais son *panthéisme* est le plus décidé qui puisse se concevoir; car son Etre suprême se réduit à une machine de production et d'absorption permanentes, en même temps qu'il identifie tous les esprits à l'Esprit universel. On reconnaît là l'automate spirituel de Spinosa.

6. L'école *Sânkhya* s'était formée au contact du bouddhisme dont la terminologie négative avait fait croire à un fond de doctrine également négatif; c'était une erreur.

7. Mais l'erreur était facile à commettre, et une fois commise, elle devait porter ses fruits et réagir sur le bouddhisme d'une manière désastreuse.

8. Redisons-le : les termes négatifs de *Çâkyamouni* n'avaient qu'une valeur relative et nullement une valeur absolue : son *non-être* n'était pas la négation de l'Etre par excellence; c'était une manière de protestation contre l'existence finie, et un aveu de l'impuissance où il se voyait de définir Dieu, qu'il ne voulait pas accepter de la main des brâhmanes.

9. Eh bien, à mesure que les bouddhistes se laissèrent prendre aux amorces des idolâtries qui avaient cours dans le brâhmanisme, l'intelligence de leurs philosophes s'obscurcit et ces hommes se mirent à exalter froidement la matière, dont *Kapila*, le chef de l'école brâhmanique *Sânkhya*, avait placé la source nécessaire dans l'Etre suprême (*Pradhânam*).

10. « Tout est tiré ou émané de cet *Être* impérissable, » dit le Sânkhya : *sarvam idan tatam avyayasya*.

11. On exposait et développait cette doctrine dans les *brahmasoûtras* ou *oupanichads*, que les brâhmanes mettaient en crédit en les datant des *richis* ou sages des temps védiques. Ils allaient même jusqu'à altérer ainsi le texte de leurs livres sacrés, le *Rig-Véda* et le *Dharmaçâstra*.

12. Car, outre l'espoir d'attirer et de prendre les boud-

dhistes dans un piége, en les amenant par d'habiles imitations à se discréditer eux-mêmes par l'intempérance de leurs spéculations, ils voulaient aussi, du même coup, les faire passer pour des falsificateurs des disciplines antiques du Brahmanisme.

13. C'est vers l'époque du 4me Concile qu'on vit de plus en plus prévaloir dans le bouddhisme la secte des *svâbhâvikas*, qui y fermentait déjà depuis la première Assemblée générale, mais dont l'extension avait été entravée par l'honnêteté de la conscience publique.

14. En effet, elle enchérissait sur les doctrines du *Sânkhya* d'une manière déplorable.

15. Le Sânkhya ne niait pas l'Esprit (*Pouroucha*) ayant une existence indépendante de la matière ; il enseignait même que l'âme ne meurt pas avec le corps : il était, comme nous l'avons dit, *panthéiste*, et l'école de *Patandjali*, le *Yôguisme*, qui en est sortie, démontre cela avec la dernière évidence.

16. Les *svâbhâvikas*, au contraire, professaient l'*athéisme* dans toute sa nudité, car ils enseignaient qu'il n'y a d'autre cause et d'autre fin que la matière ou la nature *svabhâva*.

17. Cette nature, disaient-ils, est éternelle (*nitya*), et selon qu'elle est en repos ou en activité, elle se nomme, dans le premier cas, *nirvritti*, et dans le second, *pravritti*.

18. Comme *nirvritti*, elle est la nature absolue, la matière brute ; comme *pravritti*, elle est la nature vivifiée par l'énergie qui lui est inhérente.

19. C'est par cette énergie que la nature entre spontanément en activité et qu'elle produit dans son sein tous les êtres et toutes les formes.

20. L'esprit lui aussi n'est qu'un mode de la matière ; il est ce qu'il est, bon ou méchant, uniquement parce que c'est sa nature propre (*svabhâva*).

21. Si, en vertu de cette nature, il peut produire en lui des efforts suffisants pour retourner au *nirvritti*, il est affranchi de la nécessité de renaître.

22. Pour ceux qui ne sont pas capables de ces efforts, ils roulent dans la production et la destruction de l'univers jus-

qu'à ce que toutes les existences soient rentrées dans le repos de l'anéantissement, dans la matière éternelle.

23. C'est pourquoi l'école appelée *Tantrika*, qui est fondée sur ces principes, professe un *quiétisme* qui a de quoi épouvanter, puisque, dans cet état, l'ascète doit regarder du même œil non-seulement une motte de terre et des monceaux d'or, ce qui peut être louable; mais aussi, qui le croirait! l'homme vertueux et le pire des pécheurs (*pâpakrittama*), sa propre mère et la plus éhontée des prostituées.

24. On le voit, le matérialisme athée ne saurait être poussé plus loin, et, si c'était là le véritable bouddhisme, le bouddhisme du Bouddha, M. Barthélemy Saint-Hilaire aurait raison de dire que « *Çâkyamouni* a condamné l'homme à mourir » éternellement, » et que « l'espérance du néant » a suffi à » son âme héroïque et vertueuse. »

25. Ne demandons pas comment on peut avoir une âme héroïque et vertueuse avec l'espérance de mourir éternellement, ni comment, ayant « mis ses soins les plus attentifs et » son espoir le plus noble à guérir » l'homme de la douleur morale « et des autres maux » dans lesquels il ne voyait point « un effet de la nature propre de l'homme, c'est-à- » dire, un effet immuable » et « qu'il ne croyait point incu- » rables, » comment ce « héros accompli n'a fait que dé- » truire la dignité de la personne humaine » et « a ravalé » les peuples même au-dessous des brutes » tout en jouis- » sant « en sa conscience d'une paix profonde et inaltérable. »

26. Ce serait une tâche au-dessus de nos forces que de vouloir faire concorder toutes ces contradictions et bien d'autres d'une philosophie qui n'est pas la nôtre, Dieu merci.

27. Cependant il est absolument inexact que le Bouddha ait accompli une œuvre aussi lamentable que le veut l'auteur précité, ni qu'il n'ait « demandé pour sauver l'homme que » l'homme lui-même. »

28. Il a admis, au contraire, ainsi que nous l'avons vu, l'action de la grâce découlant d'un être supérieur à l'homme et que celui-ci peut s'attirer en y correspondant par ses efforts. Aussi porte-t-il le titre de *Kalyâna mitra*, ami de la vertu, directeur ou conseiller spirituel.

29. Ce sont les enfants perdus du maître qui ont tiré de sa doctrine ces conséquences déplorables qui ont oblitéré dans les bouddhistes toutes les idées spirituelles, et que *Çâkyamouni*, par conséquent, n'aurait certainement pas avouées; et c'est surtout le nihiliste *Nâgârdjouna*, contemporain de notre ère, qui leur a donné la perfection de son athéisme cynique.

30. Nous avons dit, dans ce livre et dans le livre précédent, par quelle succession de causes le bouddhisme en est venu à choir dans cet abîme de perversion doctrinale et d'abjection pratique; nous verrons, dans la suite de ce travail que, s'il a été assez malheureux pour se laisser aller à un tel dévergondage de logique, il ne s'y est cependant pas arrêté d'une telle manière que quelque retour vers des idées religieuses ne lui ait été possible par l'influence du christianisme.

31. Toutefois, il s'y est arrêté assez longtemps pour que ce mouvement fût impuissant pour ôter de l'âme de la plupart de ses sectateurs cette indifférence et ce scepticisme qui font dire à la légende que « les hommes du *Djamboudvîpa* « (la terre du bouddhisme) sont difficiles à persuader. »

LIVRE IV.

SOURCES ET AUTORITÉS : *Biblia sacra ;* — Eratosthenis, *Geographicarum fragmenta;* — Strabonis, *Geographia;* — Apollodori, *Bibliotheca ;* — Lycophronis Chalcidensis, *Alexandra;* — Pausaniae *Graecae descriptio ;* — Apollonius de Rhodes, *Expédition des Argonautes ;* — Diodori Siculi, *Bibliotheca historica ;* — Joseph, *Antiquités judaïques;* — Stephani Byzantini, *Gentilia ;* — Suidas, *Lexicon ;* — D. Fernandez Navarrete, *Tratados historicos de la monarchia de China ;* — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale ;* — Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta ;* — Burnouf, *Yaçna ;* — Brockhaus, *Vendidad-sadé* (*Yaçna, Vispered et Vendidad*) ; — Goerres, *Mythengeschichte der Asiatischen Welt ;* — Pott, *Etymologische Forschungen ;* — Ideler, *Ueber die Sternnamen ;* — *Histoire de la vie* de Hiouen-thsang *et ses voyages dans l'Inde*, trad. par S. Julien ; — Wood, *Journey to the source of the river Oxus.*

CHAPITRE Ier.

Les origines de la doctrine du Bouddha sont dans le Magisme. — Le Bouddha est allé les y chercher. — Première tradition bouddhique qui nous indique la source de la doctrine de Çâkyamouni : l'apparition de l'*étoile des Mages.*

1. Les Chinois, au rapport d'un homme grave et consciencieux, le P. *Navarrete*, ont une tradition suivant laquelle

Çâkyamouni aurait acquis la connaissance de sa doctrine en s'appliquant à la contemplation de l'étoile du matin (*mirando a la Estrella de el Alva*).

2. Les Hindous et les Tibétains, de leur côté, disent que l'astre appelé *pouchya*, l'étoile du signe zodiacal qui tend incessamment vers le soleil, le Scarabée, présida à la naissance du Bouddha, et que ce même astre se leva au moment où le fils de *Çouddhôdana* partit de chez lui pour aller à la recherche de la science ; puis, que *Çâkyamouni* atteignit à la solution du problème qu'il s'était posé, au moment du lever de l'aurore.

3. Enfin, *Clément* d'Alexandrie dit, d'après *Mégasthène*, qui, par sa position comme ambassadeur de Séleucus Nicator près le roi *Tchandragoupta* était à même de bien connaître le bouddhisme, « que les religieux et les religieuses bouddhistes » observaient le ciel et tâchaient d'y lire les choses futures. »

4. Ces renseignements sont d'une extrême importance en ce qu'ils nous indiquent la voie où il faut chercher les origines de la doctrine du Bouddha.

5. Elles nous conduisent directement à l'ouest de l'Inde, dans l'Orient proprement dit.

6. C'est là en effet que longtemps avant que *Balaam* fils de Béor, n'eût prophétisé en disant : « Une étoile naîtra de » Jacob ! » nous trouvons dans les âmes une tradition vague que l'accomplissement d'une promesse divine était attaché à l'apparition d'une étoile particulière, et où par suite on s'était mis à observer le firmament et à y jeter des regards pleins de désir.

7. De tout temps les *Mages* ont salué de leurs hymnes le lever des étoiles et le lever de l'aurore ; et de leurs contemplations du firmament est née la science astronomique.

8. *Callisthène*, compagnon d'Alexandre, qui s'en était renseigné sur les lieux, la fait remonter au delà de 2,000 ans avant Jésus-Christ.

9. *Diodore* de Sicile, qui a composé ses livres sur des documents en partie très-anciens, parle dans le même sens.

10. Les Chaldéens, par où l'on peut entendre tous les sectateurs du Magisme, les Chaldéens avaient cultivé la science

astronomique avec plus de soin qu'aucune autre nation. Ils avaient fait de longues observations des astres, et connaissaient leurs mouvements et leurs influences : ils y étaient les plus habiles, « *mortalibus universis praecellere.* »

11. L'antique croyance sur laquelle reposait le Magisme était qu'une Étoile devait luire sur l'humanité déchirée par le mal, comme la mer par la tempête, et lui annoncer l'aurore d'un jour meilleur.

12. C'est cet astre que les Mages saluaient par avance comme une autre *arche* qui leur apporterait le salut, « l'attente » des nations, » et en lequel tous les peuples de l'Orient espéraient d'un si ferme espoir que dans leur écriture figurée ils exprimaient *Dieu* et *étoile* par un seul et même signe.

13. C'était cet ordre de croyances qui faisait dire à Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, » et à Jacob : « Que » les peuples s'assembleraient auprès de Juda, » le lion, la maison zodiacale du soleil.

14. Quant à l'astre *pouchya*, qui est dit présider à la mission ou à la vocation du Bouddha, il est placé dans le signe qui, lorsqu'on l'appelle *Cancer*, blesse le héros qui combat le serpent et meurt écrasé sous son talon, mais qui, comme *Scarabée*, vole sans cesse vers le soleil.

15. Ce sont là des idées qui prouvent la haute antiquité de la religion des Mages, et ce qui la prouve encore mieux c'est que Job, *Deum rite colens*, en parle déjà comme d'un culte dégénéré en idolâtrie.

16. En effet, il dit, chap. XXXI, v. 26 et suivants : « Si » j'avais regardé la lumière lorsqu'elle brillait et la lune s'a» vançant éclatante, et que mon cœur eût été séduit en secret » (de croire que les astres sont des dieux), et que ma main se » fût jointe à ma bouche (pour les adorer, leur jeter un bai» ser), j'aurais commis un crime digne de châtiment, car » j'aurais renié le Dieu suprême. »

17. Or, Job a vécu, sinon au temps même de l'érection de la tour de Babel, du moins peu après, car on le dit trisaïeul d'Abraham (son histoire n'a subsisté fort longtemps que dans la tradition orale) ; de sorte qu'il faut chercher les origines du *Magisme* à cette époque primordiale où les hommes, ayant

encore « un seul langage et les mêmes expressions, » demeuraient dans le Caucase (*Kouh* ou *Kauk-Asos*), montagne des dieux ou ciel des Êtres.

18. Nous n'entendons pas ici par *Caucase* la montagne qui est entre la mer Noire et la mer Caspienne, mais le Caucase indien, l'*Hindou-Koh*, qui forme la terrasse du monde, *Bâm i dounjâ*, comme les Orientaux appellent le *haut plateau de Pamer*, le lieu d'où l'humanité s'est déversée en quatre principales branches, et qui se réuniront enfin, comme ils le furent jadis, en un seul et unique fleuve.

19. Le *Caucase* du Pont-Euxin n'est devenu important dans l'histoire des peuples que plus tard, et alors cette importance, jointe à la proximité de cette montagne du théâtre où s'élaboraient les destinées ultérieures de l'humanité, nous a caché la vue du Caucase véritable et nous a fait lui attribuer les traditions et jusqu'au nom du massif central qu'il masquait en quelque sorte à notre vue.

20. L'extension et le déplacement des peuples qui habitaient le *Caucase* indien et les *Parapomises*, ses prolongements, ont beaucoup aidé à opérer cette substitution.

21. Ainsi il est avéré que le peuple qui habite au pied de notre Caucase, les Arméniens, descend en ligne directe des habitants de l'*Hindou-Koh*, les *Mèdes* ou *Ariens*.

22. Cela est démontré, en premier lieu par le nom de l'*Arménie* qui est le mot Zend *Eériémeno* ou *Airiamano* (*Armen* en perse), puis par la dénomination d'*Aran* (Iran) que les Orientaux attribuaient à ce pays; ensuite par la désignation de *villes des Mèdes* qui s'est conservée fort longtemps en Arménie aux endroits que les immigrants de l'Est habitèrent d'abord; enfin par l'épithète d'*Arménien* que Clément d'Alexandrie attribue au mède Zoroastre (Ζοροάστρης 'Αρμενίου), sans doute parce que ce législateur se disait originaire d'*Eériémeno*, nom qui, pour lui cependant, s'appliquait au pays de l'Oxus.

23. C'est ainsi encore que l'*Albordj* et l'*Oxus* de la Bactriane, l'Arménie primitive, ont transmis leurs noms à l'*Elbourz* et à l'*Araxes* de l'Arménie actuelle. Partout la position des choses et leurs dénominations ont été transférées ailleurs, en même

temps que changeaient de séjour les peuples ou les tribus qui s'y rattachaient par leurs origines.

24. On pourrait démontrer cela par beaucoup d'autres exemples, par un grand nombre de faits qui concernent les migrations pélasgiques des pays de l'Asie mineure, de l'Epire et de l'Italie méridionale.

25. Pour nous, il n'y a pas de doute : c'est du *Caucase* de la Bactriane que les hommes, « dans leur émigration de l'O» rient, » descendirent après le déluge, et qu'ils vinrent dans les plaines du pays de *Chinâr* (Sennaar), où ils bâtirent Babel.

26. Si leur première demeure après le déluge eût été sur les hauteurs qui sont entre la mer Noire et la mer Caspienne, ils ne seraient pas venus de l'Orient, mais en droite ligne du Nord.

27. D'ailleurs, la position de l'*Hindoukoh* s'accorde seule suffisamment avec la position de la montagne sacrée des Chinois, le *Kouen-loun*, d'où ils font descendre leurs premiers ancêtres, puis avec le mont divin des Hindous, appelé *Mêrou*, qu'ils placent sur l'axe du monde, enfin avec l'*Albordj*, ce nombril élevé d'où *Ormouzd* fait couler les eaux, et qui est la montagne par excellence des Irâniens.

28. C'est l'*Hindoukoh* qui est l'*Ararat* où reposa l'arche du déluge ; car la tradition qui fait s'arrêter l'arche de Noë sur le mont de *Gioudi*, en Arménie, qu'on donne pour l'*Ararat* de l'Écriture, repose, comme le dit le savant d'Herbelot, sur des histoires « qui approchent de la fable. »

29. Il est certes permis d'en dire autant du mont *Masis*, au midi de l'Araxes, et il ne serait peut-être pas difficile de prouver que l'une et l'autre de ces erreurs proviennent des colonies juives qui se sont établies longtemps avant notre ère, les unes en Babylonie, les autres en Arménie.

30. C'est à l'*Hindoukoh* encore qu'on pense quand on lit dans les *sagas* scandinaves qu'*Asgard*, le siége du père des Ases, était situé dans un lieu qu'elles appellent *Midoum-heimour* (in medio orbe).

31. Ce fut ce plateau, jadis admirable de beauté et de fertilité, le pays des *Ases*, la première Asie, qui devint le siége sacré (*asa* puis *ara*) de la religion sidérale, et où le Mède ou Bactrien Zoroastre (*Zarathoustra*), ce chef-pasteur de nom-

breuses troupes de chameaux qui sont là dans leur pays natal, puisque là et non loin de là dans les plaines de *Gobi* seulement on les trouve à l'état sauvage, où Zoroastre, dis-je, rassembla, au 6e siècle avant notre ère, la parole (*avesta*), qui constituait la religion des Mages, religion qui existait, traditionnellement, depuis un temps immémorial.

32. C'est ce qu'affirment même les musulmans; ils disent par la bouche d'un de leurs docteurs les plus savants en histoire, *Ben Hazem*, que de toutes les religions c'est le Magisme qui est la plus ancienne.

33. Eh bien, le caractère le plus saillant de cette religion, que l'élite des Mages conserva pure comme la mémoire du patriarche dont ils se disaient descendre et qui était *Seth*, le remplaçant d'*Abel*, le pasteur, c'est son caractère moral.

34. En effet, la doctrine du *magisme* enseigne *Dieu* sous le nom de *Zarvâna akarana* « l'Infini incréé (*Qadhâta*), l'Ancien des jours, » et proclame la liberté morale de l'homme au point qu'elle semble être fondée sur ces paroles de l'Éternel : « Le péché t'assiége à la porte, il veut t'atteindre, mais » tu peux le maîtriser. »

35. C'est à cause de cette affinité sans doute que l'on disait dans l'Orient que la doctrine des Sabéens ou mages s'appuyait sur l'autorité des livres qu'on attribuait à *Scheïth* (Seth) et à *Edris* (Enoch).

36. Les *Aryas* de l'Inde, les pasteurs védiques, avaient connu, eux aussi, le culte de la lumière dans le sens de leurs frères de la Bactriane, mais le naturalisme leur en ayant fait perdre l'idée génératrice, l'idée de la pureté morale (*achi* ou *asi*), ils n'avaient conservé dans leur déchéance de la religion primitive que ce qui, depuis la chute, a invinciblement frappé la conscience de tout homme, quelque inculte qu'il soit, savoir, la nécessité du sacrifice (*yadjna*).

37. Cette nécessité leur paraissait la condition même de la création. « Les dieux, dit un hymne du Rig-Véda, ont fait le » monde en vue du sacrifice. »

38. Nous voyons par la *Genèse* combien cette idée, qui consistait à attacher au sacrifice une efficacité propre, est fausse et pernicieuse dans son exagération, puisque le premier sa-

crifice qui fut offert, celui de l'orgueilleux Caïn, est rejeté, et que celui d'*Abel*, plus tardif et plus réfléchi, est accepté.

39. Les Mages n'avaient pas oublié les enseignements de la tradition primordiale, et tandis que leurs frères de l'Inde allaient jusqu'à croire que « le sacrifice est la nourriture des » dieux, » et qu'ils se plongeaient dans le *panthéisme* en faisant du soleil (*soûrya*, *sâvitri*, *agni*) l'âme du monde, la grande âme (*mahânâtma*), la religion zende, le Magisme, invoquait par le nom de l'Éternel (*Zarvâna akarana*), par Ormouzd, (*Ahoûra mazda*) le saint intelligent, et, ne croyant pas que le mal, *Ahriman*, le méchant intelligent (*Anhrô mainyou*), fût éternel et nécessaire, il plaçait constamment l'homme et ses destinées au-dessus de la nature, et faisait consister le sacrifice dans l'immolation du mal moral plutôt que dans l'offrande matérielle, qui ne devait être qu'un emblême, une figure.

40. Pressentaient-ils par quelque antique tradition le sacrifice futur, la seule victime véritable, qui « a été immolée depuis l'origine du monde : *occisus est ab origine mundi?* »

41. On peut le penser en voyant *Melchisédech*, le roi cananéen, et les trois rois de l'Évangile représenter, comme ils le firent, le Magisme primitif et véritable.

42. Quoi qu'il en soit, c'est dans l'*Airyana* (Ἀριάνα) seulement que *Çâkyamouni* a pu trouver les idées morales aussi élevées que fortifiantes qui respirent dans sa doctrine, et c'est là le sens de l'*étoile* que les traditions font présider à sa mission.

43. C'est le culte de cette tradition, et non l'amour de la science astronomique, qui paraît avoir ensuite porté les bouddhistes à contempler les astres.

44. Les Hindous n'ont connu l'astronomie que fort tard, du moins d'une manière tant soit peu complète, quoi qu'en disent les Arabes. Trop longtemps on a fait aux brâhmanes une haute réputation de savoir ; ils ne la méritent vraiment que pour leur science grammaticale et lexique.

45. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que les Hindous n'ont jamais attaché à leurs observations sidérales le sens qu'y attachaient les mages et qui fit que « lorsqu'ils virent l'Etoile, » ils furent transportés d'une extrême joie : *Videntes autem* » *stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.* »

CHAPITRE II.

Seconde tradition bouddhique qui indique l'origine étrangère à l'Inde du bouddhisme : l'*arbre de l'intelligence*.

1. Une autre tradition qui nous met sur la voie du lieu où le Bouddha puisa les principes de la doctrine qui, par son caractère purement moral et entièrement dépouillé de l'idée du sacrifice matériel, s'accorde si bien avec le Magisme, est celle qui lui fait trouver sa doctrine sous un arbre que les bouddhistes appellent ***bôdhidrouma***, « l'arbre de l'intelli» gence. »

2. De leur côté, les Chinois disent que ***Çâkya*** obtint la joie de l'extrême béatitude éternelle après être resté sept jours à contempler l'arbre *peï-to*.

3. Cela nous rappelle tout d'abord l'arbre de vie (***hets aaim***) et l'arbre de la connaissance (***hets adaat***) de la ***Genèse***.

4. Il n'y a rien dans les traditions hindoues et dans le ***Rig-Véda*** qui indique que les ***Aryas*** de l'Inde eussent conservé un souvenir quelconque de l'un ou de l'autre de ces arbres, car le mythe de l'arbre ***Djambou*** ne remonte pas à une haute antiquité, mais on en rencontre de nombreuses traces dans le ***Magisme***.

5. L'arbre de vie, le ***Hôma***, y joue un grand rôle, et, par la description qu'on en donne, on voit que c'est, je ne dis pas le même arbre que le ***bôdhidrouma*** du ***Bouddha***, et que les botanistes appellent ***ficus religiosa***, mais cependant un arbre qui offre des caractères analogues.

6. Les branches de l'un et de l'autre de ces arbres descendent à terre, y prennent racine et poussent de nouveaux arbres qui font de même, de sorte qu'un seul de ces végétaux suffit pour couvrir une vaste étendue de terrain.

7. Il y a des traditions dans l'Orient qui dépeignent ainsi l'*arbre de la vie* qu'elles ne distinguent plus d'avec l'*arbre de la connaissance du bien et du mal*, et cette confusion en un sujet qui se rattache, non-seulement à l'histoire la plus reculée qui existe, mais aussi à l'origine de l'altération de la raison humaine, n'a rien qui doive étonner.

8. D'autant plus que cette confusion serait presque possible même avec le texte de l'écrivain sacré, puisqu'on voit, au chapitre II, ỳ. 9 de la *Genèse*, « que *l'arbre de vie* est placé au » milieu d'Eden, » et que le même endroit est assigné, au chapitre III, 3, à *l'arbre de la connaissance du bien et du mal*.

9. Quoi qu'il en soit, le fait est que le *Hôma* était regardé comme le roi des arbres qui, croissait dans la source primitive des eaux venant du trône d'*Ormouzd*, et que, ne mourant jamais, il donnait la vie à quiconque goûtait de son jus.

10. Il s'était reproduit en 25 autres arbres identiques qui s'élevaient comme lui au bord de grandes eaux courantes et fertilisantes.

11. Et si l'on veut que l'arbre sacré des Orientaux soit le *palmier*, que les Chinois appellent *peï-to*, « le roi de la félicité originelle, » la chose ne change pas essentiellement, *puisque* le palmier qui renaît perpétuellement sur sa racine, est lui aussi, tout à fait propre à représenter l'arbre de vie.

12. Puisque donc c'est sous l'arbre de l'intelligence que *Çâkya* est censé avoir trouvé sa doctrine, et que les Hindous n'ont pas pu prendre la chose dans leurs propres traditions, entièrement muettes à ce sujet, le fils du roi *Çouddhôdana* est allé recueillir l'écho de la morale véritable, là où les traditions en existaient, là où un peuple actif et intelligent ne cessait de lutter contre « l'ancien serpent infernal qui a deux pieds, » contre « le serpent homicide » *(ajîm dahâkem)* aux mille forces; il est allé dans la Bactriane, dans la haute Perse, l'*Airyana*.

13. Et en vertu de la science recueillie, il est devenu comme un autre Adam « connaissant le bien et le mal, » sous l'*arbre de l'intelligence*.

14. Mais, connaissant mieux aussi le mal que le bien, et de cette intempérance recevant dans son esprit une atteinte funeste, comme Noé en reçut dans son corps après qu'il eut bu le jus de la vigne, qui est comme un autre arbre de la connaissance du bien et du mal.

15. En effet, dans les traditions rapportées par les rabbins,

et qu'a recueillies *Basnage*, l'*arbre de vie* a tantôt le caractère du *figuier*, tantôt celui d'un *épi de blé*, et d'autres fois celui de la *vigne*. Toujours cependant c'est un végétal immense, comme le *Sidrat-el-Mountêha* de Mahomet, et l'*Ygdracil* de l'*Edda*, aux racines duquel l'univers est suspendu.

16. Ce qui vient encore à l'appui de notre opinion que l'arbre *bôdhi* indique l'origine étrangère de la doctrine du Bouddha et par suite le voyage de *Çâkya* dans le berceau du Magisme, c'est la tradition du trône de diamant (*vadjrâsanam*), que les bouddhistes placent près de l'arbre de l'intelligence et sur lequel le Bouddha, disent-ils, s'est assis.

17. Ce siége, dont l'histoire se lie chez eux à l'histoire de la création même, qui s'éleva au commencement de la période du monde actuel, le *bhadrakalpa*, ou kalpa fortuné, passait dans leur esprit pour donner la plénitude de la consécration bouddhique au *bodhisattva*, qui devait s'y asseoir pour parvenir à l'état de bouddha.

18. Ils le placent au point central de la terre, de telle sorte que la terre perdrait son équilibre, si le bôdhisattva s'asseyait ailleurs.

19. Ce *trône de diamant* ne serait-ce pas le *trône du bien* dans le séjour qui appartient à l'homme pur du Magisme, le trône des dieux, *As-sérir*, des Orientaux, le siége d'Odin, *As-gard*, des Scandinaves, l'*Hôçadâstâra*, la demeure de l'intelligence, des Perses, le *Kauk-asos* primitif, la terrasse du monde, *Bâm-i-dounjâ*, dont le sommet brillant et majestueux s'élève à 18,000 pieds et fait éclater au loin la grandeur des traditions, dont il semble être le gardien?

20. Le fils du roi *Çouddhôdana* est monté sur ce trône du monde primitif, « le trône primitif de tous les saints, » comme l'appellent les bouddhistes de la haute Asie, et il a recueilli de la bouche des Mages, qui habitaient la plaine qu'il domine et qui, maintenant triste et froide solitude, était alors sans doute encore fertile et agréable, les enseignements de morale, que la culture de l'arbre de la science et la contemplation en espérance de l'astre promis, y conservaient dans leur pureté, et il s'est senti renaître à une autre vie.

21. C'est ainsi qu'on s'explique la légende que donne le

Lalita vistâra, qui dit que la divine science, *Mâyâdêvî*, mit le Bouddha au monde sous un arbre.

22. C'est ainsi encore qu'on se rend compte de l'abandon de ses amis, lorsqu'après six années de méditations solitaires et infructueuses, on le voit se décider à prendre une nourriture plus substantielle, c'est-à-dire, à aller chercher à l'étranger la science qu'il ne pouvait trouver dans son pays.

23. Ses compagnons, en effet, durent désapprouver la résolution qu'il venait de prendre et se séparer de lui, en bons Hindous qu'ils étaient; pour eux, c'était un péché de se mettre en contact avec des *mlêtchhas* ou étrangers, que la loi de Manou appelle des *dasyous*, voleurs.

24. Pour *Çâkyamouni*, dont la grande âme ne partageait pas l'étroit préjugé de sa nation contre l'étranger, il alla où le poussa l'espérance de la lumière, à l'Occident; car c'est de l'*Occident* que les Hindous avaient reçu les croyances élevées qui les avaient nourris d'abord. Quoi d'étonnant alors que le Bouddha ait voulu retremper son esprit dans cette source primitive ?

25. Mais on comprend que le Bouddha n'a pas dû, après son retour, parler en public du voyage qu'il venait d'accomplir. S'il l'avait avoué, il aurait mis lui-même un obstacle invincible au succès de son enseignement. Qui aurait voulu d'une doctrine puisée chez l'étranger, le barbare, « l'homme » dégénéré? »

CHAPITRE III.

Troisième preuve de l'origine étrangère à l'Inde de la doctrine de *Çâkyamouni* : son titre de *Bouddha*.

1. La troisième preuve que la doctrine de *Çâkyamouni* est d'origine étrangère et qu'il est allé la chercher hors de l'Inde, c'est son titre de *Bouddha*.

2. Le brâhmanisme, il est vrai, connaissait déjà ce nom; il lui attribuait une valeur astronomique. Il connaissait aussi quelques éléments de la doctrine de paix qu'il représente, comme par exemple l'aversion de tuer des êtres vivants.

3. Nous trouvons, en outre, ce nom dans le *Rig-Vêda*, où il est porté par un poëte inspiré qui chante des hymnes à la

lumière, le soleil (*Agni*, *Vivasvân*), et à leurs enfants, les *Visvadêvas*.

4. Mais voilà tout, et si l'on pèse ces trois témoignages, il n'y a guère que ce dernier qui ait quelque valeur ; les autres, ainsi que celui qui résulterait du nom de Bouddha parmi ceux des 46 législateurs brâhmaniques, appartiennent très-probablement à une époque plus ou moins postérieure à celle du fondateur de la nouvelle religion.

5. Quant au Bouddha de *Rig-Véda*, l'on conviendra que cela ne suffit pas pour croire que *Çâkyamouni* ait pu greffer dessus son titre et la grande œuvre religieuse qu'il représente.

6. Si donc nous ne trouvons pas la justification du titre du fils du roi de *Kapilavastou* dans les données de la société hindoue, nous devons la chercher ailleurs, et tout indique ici de nouveau le *centre du Magisme*, la haute plaine qui est formée par l'*Hindoukoh*, le *Belourtag* et le *Moustag*.

7. *Hérodote* nous dit au livre 1er de son histoire, « qu'avec » les mages (Μάγοι) demeurait, encore au temps de *Déjocès*, » vers 733 avant notre ère, un peuple qui se nommait les » *Boudiens* (Βούδιοι), et qui tous deux appartenaient à la nation » mède. »

8. Il est très-probable aussi que les Γερμάνιοι, dont il dit, dans le même livre, qu'ils vivaient parmi les Perses au temps de Cyrus, ne sont autres que les sectateurs du *Bouddha*, non pas du Bouddha indien, mais du Bouddha primitif.

9. Car on connaissait dans tout l'Orient un sage ou héros, honoré partout comme un dieu de paix et un sauveur, dont les divers noms sont *Beudo*, *Bouta*, *Boudio*, *Boudios*, *Boto*, *Boutès*, *Bodo*.

10. On le figurait avec une branche d'olivier, et, pontife lui-même, il passait pour être la souche d'une race sacerdotale, à laquelle il avait légué son nom : *Hic sacerdotium habuit, ejusque posteri vocati sunt Butadae*, dit Suidas.

11. Ses sectateurs s'appelaient les *Paisibles*, les *Amis de la paix*, et le nom des Γερμάνιοι de la Perse, que nous venons de mentionner, paraît pouvoir être interprété dans ce sens, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

12. On disait que *Bouddha* ou *Bouta* avait fondé beaucoup de villes et de sanctuaires en Asie aussi bien qu'en Europe, et entre autres en *Thessalie*, sur l'Olympe, au-dessus de la vallée de Tempé, l'antique oracle de Dodona ou de *Bodona*. *Dodonaeum Jovem etiam Bodonaeum appellarunt*, dit Etienne de Byzance.

13. C'est le même oracle qui fut de bonne heure transporté en *Epire*, suivant l'historien de Thessalie, *Suidas*.

14. Et il paraît que *Bodona* était le nom primitif et véritable de ce sanctuaire, puisque lui seul a une raison d'être. En effet, *Dodona* ne fait pas de sens, tandis que la Thessalie, où il y avait d'ailleurs comme en Phrygie un bourg du nom de *Boudea*, rendait aussi un culte à une déesse vierge *Boudea* (Βούδεια), ainsi que le disent *Lycophron* et *Etienne de Byzance*.

15. Cette déesse portait le surnom d'Αἴθυια, *navire*, pour avoir construit le premier navire et avoir enseigné aux hommes à s'en servir. On la donnait aussi pour l'inventrice de l'*agriculture*.

16. Puis nous lisons dans l'*Attique* de Pausanias que *Boutès* avait un autel dans l'antique sanctuaire d'Erechthée de l'Acropole d'Athènes, à côté de ceux de *Neptune* et de *Vulcain*, et que sur l'autel du parvis, celui du grand Jupiter, on ne sacrifiait rien de vivant ; que le sacrifice consistait en simples offrandes.

17. Ce *Boutès* paraît être le même que celui qu'*Apollodore* et *Apollonius de Rhodes* nomment parmi les chefs de l'expédition des Argonautes et qui fut arrière-petit-fils de la *Terre* (Ἔρα).

18. Qu'on se rappelle aussi qu'*Eratosthène* met les Argonautes en rapport avec l'Arménie et la Médie, et qu'*Hérodote* et *Pausanias* affirment que les femmes qui prophétisaient à *Bodona* s'appelaient les *Colombes* (πελειάδες) et proclamaient Jupiter (*Deus-pater*) l'Eternel, *Jéhovah*, *celui qui était*, *qui est et qui sera* :

Ζεὺς ἦν, Ζεὺς ἔστι, Ζεὺς ἔσσεται.

19. Enfin, *Boutès* ou *Bouta*, dont *Diodore* de Sicile fait mention comme d'un très-hardi navigateur, passait pour avoir voyagé par toute la terre, et nous pourrions, en effet, aisé-

ment suivre ses traces fort loin, aussi loin que s'étend l'horison géographique des anciens.

20. Nous y verrions partout le *Bouta* et aussi les *Boudiens*, qu'Hérodote nous décrit comme un peuple grand et nombreux et portant dans son extérieur tous les signes de la race caucasienne, les yeux bleus et les cheveux blonds.

21. Partout nous voyons le *Bouta* accomplir une mission de paix et de civilisation, comme celui à qui Dieu dit, dans la *Genèse*, que tous les hommes sont frères et que son père nomma *Noé*, en disant : « Celui-ci nous consolera de nos travaux et des pénibles occupations de nos mains et de la terre que l'Eternel a maudite. »

22. C'est qu'en effet il reste évident, malgré les incohérences et les confusions que la fable a portées dans le fait primitif, que l'ancien *Bouddha* n'est autre que *Noé*. Pour se former une conviction à cet égard, il suffit de rapprocher des indications que nous venons de donner à son sujet, les récits de la *Genèse*, où il est dit que Noé marchait avec Dieu, qu'il bâtit l'arche, qu'il y entra et navigua pendant un long temps, qu'il lâcha la *colombe*, qu'elle revint auprès de lui avec une feuille d'olivier dans son bec, que cet homme *droit* et *intègre* éleva un autel à l'Eternel, qu'il fut un homme des champs, qu'il se multiplia et remplit la terre.

23. D'après cela aussi, nous ne pouvons douter que ce ne soit de ce Bouddha que *Çâkyamouni* ait adopté le nom en même temps que la doctrine de paix, dont toutes les traditions de l'Orient le proclament l'auteur.

24. Et de même que la tradition nous montre partout la présence du *Bouddha* primitif, de même aussi pour le second *Bouddha*. On montre l'empreinte de son pas, de son bienheureux pied, *çrîpada*, dans tous les pays de l'Asie orientale, et, ce qui est plus remarquable, dans plusieurs pays au nord-ouest de l'Inde, *sur la route de la Bactriane*.

25. Et de même que le cheval jaillit de l'*Ardviçoûra*, la source sacrée de la montagne d'or et de lumière du Magisme, et de l'*Hippocrène* de l'*Hélicon*, de même aussi s'élance de l'empreinte du pied du *Bouddha* « qui a l'éclat de l'or, » le roi des chevaux, *Vâlâhaka*, le cheval de l'*Himâlaya*.

26. Ne dédaignons pas ces traditions ; car, comme le dit l'illustre *Goerres*, les peuples aussi bien que les individus se souviennent bien mieux de ce qui s'est passé dans leur première jeunesse, que de ce qui se rapporte dans leur vie à une époque plus récente.

27. Et qui ne voit qu'il y a identité entre le nom des Γερμάνιοι de la Perse d'*Hérodote*, les antiques Σαμαναῖοι que Clément d'Alexandrie fait demeurer *ab antiquo* parmi les Bactriens, et les Γερμᾶναι ou Σαρμάνες de l'Inde de *Mégasthène*.

28. On se rappellera que le *Bouddha* s'était attribué l'épithète de *Çramana*, ou *Samana* en langue vulgaire, (*Cha-men* en chinois), qui signifie un homme doux, qui cherche la paix, un solitaire, un ascète.

29. Ne retrouve-t-on pas ainsi les adorateurs (de dulie) de l'ancien *Bouddha* dans les sectateurs du nouveau? Et cette preuve ajoutée aux autres n'est-elle pas concluante pour affirmer que *Çâkyamouni* est allé hors de l'Inde et qu'il a trouvé dans l'*Occident* (l'Orient religieux des Hindous, des Chinois et des Japonnais) le fonds de la doctrine qu'il a prêchée dans son pays ?

30. Ainsi disparaît l'étonnement qu'on éprouve de la doctrine authentique du *Bouddha*. Doué d'un sens exquis pour les vérités morales, et les ayant puisées aux sources qui recelaient encore un filet de ce grand fleuve de vérité sorti d'Eden, et en premier lieu de la bouche du Très-Haut, *ex ore Altissimi*, ayant recueilli, dis-je, ces vérités dans cette terre mède ou bactrienne toute empreinte des vieilles traditions et où l'on entendait encore en partie la parole de la révélation de Dieu, le *Bouddha* a dû parler aux Hindous, comme il leur a parlé.

31. Et les expressions dont il se servit et dont plusieurs rappellent celles *de nos Ecritures*, ne doivent pas étonner non plus, car outre que le langage des sentiments sincères est à peu près identique partout, il ne faut pas perdre de vue que nous sommes en Orient et que la manière de parler de *Çâkyamouni* par similitudes et images est tout-à-fait conforme au génie linguistique de l'Asie.

32. C'est donc à tort que quelques-uns voudraient conclure des termes du langage du *Bouddha* que sa doctrine est un

plagiat de l'*Evangile* et par conséquent postérieure à notre ère. L'Evangile, il ne faut pas l'oublier, n'est pas tant dans les paroles de Jésus-Christ que dans ses actions : l'Evangile est avant tout dans l'Incarnation et dans la Rédemption, c'est la *Crèche* et la *Croix*, par lesquelles tout l'univers est relevé et élevé, et elles ne sont que dans le Christianisme.

33. Cependant le sujet est trop important pour que nous ne nous y arrêtions encore quelques instants. Il faut expliquer le plus nettement possible pourquoi, sur certains points, l'enseignement du *Bouddha* est chrétien par anticipation, et pourquoi, sur d'autres, il s'éloigne des idées reçues dans toutes les autres religions.

CHAPITRE IV.

La quatrième preuve que la doctrine bouddhique se rattache au Magisme résulte de ce qu'elle est fondée sur la *vertu morale et la science*.

1. La meilleure explication que nous pourrions donner de la morale du *Bouddha* serait celle qui résulte de cette parole du prophète *Baruch* : « Le Seigneur a été vu sur la terre et il » a conversé avec les hommes : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* »

2. Ou encore celle de l'*Ecclésiastique* : « La vérité a par- » couru toute la terre ; » d'où il suit que quelques-uns de ses enseignements ont bien pu parvenir aux oreilles du *Bouddha* et qu'étant ainsi pourvu d'une *grâce suffisante*, il a bien pu tenir le langage et la conduite qu'il a tenus.

3. Mais cette explication, quelque bonne qu'elle soit au fond, nous donnerait l'air de vouloir tout plier à la Bible. Ce n'est pas que, dans notre opinion, la Bible ne soit l'*alpha* et l'*oméga* de toute science, que toutes les idées et tous les faits ne reçoivent de ses textes la plus vive lumière. Mais cette lumière parce qu'elle est toute divine éblouit et offusque plusieurs, et au lieu de la suivre, ils y trouvent un sujet de scandale : *vos scandalum patiemini in me*. Laissons donc la *Bible* pour le moment et tenons-nous en au *Vendidad Sadé*.

4. Aussi bien est-elle suffisante, l'antique doctrine du Magisme, pour montrer, sans aucune interprétation forcée, qu'il n'y a rien dans l'enseignement du *Bouddha* qui soit un anachronisme de doctrine, ou un anachronisme d'expression.

5. Le signe de la doctrine de *Çâkyamouni*, ce sur quoi il revient sans cesse dans son enseignement et qui en forme, on peut le dire, la pierre angulaire, c'est la *vertu* et la *science*.

6. Le *Védisme* et le *Brâhmanisme* connaissaient-ils ces deux choses dans le sens où les entendait le *Bouddha?* S'élevaient-ils à la hauteur de la vertu morale et cultivaient-ils la science spirituelle pure?

7. On ne doit pas craindre de le dire : la religion hindoue, le *Védisme* aussi bien que le *Brâhmanisme*, a toujours ignoré les droits de l'intelligence et le prix de la vertu , tandis qu'il est vrai que la vertu et la science, sous les noms de *pureté* et de *lumière*, étaient en grand honneur dans le *Magisme*, et en constituaient même l'essence.

8. Avant le *Bouddha*, la vertu des Hindous était toute dans les devoirs positifs (*vratâ*) de chaque caste ; la loi leur en traçait le cercle avec la dernière précision et sans égard au mérite moral ; c'était une vertu tout intéressée et absolument au profit des brâhmanes, et c'est dans ce sens qu'il faut expliquer ce qu'ils nommaient bonne action (*soukrita*), vertu , et mauvaise action (*douchkrita*), péché.

9. Aussi la vertu s'appelait-elle *tyâga*, libéralité, munificence, *dâna*, don, donation, *tâpa*, pénitence, ou d'autres termes analogues.

10. Quant à la science, dans l'acception élevée de ce mot (*djnâna* γνῶσις), l'esprit hindou l'avait entièrement abdiquée; et ce qui en restait, les brâhmanes avaient seuls le droit de le cultiver. Ce n'était qu'une science de lexique, une philosophie de mots, dont les discussions devaient se tenir dans les limites de l'orthodoxie littérale. On l'appelait la *Mîmânsâ*, ou la logique des Védas.

11. De là une religion dont la morale (*çîla*) ou plutôt l'exercice, la pratique, se résumait dans ces trois termes : *kâma* le plaisir, *artha* l'intérêt, *dharma* le devoir. L'Hindou qui y satisfaisait était réputé homme de bien (*âtchârya*), et arrivait au *môkcha*, ou délivrance finale.

12. C'est à cette vertu sensuelle, étroite, et d'injonction légale que le *Bouddha* substitua une vertu plus noble et plus désintéressée, telle que le principe de l'égalité d'origine des

hommes peut en inspirer la pensée; c'est à cette science, qui ne faisait que tamiser les lettres et les syllabes et ne considérait que la valeur des termes, qu'il substitua la *science spirituelle*, qui se nourrit d'idées et de contemplations.

13. Eh bien, il n'a pu trouver le modèle de cette doctrine que parmi les Mages, les *Mazdayaçnas*, les adorateurs d'Ormouzd, qui fait le bien aussitôt qu'on l'invoque (*houkhratou*), qui possède la bonne science (*houdâomana*), qui donne la bonne loi (*vanouhîm daênâm*), et la suit (*dâmi*), qui est tout pureté (*asi*), tout lumière (*qarênô*), tout intelligence (*khratou*), tout bonté (*vanhô*,) l'Être saint (*çpentô mainyou*), qui est l'auteur de la science vraiment spirituelle qu'on nomme *tchiçti* esprit, et qui lui-même porte de préférence le titre d'*Ahoura-Mazdâo*, le Seigneur omniscient.

14. Qui a créé Homa le bon (*vanhous Haomô*), qui a le cœur bienveillant (*vanhou-manô*), qui parle avec vérité (*arjoukhdha*), et qui est la *voie* par excellence (*pâtha mainyôtemô*), par laquelle l'âme arrive à sa fin parfaite.

15. On se rappelle cette parole du Bouddha: Je suis la voie (*gati*, *padavî*), et la *loi* (*dharma*). Évidemment, il a appris cette manière de parler dans la patrie de la religion de Zoroastre, où c'était un devoir d'annoncer hautement la loi, et où l'on ne connaissait pas l'indifférence en fait de morale.

16. C'est aussi pour cette raison que la confession faisait partie intégrante de la religion des Mages. « Si l'homme, » est-il dit dans le *Vendidad*, avoue le mal qu'il a fait, cet aveu » en sera l'expiation; mais s'il n'avoue pas le mal qu'il a fait, » il aura lieu de s'en repentir. »

17. *Çâkya* aussi enseignait la *confession*, et ce n'était qu'au prix du repentir de ses fautes, exprimé par leur énumération publique, qu'on pouvait se racheter à ses yeux, le coupable fût-il prince ou roi.

18. Le védisme et le brâhmanisme connaissaient-ils la confession? Non, et la sainteté du for intérieur était, on peut le dire, en dehors de leur enseignement.

19. On nous accordera bien que l'idée de la confession n'a pas pu venir d'elle-même au *Bouddha*. Nous ne pouvons être de l'opinion de l'auteur déjà cité du *Journal des savants*, qui

prétend que le sentiment d'humilité sur lequel est instituée la confession « est plus naturel qu'on ne le pense. »

20. Cette opinion tend à présenter la confession comme une chose purement humaine et nous ne pouvons y acquiescer. Soyons francs et avouons que l'homme *a trop d'esprit* pour inventer une chose qui le gêne aussi désagréablement, et, supposé qu'il l'inventât, encore est-il certain qu'il ne pourrait jamais la faire passer dans la pratique.

21. Ce n'est pas comme un chemin de fer; je déclare que je n'irais pas. Et vous?

22. Mais si l'homme trouve cette doctrine de la *confession* établie sur une tradition antique et constante, rien ne s'oppose à ce qu'il l'adopte; car, dans la voix de la tradition immémoriale, il entend et reconnaît celle de l'Être qui lui est supérieur et duquel il dépend.

23. Le *Bouddha* a donc emprunté la confession au *Magisme*, qui en avait religieusement conservé la pratique depuis que Dieu en avait consacré l'institution en recevant l'aveu de la faute de nos premiers parents.

24. C'est encore dans cette religion qu'il a dû puiser l'enseignement de cette grande *bienveillance* pour tous les hommes (*maîtrî*), qui caractérise sa doctrine d'une manière si heureuse, et, on peut dire, si inattendue.

25. Le brâhmanisme, en effet, ne pouvait lui avoir appris cela, par la raison que l'amour du prochain, dans le sens général et élevé, fut toujours inconnu aux brahmanes.

26. Et je pense que le *Védisme* était également incapable de l'inspirer à cet égard. Ce que je vois clairement dans le *Rig-Véda,* c'est que l'égoïsme, l'égoïsme de l'homme de la nature, l'égoïsme du bien-être physique, y tient la place la plus large, et c'est déjà une forte présomption contre l'authenticité de cet hymne à la bienfaisance qu'on y trouve, et qui est signé *Bhikchou!*...

27. Dans le Magisme, au contraire, où l'on adorait *Mithra,* le médiateur, le sauveur, l'amour du prochain était connu et pratiqué; il y était, sinon de précepte (la vraie religion seule a pu revêtir la charité d'un caractère dogmatique), du moins de conseil.

28. « Quelque peu que l'homme donne, dit le *Vendidad*, » il détruira le démon dans le lieu où il donnera ce peu; » et ailleurs: « Je rends un culte de respect à ceux qui sont » bienfaisants; » et encore: « L'homme, qui ne fait pas part » de ses biens au juste, augmente les productions d'*Ahriman*. »

29. Enfin le *sacrifice* qui, d'un acte symbolique représentant l'expiation, avait pris dans le brâhmanisme un caractère de réalité si matérielle qu'il ne rappelait plus en rien sa raison première, qui était de servir de témoignage à l'attente de la victime digne de Dieu, comment le *Bouddha* eût-il pu le rétablir à l'état d'acte figuratif, si la pensée ne lui en eût été suggérée par ce qui se pratiquait à ce sujet dans le *Magisme?*

30. Je parle toujours, bien entendu, du *Magisme doctrinal, primitif*, et tel que le pratiquaient les esprits d'élite qui voyaient dans le sacrifice, *yaçna*, une adoration accompagnée d'une offrande, et non l'immolation d'une victime ou d'autres pratiques d'aberration. Quant au Magisme dégénéré, je sais fort bien qu'il se rendit coupable de toutes les abominations, et que là, plus encore qu'ailleurs, *supplier* devint synonyme de *supplicier*.

31. Pour ce qui est du langage du *Bouddha*, lorsqu'il dit, par exemple, à ses disciples d'élite (*mahâçrâvakas*): « Vous » êtes la lumière de la terre, » on a tort de penser à une expression analogue de l'Evangile, pour inférer de cette ressemblance que les bouddhistes ont arrangé les paroles du *Bouddha* sur celles de l'Evangile.

32. Le *Bouddha* entend par lumière, la science (*djnâna*), que lui, la lumière des lumières (*djyôtichâm djyôtis*), communique à ses auditeurs de choix.

33. C'est pourquoi encore il s'appelait ou était appelé « le » soleil des hommes » qui illumine le monde entier, (*djagat bhâsyatê' khilam*), le sage qui parcourt la terre dont il est la lumière, et aussi « le grand nuage, » qui couvre la terre pour rafraîchir ceux dont le cœur est desséché, et c'est pour cela « qu'il fait tomber la pluie de la loi. »

34. Il communique ses qualités de beauté, morales et physiques à ceux qui sont « nés de sa bouche », ses disciples d'élite, qui réaliseront la terre du Bouddha, nommée *Viradja*, la

terre parfaitement pure, où tout est beauté, splendeur et fertilité, où la science, la vertu et la puissance viennent de tradition.

35. Tout cela rappelle le langage du *Magisme*, l'empire de celui qui a le plus beau corps (*Houkereptema*), le pays de l'astre d'or (*Zara-thoustra*), la terre du soleil (*Khorâçân*), le lieu de délices et d'abondance plus beau que le monde entier, donné par Ormouzd. Qu'on lise le *Vendidad-Sadé*.

36. Tout y est splendeur, lumière, pureté, sainteté. « La » sainteté de pensée, la sainteté de parole, la sainteté d'ac- » tion : voilà la loi. »

37. « La première grâce que je te demande, *Hôma*, qui éloi- » gnes la mort, c'est que j'obtienne la demeure excellente des » saints. »

CHAPITRE V.

Il résulte des preuves établies dans les chapitres précédents que le Bouddha a puisé les éléments de sa doctrine dans l'Irân oriental. — Pourquoi le Bouddha n'a pas enseigné l'existence de Dieu?

1. Est-il nécessaire de continuer cette étude? Il me semble que voilà assez de preuves pour être convaincu que la filiation religieuse du Bouddha et celle de la morale qu'il a prêchée ne doivent pas être cherchées dans l'*Inde*, mais à l'ouest de ce pays, dans la terre, d'où les *Aryas* sont primitivement sortis.

2. Dès lors aussi il est prouvé que *Çâkyamouni* a voyagé pendant le temps qu'on le dit en méditation sous l'arbre *bôdhi*. Et cela est d'autant plus certain, qu'en faisant la supputation des années de cette époque de sa vie, on trouve qu'il y en a deux au moins dont l'emploi ne se trouve pas suffisamment justifié, ainsi que nous le verrons plus loin.

3. Or, puisqu'il a voyagé à l'étranger, ce que les bouddhistes de l'Asie centrale et ceux de la Chine soutiennent d'ailleurs positivement, il est allé s'initier chez les *Mages de l'Irân oriental*, et ce fait est d'autant mieux constaté, que *Hiouen-Thsang*, voyageur chinois du 7e siècle, qui descendit dans l'Inde par la route de la *Bactriane* et qui ne songeait certes pas à ce voyage du *Bouddha*, dit avoir fréquemment rencontré, sur cette route, des traces du passage de *Çâkyamouni*.

4. C'est en descendant les déclivités du côté Est du Caucase

indien, qu'il vit nombre de lieux consacrés par des monuments bouddhiques (*stoûpas*), parce que la tradition locale voulait que le *Bouddha* y eût passé jadis.

5. Comment s'inscrire en faux contre ces témoignages? Et si *Çâkya* n'a pas adopté toute la doctrine de ses hôtes, s'il n'en a adopté que la partie morale, il n'y a là rien qui puisse étonner.

6. Il a reçu d'eux ce qui s'accordait avec ses aspirations, et, pour le reste, il a préféré son système à lui.

7. Mais Dieu, ce Dieu que le *Magisme* primitif connaissait et adorait autant qu'on pouvait le connaître et l'adorer sous la loi de nature, c'est-à-dire d'une manière restreinte et générale à la fois, comme Divinité plutôt que comme Dieu, comment le *Bouddha* n'en a-t-il pas emporté la connaissance avec lui, ou pourquoi, l'ayant emportée, ne l'a-t-il pas enseignée à ses auditeurs?

8. Je pense que c'est à cause du déplorable système social que les brâhmanes avaient établi au nom de la Divinité, et qu'il a cru qu'en cet état de choses le besoin le plus urgent pour l'Inde n'était pas tant de lui parler de Dieu, que de travailler à la réforme de ses mœurs et institutions, par la morale et par cette bonté, qui « ne se lassait pas de donner. »

9. Cette explication de l'absence du nom de Dieu de l'enseignement du Bouddha me paraît la seule rationnelle, la seule conforme au génie de réformateur moral du fils du roi de *Kapilavastou*.

10. On avait tant abusé de la Divinité et de son autorité, qu'il s'est abstenu, par pudeur d'honnête homme, de les mettre en jeu à son tour.

11. Il aura pensé que la nature énervée et corrompue de l'Hindou, une fois qu'elle se serait retrempée dans la pratique de la bonne morale, telle qu'elle convenait aux descendants de ces *Aryas* qui avaient nommé l'Inde la *Terre de la vertu* (*Pounyabhoûmi*), que cette nature, dis-je, reviendrait d'elle-même à des idées plus saines sur la Divinité.

12. Et cette manière de voir, s'il l'a eue, comme je le crois, ne fait certes tort ni à son intelligence, ni à son cœur. Qu'on nous dise ce qu'il pouvait espérer de bâtir de bon et

de solide, en fait de religion, sur une base aussi ruineuse que celle des idées religieuses des Hindous ?

13. Pouvait-il songer à balayer tout cet amas de superstitions qui croupissait dans l'esprit du commun des sectateurs du brâhmanisme, en leur parlant de Dieu comme il en avait entendu parler chez les Mages ?

14. Mais non. Pour le faire avec fruit, pour rendre les Hindous accessibles aux vérités traditionnelles de religion, il fallait, avant tout, qu'ils fussent mis en état de comprendre ce langage et ces vérités.

15. Il fallait donc leur faire oublier beaucoup d'idées fausses, et le Bouddha aura cru qu'il ne pouvait mieux les préparer à cet oubli qu'en entreprenant d'abord leur réforme morale par l'enseignement des vertus que tout homme comprend par le seul secours de sa raison, et dont la pratique prédispose son esprit aux vérités de l'ordre le plus élevé.

16. Il fallait alors, comme il le fit, leur prêcher de parole et d'exemple la fraternité, la bienveillance, la bonté, j'allais dire la charité.

17. Et la preuve que ce système était bien le sien, c'est qu'après l'enseignement de la morale, il n'a rien eu de plus à cœur que de recommander l'acquisition de la science spirituelle.

18. Il posait ainsi les jalons qui devaient guider, après lui, l'élite de ses disciples, et, dans la suite des temps, tous les fidèles sans distinction, pour achever, dans la voie que leur indiquait sa doctrine, ce dogme de Dieu que, crainte d'abus, il ne crut pas devoir livrer lui-même à l'intelligence dévoyée des Hindous, autrement qu'en germe.

19. De là ce double caractère de sa doctrine et par lequel elle tranche nettement avec celle de tout autre fondateur de religion, à savoir : une morale conforme aux plus antiques traditions, et un silence discret, mais transparent pourtant, sur la Divinité et le culte qui lui est dû.

20. Oui, disons-le nettement, puisqu'aussi bien cela saute aux yeux de quiconque étudie attentivement et sans prévention la doctrine du Bouddha, cette doctrine, telle que l'enseigna cet homme remarquable, présuppose nécessairement

l'idée de Dieu, parce que c'est cette idée seulement qui a pu lui donner l'élévation morale et la tendance spirituelle dont on la voit empreinte d'un bout à l'autre.

21. On comprend donc que si l'œuvre du Bouddha n'a pas réussi dans le sens qu'il a dû la méditer, la faute n'en est pas précisément à lui.

22. A qui donc est-elle? A trois causes. Premièrement et surtout, au vice originel de cette doctrine, qui croyait pouvoir faire arriver à la perfection humaine, sans en définir d'abord le modèle, la perfection divine; secondement, à l'incapacité intellectuelle des disciples du Bouddha; troisièmement, aux raisons que nous avons exposées en traitant, ailleurs, dans les *Annales* des « Causes de la durée du brâhmanisme. »

CHAPITRE VI.

Cinquième et dernière preuve du voyage de Bouddha dans la Haute Perse pendant le temps qu'on le place en méditation sous le figuier sacré.

1. Il nous reste un dernier point à éclaircir pour achever de prouver que *Çâkyamouni* n'a pas trouvé sa science sous l'arbre bôdhi; c'est celui que nous avons indiqué dans le chapitre précédent, en disant qu'il y a *deux années* au moins dans la vie du Bouddha, dont l'emploi ne se trouve pas justifié par l'explication légendaire de son extase sous le figuier sacré.

2. En effet, *Siddhârtha* avait 28 ans révolus quand il se fit *çramana* ou ascète ; il resta *six ans* dans la solitude avec ses cinq compagnons, ce qui fait 34 ans. Mettons, si vous voulez, 35 ans, pour parer à toutes les objections, et aussi à cause du *passage* de *Çâkyamouni* dans quelques écoles brâhmaniques.

3. Or, toutes les histoires de sa vie s'accordent à dire qu'il atteignit la triple science (*trividyâ*), c'est-à-dire qu'il devint Bouddha, à l'âge de 36 ans, et qu'il ne parut à *Bénarès*, où il commença à tourner la roue de la loi ou à enseigner, qu'un certain temps après avoir atteint à la dignité suprême du bouddhisme.

4. Préciser exactement l'âge de *Çâkya*, où il reparut dans

la société hindoue, cela n'est guère possible. Toutefois si l'on réfléchit aux circonstances qui précédèrent son apparition à *Bénarès* et parmi lesquelles nous notons sa longue indécision s'il enseignera ou non la doctrine acquise, puis la conversion de plusieurs marchands qui faisaient partie d'une caravane nombreuse qu'il rencontra en route, nous ne pouvons guère nous tromper, si nous lui donnons 37 ans au moins au moment de son arrivée à *Varânaçi.*

5. Ces deux ans de séparation de ses compagnons de solitude étaient plus que suffisants pour accomplir un voyage au delà de l'*Indus*, dans l'*Ariane*, où la tradition mongole nous le présente discourant avec les adorateurs du feu, les *Ters* (*Fars*, *Pars*, *Perses*), et c'est ce voyage, comme je n'en doute pas, que les légendes nous racontent par le mot de *Bôdhimanda.*

6. *Bôdhimanda* vent dire « le siége de l'intelligence, » et c'est par ce nom que les écrivains bouddhiques désignent le lieu où le Bouddha eut ses révélations sous l'*arbre de l'intelligence*, ou « *le roi de la félicité éternelle*, » suivant les Chinois.

7. Or, on n'a pas encore trouvé dans l'Inde un endroit qui s'appelât ou qui se fût appelé ainsi, et, le trouvât-on, encore nous paraîtrait-il plus naturel de penser que ce nom de *bôdhimanda* a été donné à cet endroit par le Bouddha, en souvenir de « la demeure de l'intelligence » (*hôçadâstâra*) des *Irâniens*, où il était allé s'instruire dans les doctrines de la révélation primitive.

8. Et maintenant nous croyons en avoir assez dit sur ce qui fait le sujet de ce livre, le *Voyage du Bouddha dans la Haute Perse*, et la filiation de sa doctrine morale avec celle des *Mages*, « les hommes de la première loi » (*poîrya tkaêcha*), comme ils se nomment.

9. A ceux auxquels nos preuves ne paraissent pas bonnes et concluantes, nous dirons : Le seul fait historique qui a des preuves irréfragablement attestées, parce que ces preuves sont toujours actuelles et palpitantes, c'est le fait qui va de l'Orient à l'Occident, de l'origine du monde à la fin du monde, c'est la personne du Christ et le Christianisme.

10. C'est assez dire que nous ne croyons point avec l'auteur du *Journal des savants*, déjà nommé, et dont les appréciations sur les religions de l'Inde fourmillent de si grosses erreurs historiques et philosophiques, que le Christianisme se rattache, par l'esprit sémitique, à l'Inde dont « la pensée, » dit-il, est l'aïeule de la nôtre, et qui a ouvert la carrière que » nous avons suivie après elle, et, sans le vouloir, sur ses » pas. »

11. Comme cela est intelligent! et que le Christ, le fils historique du chantre inspiré des *Psaumes*, est glorifié de cette adjonction de ses ancêtres aux chantres des hymnes matérialistes du *Rig-Véda!*

12. Mais le Rationalisme n'en fait pas d'autres. Pour le coup c'est dans l'Inde qu'il cherche « la source véritable de notre » civilisation, qui, sur la route infaillible des langues que » nous parlons, dit-il, ne peut remonter ni ailleurs, ni au » delà, quand elle veut connaître ses vraies origines. »

13. Que vous en semble? Pour moi, je fais fi de tous ces systèmes dont nous a gratifié et ne cesse de nous gratifier la science qui vise à renverser la pierre angulaire de l'humanité, et j'estime que tous les faits qu'elle établit sont absurdes et chineux, eussent-ils la durée de l'empire chinois ou l'étendue du bouddhisme.

LIVRE V.

SOURCES ET AUTORITÉS : Les précédentes ; puis le *Pantchavinçatikâ* ou les vingt-cinq stances ; — le *Trikânda çêcha*, vocabulaire sanskrit ; — le *Svayambhoû pourâna* ; — *Rgya tch'er rol pa*, trad. par Foucaux ; — *San-tsang-fa-sou*, trad. par A. Rémusat ; — *Chin-i tian*, trad. par Klaproth ; — Hodgson, *Classification of the Néwârs* ; — Mill, *Restoration of the Inscription, n. 2, on the Allahabad column* ; — Prinsep, *Note on the Facsimiles of the various Inscription on the ancient column at Allahabad* ; — Arnobius, *Disputatio adversus gentes* ; — Eusebii *ecclesiastica historia*, et *Præparatio Evangelica* ; — Socratis *Hist. eccles.* ; — Sozomeni *Hist. eccles.* ; — Philostorgii *Hist. eccles.* ; — Theodoriti *Eccles. hist.* ; — Cosmas Indicopleustes, *Topographia christiana* ; — Wadding, *Annales Minorum* ; — Rubruquis et Du Plan Carpin, *Voyages* ap. Bergeron ; — Joannes de Marignolis, *Chronicon Bohemiæ*. — Marco Polo, *Viaggi* ; — Assemani *Bibliotheca Orientalis* ; — Gouvea, *Jornada do Arcebispo de Goa* ; — Trigautius, *de Christiana expeditione apud Sinas* ; etc.

CHAPITRE Ier.

L'Inde secoue le joug des Indo-Scythes. — Le Kachmîr est le premier pays qui recouvre son indépendance nationale. — *Çâlivâhana* achève l'œuvre commencée et force les Indo-Scythes de repasser l'Indus. — La civilisation bouddhique à Ceylan.

1. Le grand protecteur du bouddhisme, le roi *Kanichka*, mourut 44 ans après notre ère dans la capitale qu'il s'était bâtie, à l'ouest de l'Indus, sur la grande route que suivaient de toute antiquité les caravanes qui se rendaient de l'Irân dans l'Inde et de l'Inde dans l'Irân.

2. Cette ville, qui posséda pendant plus de quatre siècles une école bouddhique aussi célèbre que florissante, et dont la fondation était dûe à la pieuse munificence de *Kanichka*, s'appelait *Pourouchapoura*, la ville des hommes ou des héros, et aujourd'hui elle porte le nom de *Pêchâwer*.

3. Après *Kanichka* la gloire et la puissance de l'empire indo-scythe commencèrent à décliner, car le règne de son successeur *Balan* fut de trop courte durée pour opérer de grandes choses, et à sa mort il y eut sur divers points de l'Inde des tentatives efficaces pour secouer le joug de l'étranger.

4. Le pays qui retourna le premier à son indépendance nationale fut le *Kachmîr*, et le roi qui le dirigea dans cette entreprise se nomme *Abhimanyou*. Il mourut en l'an 65 de notre ère.

5. Le Kachmîr était un des plus beaux fleurons de la couronne indo-scythe, et à peine le successeur de *Balan*, le roi *Oer*, l'eut-il perdu qu'il eut à se défendre, à l'ouest et au midi de l'Indus contre les Parthes, et à l'est contre les soulèvements des populations indigènes, dont les rois ne nous sont guère connus que de nom, et encore ces noms sont-ils loin d'être au complet.

6. Le résultat de tous ces mouvements fut qu'à la mort du roi *Oer*, vers l'an 60 de Jésus-Christ, l'empire des Indo-Scythes, si vaste il y avait quinze ans à peine, se trouva réduit, quant à l'Inde, à quelques pays de la zone de l'Indus et à la presqu'île de Gouzerat.

7. La mort de ce roi fut le signal d'autres soulèvements. Un homme se trouva dans le nord-ouest du *Dekhan* qui entreprit de rétablir entièrement l'indépendance nationale, et cet homme fut *Çâlivâhana*, fils d'un brâhmane.

8. Il livra aux étrangers une grande bataille au delà du *Setledj*, dans l'année 78 de J.-C., près l'antique ville de *Moultan*, si célèbre par son sanctuaire dédié à *Aditya*, le soleil, et les battit de manière que dès ce moment leur autorité dans l'Inde périclita tellement qu'ils repassèrent bientôt l'Indus et enfin l'Hindoukoh.

9. Ils laissèrent toutefois beaucoup des leurs sur le sol de l'Inde centrale, et surtout dans le Pendjâb, ainsi que de ce côté de l'Indus, et ce sont les descendants de ces Scythes ou plutôt Tibétains qui ont donné naissance à la nation des *Sikhs* ou Disciples, nom qui ne date cependant que du 16e siècle et qu'ils prirent en vénération de *Nanak*, l'instituteur de leur religion.

10. Le règne des Indo-Scythes avait duré un peu plus de 200 ans, et plus tard, au commencement du 5e siècle, ils essayèrent de le rétablir.

11. Cependant *Çâlivâhana*, après avoir refoulé les Indo-Scythes au nord, tourna ses armes contre les royaumes brâhmaniques du *Dekhan*, car il paraît qu'il fut bouddhiste.

12. C'est dans une de ces expéditions, dans celle qu'il fit contre un roi de la côte de Coromandel, qu'il perdit la vie.

13. Au reste, on sait peu de choses certaines de ce roi. Il

arriva de lui comme de *Vikramâditya* : l'éclat de ses victoires obscurcit l'histoire de sa vie, et nous nous abstenons de rapporter dans ce travail tout ce qui empiète sur le domaine de la fable.

14. Nous présumons qu'il fut bouddhiste, parce qu'il fit la guerre à ces rois de *Tchôla*, à l'autre extrémité du Dekhan, qui, à plusieurs reprises, s'étaient montrés fort hostiles au bouddhisme en bouleversant l'île de Ceylan, où, depuis le roi *Dêvânâmpriya*, le premier prince bouddhiste, la doctrine de *Çâkya* n'avait cessé d'être en honneur.

15. Le petit fils de ce disciple de *Mahêndra*, le roi *Douchtagâmani*, avait réussi, vers 161 avant J.-C., à établir « la » bonne loi » dans l'île entière, mais après sa mort qui arriva en 137 av. notre ère, et sous ses successeurs, les brâhmanes étaient parvenus à rompre l'unité politique et religieuse du pays.

16. Ce ne fut qu'en 41 av. J.-C. que le roi *Kâlakanatichya* pût rétablir le culte bouddhique dans toute sa plénitude, et cette prospérité religieuse ne fut dès lors plus troublée jusqu'à l'an 30 de notre ère, où l'ambition du frère du roi *Amandagâmani* amena l'intervention du roi de *Tchôla* dans les affaires de l'île.

17. La plupart des rois du Dekhan, ceux de *Tchôla*, de *Pândimandala* (Madhourâ), de *Malabar*, de *Karnâta* et de *Kônkana*, qui paraissent avoir été des descendants des anciens conquérants brâhmaniques de ces parties de l'Inde, étaient adonnés soit au culte de *Vichnou*, soit à celui de *Çiva*.

18. D'autres ne professaient ni le brâhmanisme, ni le bouddhisme. Appartenant à la population primitive de la presqu'île qui, en tamoul, se nomme *Paraêya*, d'où est venu le mot *Paria*, et qui paraît s'être perpétuée sans mélange dans le peuple des *Nâgas* qui habite les montagnes entre le Gange et le Brahmapoutre et au delà, dans l'Assam, je dis, d'autres rois du Dekhan vivaient dans une religion qui empruntait ses éléments au culte indigène aussi bien qu'à ceux des brâhmanes et des bouddhistes. Telle était, par exemple, la dynastie *Andhra*, qui régnait dans le *Têlingana*, au centre du pays.

19. Ceux qui suivaient les croyances des *Aryas* se plaisaient

à protéger toutes les sciences, et c'est grâce à eux que les langues et les littératures tamiles et télingas se développèrent d'une manière fort remarquable.

20. Parmi les promoteurs principaux de ce mouvement intellectuel qui produisit des œuvres grammaticales, historiques et poétiques, dignes de toute attention, il faut citer le roi *Vançaçêkhara,* qui fonda dans sa capitale de *Madhourà* cette école ou plutôt cette académie tamile, qui était composée de 48 membres et qui eut une grande célébrité.

21. On place le règne de ce roi au commencement du 3e siècle de notre ère, et son fils et successeur *Tchampaka* marcha sur ses traces. Aussi, en voyant cette culture intelligente des choses de l'esprit, ne peut-on plus s'étonner que les peuples du midi de la péninsule se soient montrés fort longtemps peu enclins à se courber sous le joug théocratique des brâhmanes et qu'ils aient opposé aux entreprises de ces politiques des maximes comme celles-ci, par exemple : « Il » n'est qu'une naissance ; il n'est qu'un trépas. »

22. Mais c'est à *Ceylan* particulièrement que la littérature et les arts furent cultivés avec le plus grand succès.

23. C'est dans cette île que la langue *pâlie*, ce second sanscrit, atteignit tout son développement pour devenir ensuite, depuis 410 de notre ère, et en empruntant divers alphabets, le véhicule de la civilisation religieuse singhalaise dans toute la presqu'île au delà du Gange.

24. C'est à Ceylan que s'élevèrent des monuments comme le *Lohaprâsâda*, château sacerdotal, construit et orné d'une manière aussi magnifique que solide, et qui avec sa hauteur de 225 pieds reposait sur 1600 colonnes de pierre.

25. Par suite des bienfaits des premiers rois bouddhistes envers le *Sangha* ou corps des religieux, les prêtres de la religion bouddhique acquirent à Ceylan tant de biens, et par là tant de puissance, qu'il devint dangereux à ceux qui voulaient parvenir au trône de vouloir se passer de leur appui, ou de ne pas compter avec eux une fois qu'ils y étaient parvenus.

26. Il ne faut pas s'y méprendre : ce qui fait la durée des fausses religions, ce ne sont pas les bonnes qualités qu'elles

ont ou qu'elles peuvent avoir, mais bien leurs mauvaises; c'est par celles-ci qu'elles s'assurent le vieil homme et que le vieil homme devient un peuple vieux en vices et en superstitions.

27. L'antiquité a vécu 4,000 ans sur ce fonds-là, et elle se continue ainsi dans tous les hommes qui ne sont pas chrétiens : *Qui habet aures audiendi, audiat.*

CHAPITRE II.

Prépondérance du royaume du Kachmîr et du bouddhisme par le roi *Mêghavâhana*. — Il triomphe de la dynastie *Andhra*, maîtresse de l'Inde centrale. La refoule dans le Dekhan sa terre natale. — Le sceptre de l'Inde passe à *Vikramâditya*, roi du Kôçala. — Après lui la grande dynastie des *Goupta* ; splendeur de leur règne ; ils sont tous favorables au bouddhisme. — Dynastie *Pândava*, bouddhiste. — La cause principale de la longue durée du bouddhisme dans l'Inde, c'est l'Evangile.

1. Cependant au Kachmîr le roi *Abhimanyou* était personnellement favorable au Çivaïsme, et s'il ne persécutait pas les bouddhistes qui formaient une partie nombreuse de la population de ce royaume, il ne les assistait pas non plus dans les luttes qu'ils eurent à soutenir contre les brâhmanes.

2. Le Kachmîr ne se limitait pas alors dans la petite vallée de ce nom, mais il s'étendait bien plus loin et le troisième successeur d'Abhimanyou, le roi *Mêghavâhana*, qui était zélé bouddhiste et parvint au tône du Kachmîr en profitant de l'anarchie où le pays était tombé vers l'an 110, *Mêghavâhana*, dis-je, soumit à sa puissance, dès l'année 114 de notre ère, tout l'Hindoustan jusqu'au golfe de Bengale et se maintint dans cette grandeur tant qu'il vécut, pendant 34 ans, jusqu'à l'an 144.

3. Il fit cesser dans l'intérieur de l'Inde la prépondérance de la dynastie *Andhra* dont nous avons déjà dit un mot, et qui avait prévalu sur celle des *Kanva* vers 23 av. J.-C., ainsi que sur plusieurs autres royaumes de l'intérieur que la mort de *Kanichka* avait détachés de l'empire indo-scythe.

4. Les *Andhra* étaient sortis de cette partie du Dekhan qui des musulmans reçût ensuite le nom d'*Hyderâbâd*. Refoulés et contenus dans leur terre natale par *Mêghavâhana*, ils surent s'y faire un pouvoir qui dura jusque dans le 5e siècle, et, pour

l'asseoir solidement, ils tournèrent d'abord leurs armes contre les faibles successeurs de *Çâlivâhana*.

5. Ce fut le roi *Çripoulimân* qui précipita la fin de cette race dégénérée, en s'emparant, vers 130 de notre ère, de sa capitale *Pratichthâna*, sur la *Gôdâvarî* supérieure. non loin de ces rochers de granit rouge au sein desquels le bouddhisme a taillé, vers le commencement de notre ère, les temples à plusieurs étages d'*Ellora* et ceux de *Nasik*.

6. On sait que ces excavations étonnent par leur architecture aussi riche que grandiose, et qu'elles s'étendent sur une espace d'une lieue et demie. Jamais aucun pays, pas même l'Égypte, n'eut plus que l'Inde le génie des conceptions monumentales en fait d'architecture, ainsi que le prouve tout ce qui subsiste encore de ses temples, de ses souterrains, de ses *tîrthas* ou étangs sacrés et de ses châteaux-forts. C'est là que se montre le caractère de ce peuple.

7. L'éclat que le bouddhisme jeta dans l'Inde sous *Mêghavâhana* fut des plus vifs, mais il ne dura guère. Après la mort de ce conquérant, qui arriva en 144 de J.-C., son empire trop vaste ne put se maintenir contre les entreprises d'un roi qui résidait à *Çrâvasti* dans le *Kôçala*, et dont le nom est *Vikramâditya*.

8. Vikramâditya ne fut pas pour le bouddhisme, et l'on peut penser que le bouleversement politique qu'il opéra dans l'Inde et jusqu'au delà de l'Indus entraîna avec lui un bouleversement analogue dans l'état religieux des peuples.

9. Cependant la carrière de ce roi fut aussi courte que ses conquêtes avaient été rapides; il mourut en 155 après J.-C., et ne laissa pas de successeur digne de sa gloire

10. Aussi sa place fut-elle bientôt prise par une autre dynastie, qu'on appelle les *Goupta*. Elle résidait à *Sâkêta* dans l'Oude et profita du moment favorable pour s'élever à son tour. Par son origine elle tenait à la caste des Vaîçyâs ou artisans.

11. Elle parvint à fonder et à maintenir pendant un très-long espace de temps, pendant 160 ans, le plus grand empire qui ait jamais été gouverné par des princes indigènes.

12. Celui de cette dynastie qui commença l'œuvre de la grandeur de sa maison fut *Ghatôtkatcha*, et après sa mort, en

168, son fils *Tchandragoupta* marcha si bien dans ses traces que, vers 171 de notre ère, il put déjà prendre le titre de *Mahârâdja*, roi souverain, et celui de *Paramêçvara*, dominateur suprême.

13. Les Goupta confessaient le brâhmanisme ; néanmoins ils ne se montrèrent point hostiles aux bouddhistes, ainsi que cela résulte des inscriptions qui nous sont parvenues d'eux.

14. La plus considérable de ces inscriptions qu'on connaisse jusqu ici est celle de la colonne d'Allahâbâd, en langue sanskrite comme les autres. Les inscriptions des rois bouddhistes, au contraire, sont toujours dans un idiome vulgaire ou prâkrit.

15. Cette inscription d'Allahâbâd est du fils de Tchandragoupta, ce *Samoudragoupta* qui fut le plus puissant de toute la dynastie et l'on peut dire de tous les souverains hindous de tous les temps, puisque sa domination s'étendit même sur des pays qui jamais encore ne s'étaient trouvés sous l'empire d'aucun roi âryen, l'Assam et le Népâl.

16. Il gouverna son immense empire avec une gloire toujours égale pendant 35 ans, depuis 195 jusqu'à 230 de J.-C., et son zèle pour la religion brâhmanique résulte du surnom qu'il se plaisait à prendre et qui veut dire « le prince du sacrifice, » *Kratouparâga*, mot à mot, « qui marche le premier quant au sacrifice. »

17. Le fils et successeur de Samoudragoupta fut *Tchandragoupta II* qui, bien qu'il pratiquât le culte de Vichnou, dans la secte nommée *Bhâgavata*, donna cependant le Kachmîr en fief au bouddhiste *Mâtrigoupta*.

18. Car le gouvernement des *Goupta* était un véritable gouvernement féodal ; la plus grande partie de leur empire et surtout les pays qui en formaient les limites, ils les gouvernaient, par une politique bien entendue, non directement, mais par l'intermédiaire de rois vassaux pris dans le sein même des populations qu'ils étaient appelés à administrer.

19. Cette manière de régner convenait infiniment mieux au génie des diverses populations de l'Inde que celle des rois indo-scythes gouvernant par le bras de leurs chefs militaires.

Aussi produisit-elle ce résultat que l'Inde atteignit sous les Goupta le plus haut degré de prospérité, de civilisation et de culture dont son histoire fasse mention.

20. A un commerce actif avec la *Perse* et même avec la *Chine*, qui lui assurait l'écoulement productif des richesses que lui versait incessamment un sol admirablement cultivé parce qu'il était protégé par la paix et par la justice, elle joignait l'étude honorée des arts et des sciences et s'appliquait avec un succès remarquable aux mathématiques, à l'astronomie, à l'architecture, à la sculpture, à la poésie lyrique et dramatique, et aussi, dit-on, à la musique.

21. C'est sous *Samoudragoupta* que paraît avoir vécu *Kâlidâsa*, le chantre de *Çakountalâ*, le prince de la poésie dramatique des Hindous et dont ils disent qu'il était une incarnation de *Sarasvati*, la déesse de l'éloquence et de la poésie.

22. La religion était en honneur, en théorie aussi bien qu'en pratique; toutefois, quant au bouddhisme, il est vrai de dire qu'il valait mieux dans la pratique que dans la doctrine.

23. Ainsi, tandis qu'il ne manquait pas de gens, hautement placés pour le rang ou pour la fortune, le roi *Mâtrigoupta* par exemple, qui quittaient tout pour vivre le reste de leurs jours dans le renoncement complet du bhikchou, il y avait d'autre part l'école très-répandue et même considérée comme orthodoxe de *Nâgârdjouna*, l'école *Mâdhyamika*, qui, avec son axiôme favori : « Pas plus ceci que cela, » mettait tout en question et enseignait le pyrrhonisme le plus absolu, jusqu'à soutenir *que tout est illusion* et que le Bouddha même n'est qu'un nom.

24. Cependant *Tchandragoupta II* mourut vers l'an 240, et son fils et successeur *Skandagoupta*, d'humeur très-guerrière, agrandit encore l'héritage paternel en arrachant aux Indo-Scythes leur dernière possession en deçà de l'Indus, la presqu'île de *Gouzerat*.

25. Après lui, c'est-à-dire vers 270 de notre ère, l'unité de l'immense empire des Goupta fut rompue et se partagea en deux parts. *Mahêndragoupta* en eut la plus grande, celle au nord du Vindhya; *Nârâyanagoupta* gouverna au midi de cette montagne.

26. Ce partage fut, comme toujours, le prélude d'une chute prochaine et complète. Dès 319 de notre ère, il n'est plus question de l'empire *Goupta*; on ne sait ce qu'il est devenu, ni ce qu'est devenue la puissante dynastie qui l'avait fondé. On dirait un fleuve qui se perd dans les sables, tel que l'Inde en offre du reste un exemple dans la Sarasvati.

27. Toutefois les héritiers ne lui manquèrent pas. C'est un roi du Magadha de la race des *Pândava* et résidant à *Pâtalipoutra*, qui devint *mahârâdja* ou roi souverain de l'Inde, après la disparition des *Goupta*, et il étendit son pouvoir jusque sur cette partie du Dekhan oriental qu'on appelait le *Kalinga*.

28. Il avait entrepris la conquête de ce pays à l'instigation de quelques brâhmanes qui n'avaient pas eu à se louer du roi, zélé bouddhiste, qui le gouvernait, et dont le nom est *Gouhaçiva*

29. Sur leur récit que *Gouhaçiva* rendait des honneurs religieux à une dent qui, à la vérité, avait appartenu à la bouche du Bouddha, le Pândava, scandalisé, envoya au roi de *Kalinga* l'ordre, appuyé par une armée, de venir le trouver avec sa relique.

30. *Gouhaçiva* n'eut garde de mépriser un désir présenté avec une telle insistance, et il se rendit avec sa dent à *Pâtalipoutra*.

31. Il n'y eut pas alors d'outrage que le Pândava, dans son indignation brâhmanique, ne fît subir à la relique; mais il eut beau tout faire pour l'anéantir et la souiller, elle résista à toutes les épreuves, en sortit intacte et radieuse, et finalement convertit son ennemi.

32. Voilà le roi souverain de l'Inde brûlant de zèle pour le bouddhisme, à telles enseignes qu'il bâtit un superbe *tchaîtya* à cette dent miraculeuse, et qu'il n'hésita point à soutenir une guerre contre un roi voisin qui s'était mis en marche pour lui disputer son trésor.

33. Enfin son ardeur religieuse devint si vive qu'il renonça au trône pour passer le reste de sa vie parmi les religieux mendiants.

34. On le voit : malgré les enseignements nihilistes de la métaphysique de la *Pradjnâpâramita*, que *Nâgârdjouna* et son

école étaient venus consacrer par la doctrine du pyrrhonisme le plus net et le plus décidé, l'empire religieux du bouddhisme était toujours vivace dans l'Inde et ne cessait d'y contrebalancer le pouvoir du brâhmanisme.

35. C'est dire qu'il doit y avoir une raison qui explique ce phénomène, qui explique comment, malgré le caractère franchement négatif et, qui pis est, pyrrhonique de sa doctrine officielle, le bouddhisme a pu réussir à retenir dans son sein tant de peuples pour lesquels la foi religieuse est le besoin le plus impérieux, et qui, pour le satisfaire, avaient à leur portée une religion positive comme le brâhmanisme.

36. Nous allons éclaircir ce point, et, pour cela, exposer d'abord les faits historiques qui se rapportent à la ***propagation de l'Évangile*** dans l'Inde et dans la haute Asie.

CHAPITRE III.

Prédication de l'Evangile dans l'Inde : — Elle est due à plusieurs apôtres ; mais surtout à S. Thomas. Preuves. — Facilité avec laquelle les Hindous recevaient la doctrine du Christ.

1. En ce temps-là la vraie lumière, *vera lux*, venait de se lever sur le monde pour l'éclairer et l'attirer à elle, et ses rayons, dans la personne des apôtres, partirent de Jérusalem et se répandirent dans tout l'univers.

2. La terre de l'Inde ressentit une des premières l'action du zèle apostolique, car ses voies de communication avec l'Occident étaient nombreuses et bien connues.

3. Le commerce que l'Empire-Romain a entretenu avec l'Inde et la Chine pendant plusieurs siècles, par la voie de terre qui passait au nord de la mer Caspienne, et par celle de la mer Rouge, avait pris, dès les premières années de notre ère, une activité telle, que Pline en évalue les opérations, de son temps, à la somme de cent millions de sesterces par an, ce qui fait plus de 22 millions de notre monnaie actuelle.

4. Il est donc tout naturel de supposer que plusieurs d'entre les apôtres durent diriger leurs pas vers l'extrême Orient, et cette supposition se trouve confirmée par des témoignages que tout peut nous faire considérer comme authentiques; ils

nous montrent, en effet, avançant dans ces routes lointaines, les Apôtres *Philippe*, *Barthélemy* et *Thomas*.

5. On a contesté la mission de *S. Thomas* dans l'Inde proprement dite, mais cela n'est pas sérieux. Les autorités qui l'établissent sont dignes de toute considération.

6. Si *Origène* dit que S. Thomas fut l'apôtre des Parthes, il n'y a là rien qui contredise le fait de son apostolat dans l'Inde.

7. On sait que sous les Arsacides, l'empire des Parthes s'était démesurément agrandi, vers le milieu du 2e siècle avant J.-C., et que ses limites du côté de l'Inde étaient loin d'être bien connues en Occident.

8. La mission indienne de S. Thomas est affirmée par la tradition locale et par plusieurs écrivains ecclésiastiques des premiers siècles.

9. La tradition locale est tellement précise que, suivant *la Chronique syrienne* de Barhebraeus, les chrétiens hindous, des lieux où S. Thomas avait prêché l'Évangile, n'éprouvaient aucune hésitation à se proclamer les disciples de cet apôtre : *Nos Thomæ apostoli discipuli sumus*. Voilà ce qu'ils disaient, au 8e siècle, en 780, à *Timothée*, patriarche de Séleucie, qui voulait les ramener sous sa juridiction.

10. Cette tradition a conservé le souvenir du lieu où *S. Thomas* tomba victime de la haine des brâhmanes. Cela arriva dans une ville qui n'existe plus, mais qui alors était grande et florissante; elle s'appelait *Maliapour*, ou mieux *Mailapour*.

11. Elle était tout près au midi de la ville actuelle de *Madras*, et la tradition dit que l'animosité des brâhmanes s'alluma contre l'apôtre, parce qu'ayant converti le roi du pays et une grande partie de son peuple, il s'était trouvé la cause de l'amoindrissement de l'autorité de la caste sacerdotale, ainsi que de la diminution des riches aumônes qui la faisaient vivre.

12. Elle souleva donc la populace, et *S. Thomas* fut percé d'un coup de lance; d'autres disent qu'il fut lapidé. L'un n'empêche pas l'autre.

13. Le tombeau de l'apôtre fut longtemps en haute véné-

ration, et au 14e siècle encore, au temps où le visita *Marco Polo*, les chrétiens hindous, et même les Sarrasins, qui appelaient l'endroit *Betoumah*, maison de S. Thomas (Beit-Touma), s'y rendaient en pèlerinage : *maint cristiens et maint Sarazin ki vienent en perlinajes.*

14. Parmi les écrivains ecclésiastiques qui attestent la prédication de l'Evangile accomplie par S. Thomas, dans le midi de l'Inde, dans le *Kranganor* d'abord, puis dans le *Travancor*, sur toute la côte de Malabar et enfin sur celle de Coromandel, il suffit de citer Eusèbe, Grégoire de Nazianze, Jérôme et Cosmas le voyageur, ou Indikopleustes, au 6e siècle.

15. Le Christianisme, dans ces pays et dans d'autres parties de l'Inde, fit de tels progrès, qu'au 4e siècle, le missionnaire *Théophile*, surnommé l'Indien, l'y trouva répandu partout, et que sa mission se borna à le réformer. Ces chrétiens faisaient des choses que l'Evangile n'enseignait pas : *Faciebant quæ lex divina non præcipit*, dit Philostorgue.

16. *Suidas*, de son côté, affirme, et il avait sans doute des documents qui lui permissent de parler avec cette assurance, que les habitants de l'Inde intérieure furent baptisés sous le règne de Constantin le Grand.

17. Cela s'accorde d'ailleurs avec ce que deux voyageurs qui étaient restés longtemps dans l'Inde, dirent après leur retour à S. Athanase, contemporain du premier empereur chrétien, de la grande disposition des Hindous à embrasser la doctrine évangélique.

18 Le philosophe *Méropius* lui dit : *Indi ad salutis viam facile deduci possent;* et l'autre, qui fut saint *Frumence : Quantopere optarent Indi divinæ fidei radiis illustrari.*

19. Il est également certain que les Hindous connurent, dès les temps apostoliques, la parole écrite de Dieu, car *Pantænus*, missionnaire alexandrin, contemporain de l'empereur Sévère, trouva entre leurs mains l'évangile de S. Matthieu, qu'ils disaient tenir de l'apôtre *Barthélemy*.

20. En effet, *S. Barthélemy* prêcha la bonne nouvelle dans l'Inde, ainsi que l'ont consigné Jérôme, Eusèbe et Sozomène.

21. Que la propagation de l'Evangile se fit avec une étonnante facilité parmi les Hindous des premiers siècles du Chris-

tianisme, c'est ce qui est encore attesté par les résultats qu'obtint parmi eux un missionnaire dont nous avons déjà cité le nom, *S. Frumence*; il fonda beaucoup de chrétientés dans l'Inde.

22. Le succès de ces prédications apostoliques doit être tenu pour certain, puisque nous savons positivement qu'il eut lieu même à la voix d'un apôtre des temps presque modernes, S. François Xavier.

23. « Je baptise souvent des bourgs entiers chaque jour, » dit dans une de ses lettres cet homme admirable, si bien que » la plupart du temps la voix et les forces me manquent. »

24. L'Inde n'opposa donc pas plus d'obstacles à l'action du Christianisme que le reste de l'Orient qui connut la doctrine évangélique jusque dans la *Bactriane*, dès avant le 2e siècle, ainsi qu'il est constant par le témoignage du savant *Bardesanes*, qui vivait à Edesse vers 160.

25. On peut dire du signe de la richesse spirituelle du Christianisme, la parole de l'Evangile, ce que Cosmas dit du signe de la richesse matérielle de l'Empire romain, sa monnaie, le *denarius*, qu'il était reçu en tous lieux jusqu'aux extrémités de la terre.

26. Il s'ensuit que le bouddhisme qui prit une si grande extension par les soins du roi *Açôka*, et qui la continua après lui au point qu'au 2e siècle, vers 122 avant notre ère, nous le voyons déjà répandu chez des peuples de race turque, dans le pays *Hieuthou*, au nord du *Tibet*; il s'ensuit, dis-je, que le bouddhisme dut se trouver en contact avec le Christianisme, dans l'*Irân* oriental comme dans l'Inde, dès les premières années de notre ère.

27. C'est alors que, par un mélange d'idées bouddhiques et d'idées chrétiennes, se produisit le *gnosticisme* proprement dit, c'est-à-dire cette doctrine qui prétendait posséder la science supérieure, la γνῶσις, et qui, toute en contemplations hypostatiques et en aspirations vers la délivrance des liens du monde sensible, enseignait des pratiques physiques pour opérer cette délivrance par le retour des êtres dans le sein de l'Être suprême.

28. On sait ce qui résulta de cette *théurgie* ou *communica-*

tion directe avec la Divinité, comment le Gnosticisme aboutit au *Manichéisme*, dont le fondateur disait tenir sa doctrine du *Bouddha*, né d'une vierge ; comment ensuite le Manichéisme aboutit aux *Albigeois*, c'est-à-dire comment un spiritualisme malsain conduisit à la haine et au mépris de la nature, et cette haine et ce mépris à l'immoralité la plus perverse.

29. C'est là, qu'on le sache, la filiation du *socialisme* et du *communisme* qui ont commencé à épouvanter la société actuelle. *Manès*, ou plutôt *Mazdek*, son successeur, enseigna déjà ces doctrines aussi brutalement, en Perse, au 5e siècle de notre ère, sous le règne du roi Kobad, que les Proudhon et les Cabet l'ont fait, à Paris, dans le siècle où nous vivons.

30. Mais laissons ce sujet qui ne rentre pas dans le plan de notre travail, et continuons de suivre la marche du Christianisme vers l'extrême Orient.

CHAPITRE IV.

S. Thomas a prêché l'Evangile dans la Chine. Preuves. — Propagande du Christianisme dans la haute Asie et dans la Chine par les Nestoriens. Table de Si-ngan-fou. — Seconde mission catholique en Chine. — Le roi-prêtre Jean. — La chrétienté de S. Thomas dans l'Inde devient nestorienne.

1. Il y a des auteurs, *Marco Polo* et Frey *Gouvea*, entre autres, qui disent que S. Thomas alla aussi en Chine, qu'il y prêcha l'Evangile et fonda une chrétienté à *Cambalu* ou *Camballé* (Khan-balikh, résidence royale), c'est-à-dire *Péking*.

2. Cela est confirmé par la tradition des chrétiens de S. Thomas, qu'on a trouvé consignée dans le *bréviaire* de l'Église de Malabar, ainsi que l'atteste *Trigautius*.

3. Ces témoignages, on peut les corroborer par celui d'*Arnobe* qui vivait dans le 3e siècle, sous Dioclétien, et qui dit, dans ses *Traités contre les Gentils*, que les Chinois, qu'il appelle les *Seres*, connaissaient le Christianisme.

4. Ainsi, pas de doute ; l'Evangile avait été prêché dans l'empire du Milieu dès le temps de l'Eglise primitive. Mais il est vrai aussi que, par suite de la profonde indifférence des peuples bouddhiques non pas pour la religion, mais pour la vérité religieuse, et qui aux Chinois surtout fait regarder du même œil toutes les religions, dès qu'ils n'en craignent aucun

péril pour leurs mœurs et leurs institutions, il est vrai, dis-je, que la doctrine de Jésus-Christ s'était promptement effacée chez eux, et qu'ils ne la connurent de nouveau que sous la forme altérée où elle leur fut apportée par les missionnaires nestoriens.

5. En effet, le christianisme fut prêché aux peuples bouddhiques de l'Asie centrale et de la Chine par les missionnaires de cette secte nommée d'après *Nestorius* que le Concile d'Ephèse retrancha de l'Eglise en 431, parce qu'elle déniait à Marie le titre de mère de Dieu, Θεοτόκος, son titre le plus véridique et sans lequel toute la religion ne serait qu'imagination et mensonge.

6. Forcés de sortir de l'empire de Théodose II, ces hérétiques se retirèrent en *Perse* où ils trouvèrent si bon accueil auprès des Sassanides, ennemis des empereurs de Byzance, qu'ils s'emparèrent, en 496, du siége patriarcal de *Séleucie*. De la Perse, les missionnaires nestoriens se répandirent promptement parmi les peuples de la haute Asie, en suivant la route que les caravanes de l'Irân s'étaient frayée, dès une haute antiquité, au nord-est de l'Oxus, à travers les déserts de feu ou de gravier qui confinent à la Chine occidentale.

7. La conquête que firent les musulmans de la Perse en 638, loin d'être nuisible à cette propagation d'un christianisme bâtard, y aida au contraire; car les mahométans, qui n'en voulaient qu'aux adorateurs du feu, protégèrent les chrétiens, et c'est en accompagnant les conquérants dans leurs expéditions au cœur de la haute Asie et en les dépassant dans la route indiquée, que les nestoriens, en nombre toujours plus considérable parvinrent dans la *Mongolie*, au *Tibet* et à la *Chine*.

8. Que beaucoup de leurs coreligionnaires les y eussent déjà précédés, c'est ce que nous voyons par le patriarche nestorien de Séleucie, *Jesou-Jabous*, qui envoya dans les Indes et en Chine des évêques et des prêtres dès l'an 636.

9. Cela suppose nécessairement qu'il y avait déjà dans ces pays des chrétiens de cette secte, ce qui se trouve du reste confirmé par les *Annales de la dynastie des Thang*, qui disent qu'en 635 un prêtre *Olopen*, (nestorien), du royaume de *Ta-*

thsin (l'empire romain d'Orient) apporta dans l'empire du Milieu une doctrine qu'on n'y connaissait pas auparavant.

10. Elle y trouva un accueil hospitalier de la part de l'empereur *Taï-tsoung*, et s'y répandit promptement, ainsi qu'il résulte de l'inscription de la table de *Tchhang-ngan* ou *Si-ngan-fou*, qui date du 8ᵉ siècle, et dont quelques critiques modernes, d'une intempérance de négation difficile à excuser, ont attaqué l'authenticité, quoiqu'elle soit confirmée par des écrivains officiels de la Chine.

11. Il sera toujours facile de tout contester ou d'accommoder la science à ses vues plus ou moins hostiles à la religion, mais cette science, quelque belle qu'en soit parfois l'apparence, n'est à la science véritable que ce que la fumée est à la flamme, et elle a le sort de la fumée : le souffle de la vérité l'emporte avec ceux qui persistent à l'entretenir pour aveugler les faibles.

12. Que j'aime mieux cette belle et large science historique qui n'est point ombrageuse, mais qui cherche franchement et trouve partout la gloire de cette divine religion catholique que nous a donnée le bon Dieu et pour laquelle l'univers entier a été créé !

13. Cependant, si le Christianisme se répandit vite chez les Chinois et chez les peuples de race turque et mongole, il manqua, par là-même qu'il était hérétique, de la vertu nécessaire pour s'y maintenir longtemps à l'abri des influences du bouddhisme.

14. Il en subit des atteintes si profondes qu'on ne vit enfin presque plus de différence entre le *nestorianisme* et le *bouddhisme*, et que, lorsque le premier missionnaire catholique, d'une authenticité reconnue, le franciscain *Jean de Monte-Corvino*, vint en Chine, l'an 1292, il lui fallait absolument recommencer les conversions à nouveaux frais, et cette fois sans grands succès à cause des tracasseries des nestoriens, et bien qu'il fondât deux églises à *Cambaliech* (Pékin) et qu'il convertît, la première année de son séjour, le roi mongol-kéraïte du pays de *Tendouk*, situé au nord de la grande muraille.

15. Ce peu de succès se comprend, car il est toujours plus

facile de convertir à la vérité celui qui n'en a aucune notion que celui dont l'esprit a été nourri par un mélange de vérité et d'erreur.

16. Le Khan de *Tendouk* fut donc converti au Catholicisme et avec lui, comme cela arrive toujours chez les peuples barbares, une grande partie de son peuple qui était quasi chrétien, c'est-à-dire nestorien, depuis des siècles.

17. Mais à la mort de ce roi, connu sous le nom de *George*, en 1299, l'œuvre catholique périt toute entière dans le *Tendouk*, et le pays retomba dans ce mélange de Christianisme et de bouddhisme qui, de loin, lui avait donné l'apparence d'un royaume chrétien, et dont les souverains avaient été connus en Europe, dès l'année 1145, sous le nom de *prêtre Jean, Rex et Sacerdos,* dit *Otto de Freisingen.*

18. Il paraît que *Tchinguis-Khan* mit fin à cette dynastie en conquérant le pays en 1206; car, au rapport du légat d'Innocent IV, Jean du *Plan Carpin*, en 1246, et de l'envoyé du roi Louis IX, le Frère *Rubruquis*, en 1253, et qui fut à *Tendouk* même, il n'y avait alors plus de trace certaine de la famille du prêtre Jean.

19. Ces deux voyageurs, de même que *Marco Polo* en 1300, y virent encore beaucoup de Nestoriens, ainsi que dans tous les autres pays soumis à la dynastie de Tchinguis-Khan qu'ils traversèrent, mais le Christianisme de ces gens leur parut le plus souvent à demi idolâtre, c'est-à-dire bouddhique : *A christiana religione plurimum deviantes*, dit Monte-Corvino.

20. La dynastie mongole dominait alors aussi en Chine, et là comme ailleurs elle montrait beaucoup de penchant pour le Christianisme, au point qu'elle permit l'érection d'un archevêché dans sa résidence à *Pékin*, en 1314.

21. Mais ensuite, à la mort du titulaire qui n'était autre que *Jean de Monte-Corvino*, en 1330, la Chine puis les autres parties du vaste empire des Mongols virent s'éteindre, les unes après les autres, toutes les chrétientés qui se trouvaient disséminées dans ses limites, de telle sorte que le Père de *Goës,* qui fit le voyage en Chine de 1603 à 1605 par l'ancienne route de la haute Asie, ne rencontra déjà plus un seul chrétien dans ce long parcours, ni même n'entendit parler du Chris-

7. Puis le vieux brâhmane *Asita*, qui n'avait pas douté que le *Tathâgata* ne sortît du sein d'une femme pour pouvoir délivrer les hommes des chaînes du démon, le vieil *Asita* quitta sa sainte retraite afin de voir et de saluer le Bouddha, et, le voyant, il prédit de lui les choses extraordinaires qu'il devait accomplir.

8. Lorsqu'ensuite son père le présenta au temple, les images des dieux le saluèrent aussi et prononcèrent en son honneur des stances, où ils l'appellent *Svayambhoû* « l'Être existant par lui-même, » en ajoutant « que celui qui lui rendrait hommage, obtiendrait le ciel et le nirvâna. »

9. Puis le Bouddha, avant de commencer sa carrière de *Kchântidêva*, le Dieu qui endure avec patience, entre dans le désert pour se préparer pendant 49 jours, par la méditation et par les jeûnes les plus rudes, à la prédication de cette loi « avec laquelle le monde entier doit être en désaccord. »

10. Alors s'approche de lui pour le tenter, *Mâra*, le *pécheur*, *Pâpîyân*, le très-méchant.

11. Il lui pose d'abord d'une voix douce des questions insidieuses et tâche de le vaincre par l'attrait des plaisirs et des apparitions magiques, mais le *Bouddha* oppose sa science à la science du démon, lui répond avec sagesse et fermeté, et, réduisant à néant les apparitions, il repousse ses provocations sensuelles en s'y montrant insensible.

12. Ainsi éconduit, *Mâra* change de langage et dit au *Bouddha* : « Je suis le seigneur du désir, je suis le maître du » monde entier ; les dieux, les hommes et les bêtes sont en » mon pouvoir : lève-toi, et parle comme eux. »

13. « Si tu es le seigneur du désir, lui réplique le Bouddha, » tu ne l'es pas de la lumière. Regarde-moi : c'est moi qui » suis le seigneur de la loi. Va, tu es impuissant. »

14. Alors le démon se retire la tête baissée et en s'écriant avec désespoir : « Mon empire est passé ! »

15. Et aussitôt vers le Bouddha, sorti victorieux de ces épreuves, descendent du ciel les dieux qui répandent sur lui des fleurs et des parfums et le servent pendant sept jours.

16. Puis le *Tathâgata* se montre dans la ville sainte, *Vârânaçi*, et, paraissant au milieu des docteurs du brâhmanisme

assemblés pour une grande fête, il soutient contre eux des discussions qui durent plusieurs jours et à la fin desquelles ses adversaires sont contraints de s'avouer vaincus.

17. Eh bien, je le demande, ne reconnaît-on pas dans les faits que nous venons d'énoncer de la vie du Bouddha, d'après les *légendes* indiennes, chinoises, tibétaines et mongoles, des plagiats des faits qui y correspondent dans l'Evangile ?

18. Cette *Mâyâ Dêvî*, qui enfante sans cesser d'être vierge, n'est-elle pas copiée sur *Marie* immaculée ? Ce père vertueux, qui s'étonne de sa paternité, mais qui reste convaincu de la divinité de l'enfant qu'il va avoir, n'est-ce pas *Joseph*, ce mari juste qui éprouve des scrupules à la vue de sa femme enceinte, mais qui se rassure en apprenant que le fils qui va lui être né, est le Dieu Sauveur ?

19. Et qui ne reconnaît dans le vieux brâhmane *Asita*, qui prophétise que l'enfant de *Mâyâ Dêvî* enseignera un jour la bonne loi, le vieillard *Siméon* prenant l'enfant de Marie entre ses bras et prédisant à sa mère la mission qu'il accomplira ?

20. Dans les dieux qui saluent le jeune Bouddha, et qui annoncent que tous ceux qui lui rendront hommage obtiendront le ciel, on reconnaît aisément les anges qui rendent gloire à Dieu et prophétisent la « paix sur la terre aux hommes de » bonne volonté. »

21. Enfin la retraite du *Bouddha* dans la solitude avant de commencer sa carrière, les austérités qu'il y pratique, les tentations du mauvais esprit qu'il y souffre et sa victoire sur le démon, ne sont-ce pas les faits du jeûne et de la tentation que l'Évangile nous raconte de Jésus-Christ ?

22. Nous pourrions continuer ces comparaisons de la vie légendaire du Bouddha et de la vie très-réelle du Christ, mais en voilà assez. Reste à expliquer ces ressemblances.

23. Direz-vous que c'est le hasard ? Non, assurément. L'expliquerez-vous par les rapports que, selon M. *Barthélemy St-Hilaire*, l'esprit sémitique aurait avec l'esprit hindou ? Non, car ces rapports sont certainement illusoires et forgés seulement pour enlever au Christianisme la divinité de son origine, et pour en faire l'œuvre de je ne sais quelle humanité rationaliste, se développant sans principe supérieur et distinct

par ses propres forces et pour un but purement humain. Et encore ces rapports n'expliqueraient en aucune manière la coïncidence de ces récits.

24. Il y a donc un emprunt de la part du bouddhisme au Christianisme, et cet emprunt n'est devenu possible que par la prédication de l'Évangile aux populations de l'Inde, de la Chine et de l'Asie centrale.

CHAPITRE VI.

Suite de la démonstration de l'influence du Christianisme sur le bouddhisme. — Les personnages divins de *Mandjouçri* et d'*Avalôkitêçvara* sont des copies bouddhiques du Christ.

1. Mais ce n'est pas tout. L'influence de l'Évangile sur le bouddhisme résulte de bien d'autres faits encore. Parlons d'abord de ceux qui se rapportent aux personnages divins de *Mandjouçrî* et d'*Avalôkitêçvara*.

2. Ces deux *âryas* ou *saints* n'apparaissent que fort tard à l'horizon du bouddhisme, car les *soûtras* primitifs, les soûtras simples, conservés dans les collections *singhalaises*, ne parlent pas d'eux, et leur culte, très-répandu dans l'Inde centrale et qui s'y est conservé jusqu'au moment où les sectateurs du Bouddha disparurent de ce pays, n'a jamais été pratiqué à *Ceylan*.

3. Depuis cette disparition, l'adoration de *Mandjouçrî*, quoique toujours en très-grand honneur parmi les Chinois, les Tibétains et les Mongols, s'est particulièrement localisée dans le *Népal*, et celle d'*Avalôkitêçvara* dans le *Tibet*. Ce sont comme les patrons célestes ou les saints tutélaires de ces pays.

4. Le nom de *Mandjouçrî* ou de *Mandjoudêva* veut dire le beau, l'aimable dieu, et celui qui le porte est considéré comme une incarnation divine dans le rejeton d'une race royale; c'est pourquoi on l'appelle aussi *Koumâra*, ou prince royal.

5. *Mandjouçrî*, dit la légende, a coordonné cet univers, il en est l'architecte et il y a introduit le culte de Dieu, l'*Adibouddha*, l'Être existant par lui-même, *Svayambhoû*.

6. Sa mission est une mission de civilisation et d'enseigne-

ment, et son enseignement est toute sagesse ; la sagesse est son corps, c'est pourquoi on l'appelle *Pradjnâkâya.*

7. Rien ne résiste à sa voix pleine de grâce (*mandjoughôcha*) ; il est l'antique vainqueur, *Poûrvadjina*, il porte le glaive et la foudre, il bride le tigre, *Çârdoûlavâhana*, il joue avec le lion, *Sinhakêli*, et subjugue l'homme jusque dans ses pensées, *Dhiyâmpati.*

8. La sagesse qu'il enseigne ne donne que des pensées de charité ; elle inspire pour toutes les créatures autant de sympathie qu'on en a pour soi-même.

9. Avant sa venue, le *Népal* était un abîme d'eau ; lui qui conduit au ciel (*nê*) s'en est fait le sauveur (*pâla*). Il l'a tiré des eaux, en a fait un pays civilisé et cultivé et en est resté le gracieux seigneur, *Mandjounâtha.*

10. Et quand cela s'est-il fait ? Où faut-il placer l'époque de *Mandjouçrî* ? Avant notre ère, selon les *Tibétains* ; après notre ère, selon les *Chinois.*

11. Il est évident que l'assertion chinoise, quoiqu'exagérée en ce qu'elle donne une date beaucoup trop moderne, est cependant bien plus probable que celle des Tibétains, dont la chronologie a presque toujours un caractère fabuleux très-prononcé.

12. La tradition népâlaise donne à *Mandjouçrî* une origine étrangère ; elle le fait venir du nord, tandis que les Chinois le disent appartenir à l'Inde.

13. Il n'y a là aucune contradiction, comme il paraît au premier abord, car le *Népal*, Hogdson l'a démontré, a été colonisé par un peuple de race chinoise probablement, et c'est ainsi que les Népalais ont reçu le bouddhisme d'abord, vers l'an 33 de notre ère, puis le culte de *Mandjouçrî* que les Chinois avaient connu par l'entremise des missionnaires bouddhistes de l'Inde.

14. Dans l'Inde, on considérait et on honorait *Mandjouçri* comme l'*Arya*, le vénérable ou saint, qui protégeait le bouddhisme du *grand véhicule* (mahâyâna), c'est-à-dire la doctrine métaphysique entremêlée de merveilleux des *soûtras vaipoulyas* ou amplifiés.

15. Maintenant si l'on fait bien attention au rôle que la lé-

gende attribue à *Mandjouçri* dont l'enseignement est présenté par le *San-tsang-fa-sou* comme fortifiant et accroissant la doctrine du Bouddha, on reste convaincu que ce *Mahâsattva* ou Grand-Être, comme on l'appelle aussi, est une création que le bouddhisme hindou a produite au contact du Christianisme.

16. On peut certes en dire autant du bôdhisattva *Avalôkitêçvara*, que la légende fait tantôt naître de l'esprit de Dieu, *Adibouddha*, tantôt engendrer de l'énergie contemplative d'*Amitâbha*, celui dont la splendeur est sans mesure, le Bouddha divin.

17. *Avalôkitêçvara* est absolument inconnu au bouddhisme d'avant notre ère, mais ensuite nous voyons son culte répandu dans tout l'Hindoustan et au delà de l'Indus. Enfin il est devenu le patron du Tibet au même titre que *Mandjouçrî* celui du Népâl.

18. Son nom d'*Avalôkitêçvara* qui veut dire « le Seigneur » qui a regardé ce qui est au dessous, » ce qui est petit ou humble, démontre à lui seul que c'est une conception inspirée par le Christianisme.

19. C'est par ce nom qu'il est tout-puissant comme le Dieu suprême avec lequel les Tibétains le confondent volontiers. Ceux qui adorent ce nom sacré obtiennent ce qu'ils demandent.

20. Il est celui auquel les créatures doivent leur existence et qui, dans la vue de leurs imperfections et de leurs souffrances, s'est offert à son père pour être le libérateur des mortels.

21. C'est pour cela qu'il est né dans le monde et qu'il lui enseigne la loi libératrice. Il s'est toujours accommodé à la condition des êtres qu'il a voulu convertir, et il a voulu les convertir tous. A cet effet, il leur a enseigné la prière par excellence, le *mantra* des six lettres.

22. Il est descendu aux enfers pour en faire sortir les pécheurs, afin qu'ils jouissent du bonheur de la Terre fortunée, *Soukhavatî*, placée à l'*occident*, notre *orient* à nous, et où règne son père *Amitâbha*.

23. *Avalôkitêçvara* ne cesse d'être présent sur la terre dans la personne du gardien suprême de la foi bouddhique, qui depuis le 15e siècle se nomme le *Dalaï-Lama*, le précepteur ou supérieur spirituel semblable à l'Océan.

24. Remarquons que l'idée du pontificat suprême et universel est tout à fait étrangère au bouddhisme d'avant notre ère, et qu'elle n'a commencé à se réaliser que depuis le 13e siècle de J.-C., en l'an 1251, alors que la constitution de l'Église était déjà connue dans l'Asie centrale et orientale.

25. C'est au génie politique de la Chine, au grand empereur *Khoublai-Khan*, que le bouddhisme doit l'affermissement de cette institution éminemment conservatrice. Cela date de l'année 1261.

26. Quant au *Mahâsattva Avalôkitêçvara*, cet être pur, cet océan de vertus, qui a pour corps la loi *(Dharmakâya)*, ce sauveur aux cent mille mains et aux millions d'yeux, qui donne la sécurité à tous ceux qui l'invoquent, qui sauva jadis le Bouddha lui-même, et auprès duquel se réfugient tous les bouddhas, tant est grande la foi qu'il inspire, — le bouddhisme, qui peut en douter? a composé cette figure sur un modèle que son imagination ne lui a pas fourni toute seule, mais dont il a emprunté les traits les plus profonds à la personne du Christ.

CHAPITRE VII.

Troisième influence du Christianisme sur le bouddhisme, démontrée par l'établissement de diverses sectes bouddhiques tels que les Aîçvarikas, les Kârmikas, les Yâtnikas. — Quatrième influence démontrée par la pratique de la Charité. Preuves.

1. Achevons d'indiquer l'influence de l'Évangile sur le bouddhisme en faisant connaître les doctrines des *Aîçvarikas*, des *Kârmikas* et des *Yâtnikas*.

2. Ces trois écoles, dont la première surtout est fort répandue, sont postérieures à notre ère et elles ont remis au cœur du bouddhisme plus de principes religieux et moraux que sa métaphysique négative et le matérialisme des *Svâbhâvikas* ne lui en avaient ôtés.

3. Les *Aîçvarikas* proclament l'existence d'un Dieu suprême et intelligent qu'ils appellent *Içvara*, ou le grand Içvara, *Mahêçvara*. Il siége au-dessus des cieux des bouddhas, dans le 9e ciel, nommé *Mahêçvaravasanam*, la demeure du grand Dieu, et qui se confond avec le *Bhavâgra*, le sommet de l'existence.

4. Les *Aiçvarikas* sont donc des théistes, et ils enseignent que l'homme peut arriver à la vertu *par ses propres efforts*, et gagner ainsi le bonheur éternel qui consiste à être admis, après cette vie, à la participation des attributs divins dans l'essence intelligente du Dieu unique.

5. Cette doctrine n'est certainement pas de provenance bouddique, parce qu'il y a là une connaissance de Dieu que les hommes, et même les plus éclairés d'entre eux, ne possédaient pas avant l'apparition du Christianisme.

6. Mais ce en quoi cette école ou secte se montre fidèle au bouddhisme, c'est qu'elle nie la Providence et que, par suite, elle pratique la prière comme les bouddhistes l'ont pratiquée dès l'origine, comme une sorte d'aspiration vague et indéfinie.

7. Les *Kârmikas* aussi reconnaissent un Dieu suprême et personnel, et ils établissent la conscience comme arbitre de la moralité des actions humaines.

8. Les *Yâtnikas* leur ressemblent, à la différence d'une nuance spiritualiste qui consiste en ce que le mérite des actions dépend pour eux de l'effort que fait l'intelligence pour rendre la conscience, qui les dirige, le plus éclairée possible.

9. Eh bien, nous le demandons. Est-ce que personne pensera que ces doctrines, ces personnifications et ces récits touchant le Bouddha et le bouddhisme, et qui accusent une rénovation si profonde de la vie religieuse et de la vie morale, aient pu sortir du matérialisme des *Svâbhâvikas*, du scepticisme des *Mâdhyamikas*, de la doctrine négative des *Saûtrântikas* qui regardaient l'existence de toute chose comme apparente et illusoire, ou enfin du quiétisme des *Yôgâtchâryas* qui n'admettaient que la réalité du *manas*, le sens interne, qu'ils appelaient *manô dhâtou*, l'élément générateur? On ne pourrait soutenir une telle thèse, pas plus qu'on ne voudrait rattacher ces choses aux superstitions et aux immoralités çivaïtes, où le bouddhisme, déchu et perverti, se trouvait plongé au moment où le Christianisme pénétra dans l'Inde.

10. Et dès lors n'est-il pas évident que ce renouvellement, inexplicable par l'action propre du bouddhisme, tient à une

cause qui n'est nulle part si elle n'est dans la prédication de l'Evangile ?

11. Le Bouddha avait bien enseigné l'existence du péché (*dôchâ* ou *pâpa*) qui souille tout être et fait de son existence un malheur et une calamité. Il l'avait défini le mal moral par excellence (*klèça*), et avait recommandé par dessus tout de l'extirper si l'on tenait à entrer dans le bonheur sans trouble et sans fin du Nirvâna.

12. Mais ce qu'il n'avait pas enseigné, et ce qu'il ne pouvait pas enseigner parce que cette idée n'est entrée dans le monde qu'avec le Christianisme (*mandatum novum*), c'est d'aller au delà de la destruction du mal moral et de pousser le dépouillement de soi au profit d'autrui au point de faire de la charité la plénitude de la loi.

13. Non, quelqu'admirable que fût l'enseignement moral du Bouddha, il n'avait pas dit : « L'amour est l'accomplisse- » ment de la loi ; » — il n'avait pas dit : « Quiconque voudra » être le premier d'entre vous, doit être le serviteur de tous; » — il n'avait pas dit : « Faites-vous des trésors dans le ciel, où » ni la rouille ni les vers ne les mangent point... car où est » votre trésor là aussi est votre cœur. »

14. Non, le Bouddha n'avait pas dit cela, lui qui avait cependant tant préconisé la bienveillance et le dévouement. Comment donc se fait-il.... Mais écoutez ce récit :

15. Il y avait dans l'Inde un puissant souverain qui parla ainsi à son hôte, un saint homme : « J'ai régné pendant plus de trente ans et dès l'abord mon règne fut heureux et respecté.

16. Je ne laissais pas cependant de m'inquiéter, parce que je voyais que je ne faisais point de progrès dans le bonheur et la vertu.

17. Désolé de l'impuissance de mes efforts pour le bien, je rassemblais tous les cinq ans les fidèles et les dissidents, les indigents et les orphelins, et pendant 75 jours je leur faisais une grande distribution pour obtenir d'être délivré de mes péchés.

18. Jusqu'à ce jour, j'ai convoqué cinq assemblées de ce genre, maintenant je veux en convoquer une sixième. Venez-y avec moi. »

19. Alors le roi se mit en route avec son hôte, et ils se rendirent ensemble au lieu de la grande distribution, qui était au confluent de deux grands fleuves.

20. Ce lieu était une vaste plaine, et parce que beaucoup d'autres l'avaient déjà consacré par des distributions charitables, on l'appelait la Place des aumônes.

21. Cependant le souverain y avait invité tous les hommes nécessiteux sans distinction de croyance, de sorte que l'assemblée se trouva composée de 500,000 individus, tant religieux que laïques.

22. Les 18 royaumes sur lesquels s'étendait la suzeraineté du roi étaient représentés chacun par son prince.

23. On commença par rendre les honneurs de la religion à Dieu et à ses saints, puis on fit la distribution.

24. Elle s'effectua avec un ordre et une convenance parfaits. Les religieux d'abord et ainsi de suite jusqu'aux hommes sans abri et famille, tous eurent une part abondante des richesses accumulées pendant cinq ans dans le trésor royal, de sorte que quand arriva le terme de 75 jours, ce trésor se trouva complétement épuisé.

25. Le roi donna tout en aumônes, même les vêtements royaux qu'il portait et les bijoux qui ornaient son corps et son diadème.

26. Puis ayant donné tout ce qu'il possédait, il demanda à sa sœur un vêtement commun et usé, et joignant les mains il adora Dieu et s'écria avec joie :

27. « En amassant toutes ces richesses et ces choses précieuses, je craignais constamment de ne pouvoir les cacher dans un magasin solide et impénétrable. Maintenant que j'ai pu par l'aumône les déposer dans le champ du bonheur, je les regarde comme conservées à jamais. »

28. Voilà notre récit. Est-ce une parabole tirée de quelque Evangile apocryphe? ou un chapitre de la vie des saints? Point; c'est un fait historique, une épisode de la vie du roi bouddhique *Çîlâditya* « le soleil de la conduite morale, » roi souverain de l'Inde, et qui s'est passé en l'an de grâce 643.

29. On peut s'en assurer en ouvrant le Ve livre des *Voyages*

de Hiouen-Thsang, le maître de la loi du royaume de *Tçhi-na*, autrement dit la Chine, et qui assista à cette distribution comme hôte du roi *Çîlâditya*.

30. Cependant j'avoue que si ce fait était isolé, si d'autres faits ne venaient le corroborer, et s'il n'était évident par la nature des textes qui les rapportent que tous tiennent à un enseignement qu'on ne trouve pas dans le bouddhisme d'avant notre ère, j'avoue, dis-je, qu'alors il ne prouverait pas ce qu'il prouve, à savoir, l'influence du Christianisme sur le bouddhisme.

31. Or ces faits sont nombreux et ils se rattachent à un enseignement général qui, on va le voir, est l'enseignement chrétien de la charité, mais exagéré par l'imagination bouddhique.

32. L'*Evangile* enseigne qu'il faut aimer même ses ennemis et faire du bien à ceux qui vous haïssent. Le Bouddha n'avait pu s'élever à la conception d'un amour aussi sublime; il avait bien enseigné de ne pas rendre le mal pour le mal, et il est appelé « le roi doué d'une forte affection, » mais rendre le bien pour le mal, voilà ce que le Sauveur a pu seul enseigner de parole et d'exemple.

33. Cependant nous lisons dans les *Avadânas* ou légendes bouddhiques que plusieurs fois *Çâkya* s'immola librement et par compassion, soit en se faisant couper la tête à l'endroit où en souvenir de cette action on bâtit la ville de *Takchila* (*takchita-çiras*, tête coupée), soit en se livrant à une tigresse affamée qui venait de mettre bas sept petits. Lorsqu'il fit cette aumône de son corps, il s'appelait *Mahâsattva* le Grand-Être.

34. C'est avec cette exagération, naturelle aux religions fausses et partant faibles, que le bouddhisme a étendu l'amour de Dieu pour les enfants de la femme coupable aux petits de la bête féroce, et bien qu'une telle compassion soit outrée et insensée, elle reste cependant respectable dans sa source, et dès lors aussi il n'est plus besoin de s'étonner de la longévité et de l'extension du bouddhisme.

35. En effet, il se maintient par son adhésion à la vérité au degré qu'il se l'est assimilée, car, quoique ce degré soit re-

12. C'est en vain que la reine le menace de toute sa vengeance ; il reste inébranlable et part bientôt après pour accomplir une mission militaire dans la ville de *Takchaçilâ*, sur les bords de l'Indus.

13. Cependant le roi tombe malade et la reine sait habilement obtenir de son époux qu'il lui confie le pouvoir royal pour quelques jours.

14. Aussitôt qu'elle se voit en possession du sceau d'Etat, elle songe à assouvir sa haine et expédie une lettre scellée aux habitants de *Takchaçilâ* par laquelle il leur est ordonné de la part du roi d'arracher les yeux au prince *Kounâla*.

15. A cet ordre cruel les habitants frémissent de douleur et d'épouvante, car leur jeune maître s'est fait aimer d'eux par sa bonté et sa douceur.

16. Le prince cependant ayant vu la lettre et reconnu le sceau royal leur dit : « Faites ce qui vous est ordonné par » mon père. »

17. Et s'encourageant lui-même au sacrifice douloureux qu'il lui faut accomplir, il fait des réflexions pleines de résignation sur la fragilité et le néant des choses terrestres.

18. Mais ceux qui l'entourent restent muets et consternés, et comme personne ne veut exécuter l'ordre royal, il fait venir pour servir de bourreau un homme de condition abjecte et d'un extérieur repoussant, et lui ordonne de lui arracher les yeux conformément à la volonté du souverain.

19. Et cet homme se mettant aussitôt à exécuter l'ordre, arrache un œil au prince infortuné, et lui le prend dans sa main, le considère et dit : « L'œil de la chair vient de m'être » enlevé ; mais qu'importe, puisque j'ai acquis les yeux par- » faits et irréprochables de la sagesse ? »

20. C'est avec la même résignation qu'il livre son autre œil, et lorsqu'ensuite il apprend que c'est par la méchanceté de la reine qu'il a été si affreusement mutilé, il laisse échapper de sa bouche ces paroles, qui prouvent que c'est avec justice que la légende attribue à ce martyr, j'allais dire à ce chrétien, le surnom de *Dharma vivardhana*, accroissement de la loi :

21. « Puisse-t-elle toujours être heureuse la reine qui a

» mis en usage le moyen par lequel j'ai obtenu l'inappréciable » avantage de devenir l'enfant du roi de la loi ! »

22. Et continuant ce religieux langage, il s'applique à consoler sa femme éplorée et retourne à *Pâtalipoutra*.

23. Alors le roi vient à apprendre le retour de *Kounâla* et l'action méchante dont ce fils bien aimé a été la victime de la part de la reine, et son visage s'enflamme du feu de la colère et il éclate en menaces terribles contre la femme coupable.

24. Mais *Kounâla* tâche de le calmer par ses caresses et lui dit : « Console-toi, mon père, et ne vois comme moi dans » ce qui m'est arrivé que le fruit de mes mauvaises actions. »

25. Et comme le roi persiste à vouloir punir sa femme du dernier supplice, il se jette à ses pieds et le supplie avec une voix où respire la compassion la plus sincère : « O roi, il ne » serait pas honorable pour toi de mettre à mort la reine. » Sache que je n'éprouve aucune douleur du traitement cruel » qu'elle m'a fait subir et que mon cœur n'a que de la bien- » veillance pour elle. »

26. Telle est cette histoire, et après cela il n'est pas besoin d'autres preuves encore, je pense, pour nous autoriser à dire que le bouddhisme a connu une quatrième phase que nous nommerons sa *phase chrétienne*? — Du reste, le lecteur en jugera.

27. C'est assurément dans cette phase que l'Inde a dû voir beaucoup de ces saints personnages qu'on nomme *Pratyêka-Bouddhas*, c'est-à-dire Bouddhas personnels, parce qu'ils ont la perfection de tous les mérites, excepté celle qui donne au Bouddha la mission de sauver les créatures, ce qui est le caractère propre des *Tathâgatas*.

28. Ils paraissent appartenir à la catégorie des êtres parfaits que le *Tathâgata* « crée miraculeusement de la substance » de son propre corps. » — On dirait une réminiscence de l'Eucharistie.

LIVRE VI.

Sources et autorités : Les précédentes; puis : *Ancient Inscriptions*, dans *the Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1838; — Ma-touan-lin, *Notice historique sur l'Inde*, trad. par Julien; — Stirling, *An Account, geographical, statistical and historical of Orissa*, part II; — Wathen, *Account of the Inscriptions upon two sets of Copper Plates, found in the Western part of Gujerat*; — Gildemeister, *Scriptorum Arabum de rebus Indicis*; — Massoudi, *Moroudj-Aldzeheb*, ou les *Prairies d'or*, trad. par Sprenger; — Beladori, *le Livre des conquêtes des pays*, fragm. trad. par Reinaud; — Albyrouny, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, trad. par le même. — Edrisi, *Géographie*, trad. par Jaubert; — Aboulféda, *Géographie*, trad. par Reinaud; — Mirchond, *Historia Gasnevidarum*, illust. Fr. Wilken; — Le *Bhâgavata-Pourâna*; etc.

CHAPITRE Ier.

Extinction du bouddhisme dans l'Inde. — Causes de cette extinction : le défaut d'unité du bouddhisme, la persécution des brâhmanes, puis, et surtout, la conquête arabe.

1. Cependant « le rugissement du lion, » comme les livres bouddhiques appellent la prédication de la doctrine de Bouddha, sans doute parce qu'elle était victorieuse et aussi parce que le fils du roi *Çouddhôdana* avait été surnommé « le » lion des Çâkyas, » le rugissement du lion s'affaiblit peu à peu et se tut enfin tout à fait, dans la terre indienne, devant le mugissement et la fureur du *taureau* brâhmanique (*vricha*).

2. Quand on réfléchit à cet anéantissement complet du bouddhisme dans le pays qui l'a vu naître et où il était parvenu, à plusieurs reprises, à des épanouissements dont l'histoire d'aucune religion ne nous offre un exemple plus remarquable, on a peine à comprendre tout d'abord comment cela a pu arriver.

3. Mais lorsqu'on y regarde de plus près et qu'on voit d'une part que cette doctrine s'est trouvée, dès l'abord, en contradiction flagrante avec le génie et les mœurs de la partie principale du peuple de la contrée où elle s'est produite, et de l'autre que, tout en correspondant à quelques aspirations imprescriptibles de l'âme humaine, elle ne s'est point successivement agrandie par voie de déduction naturelle à ses prémisses, mais par voie d'addition d'éléments

étrangers, alors loin d'éprouver encore de la surprise de la chute du bouddhisme dans l'Inde et de sa disparition entière de ce pays, on s'étonne, au contraire, qu'il ait pu y fournir une carrière aussi longue et qui dépasse un espace de temps de seize siècles.

4. Nous n'entrons pas dans les développements philosophiques que le sujet comporte, bien qu'ils aient de grands attraits; mais nous devons aller au-devant de ceux qui nous opposeraient ici le brâhmanisme, qui dure depuis plus longtemps que le bouddhisme, et dont l'existence dans l'Inde ne paraît pas être près de finir.

5. A ceux donc qui nous objecteraient que le brâhmanisme lui aussi s'est additionné beaucoup d'éléments étrangers et que néanmoins il vit toujours, nous répondrons que ces éléments, quelque nombreux qu'ils soient, n'ont cependant jamais prévalu, au sein de cette religion, sur les dogmes que, comme autant d'articles de politique sacrée, elle a eu soin de formuler d'une manière visible et palpable, et que c'est grâce à cette précaution d'habileté vraiment gouvernementale que le brâhmanisme est aujourd'hui ce qu'il était il y a trois mille ans.

6. C'est donc l'absence des dogmes formulés par des symboles qui ne restent pas à l'état de sentiment, de conseil ou d'injonction plus ou moins abandonnés à l'appréciation individuelle, mais qui prennent chair et sang par un corps d'institutions sociales; c'est, je dis, l'absence de ces dogmes qui a perdu le bouddhisme dans l'Inde et qui depuis longtemps aussi l'aurait perdu en Chine, en Tibet et dans tous les pays qui gravitent autour de l'Empire du milieu, si le génie politique des Chinois n'y avait obvié par l'institution de l'autorité suprême d'un chef religieux qui ne meurt pas, et qu'on nomme *Dalaï-Lama* depuis quatre siècles, et auparavant *Phagh-ba*, c'est-à-dire, Bhagavat, le Vénérable ou le Bienheureux.

7. Le Bouddha, il est vrai, avait créé une hiérarchie et une discipline, mais cette hiérarchie et cette discipline étaient calculées seulement pour les *Bhikchous* et les *Bhikchounîs*, les religieux et les religieuses, c'est-à-dire pour les personnes qui se sentaient appelées à la perfection progressive

des *Çrâvakas*, des *Çrôtaâpannas*, des *Sakridâgâmins*, des *Anâgâmins*, et enfin au degré supérieur des *Arhats*, les méritants, c'est-à-dire les Saints.

8. Ainsi les institutions précitées ne pouvaient s'appliquer et ne s'appliquaient, en effet, qu'à la vie ascétique qu'on menait dans les *Vihâras* ou *Sanghârâmas*, lieux d'assemblée ou couvents.

9. *Çâkyamouni* n'avait pas institué un chef général et suprême, et cela résulte clairement du *Prâtihârya Soûtra*, qui parle de *deux* chefs que le Bouddha avait dû désigner avant d'entrer dans le Nirvâna. Or, ce que Bouddha n'avait pas fait, ni ceux auxquels il avait confié « le dépôt des » devoirs, » ni les rois bouddhiques, souvent si puissants, ne l'avaient fait non plus; ils n'y avaient même pas songé, ainsi qu'on le voit par *Açôka* qui aurait pu créer ce chef, puisqu'il créa des *Dharmamahâmâtras*, chefs religieux préposés aux provinces.

10. Privée de l'autorité une et suprême qui aurait exercé sur elle l'ascendant qu'avait exercé le Bouddha, « le roi de la loi, le grand médecin, » qui « domptait l'homme comme un jeune taureau, » comment la masse des simples fidèles des deux sexes, les *oupâsakas* et les *oupâsikâs*, qui, avec un simulacre de culte consistant à brûler des parfums devant les statues du Bouddha, n'avait pour tout enseignement et pour toute direction de conduite que les cinq préceptes ou défenses (*vêramants*) de ne pas tuer, de ne pas voler, de ne pas commettre d'adultère, de ne pas mentir et de s'abstenir de boissons enivrantes, comment la masse du peuple aurait-elle pu persévérer dans l'*aversion* de ces vices, et par conséquent dans le bouddhisme?

11. C'était chose impossible. Il faut un chef perpétuel à toute société qui veut durer sur les bases de sa constitution première, et le brâhmanisme possède ce chef dans la caste brâhmanique, qui est constituée dans l'unité la plus étroite, et, on peut dire, comme un seul homme.

12. C'est le manque d'un chef unique qui fit que le bouddhisme se laissa aller au vent de toute doctrine, et qu'il disparut enfin, comme une chose sans corps, devant le

souffle de cette unité qui était le seul secret de la force de ses adversaires.

13. On ne nous objectera pas les Assemblées générales comme pouvant suppléer à ce manque de chef suprême. Les assemblées générales, outre qu'elles ne peuvent être en permanence et que même elles ne peuvent avoir lieu qu'à des intervalles plus ou moins considérables, bien que celles du bouddhisme auraient dû être convoquées tous les cinq ans, ainsi que l'avait réglé le roi *Açôka*, les assemblées générales ont besoin d'être dirigées et confirmées elles-mêmes, si elles veulent que leurs décisions soient respectées.

14. Où serait l'Eglise catholique si elle n'avait eu que ses conciles et ses évêques pour la gouverner? si PIERRE était mort ou pouvait mourir? Elle serait où ses ennemis voudraient qu'elle fût — dans le néant.

15. Si, néanmoins, le bouddhisme dura si longtemps dans *l'Inde* et s'il eut des périodes de splendeur et de haute prospérité, il faut en attribuer la cause principale à l'avénement au sceptre de l'Inde de ces grands rois de sa croyance qui apparaissaient, comme nous l'avons vu, de temps à autre, et par l'action desquels l'unité bouddhique se rétablissait, non pas doctrinalement, ce qui était impossible, mais du moins politiquement, de la même manière que nous le voyons pour le protestantisme sous les princes protestants.

16. Cependant, plus le bouddhisme cultivait la métaphysique du scepticisme, plus il s'énervait par le culte des divinités femelles du *Çivaïsme*, et plus il s'adonnait aux pratiques de l'art des enchantements et de la sorcellerie, dont le goût lui était venu de la même source : plus rarement aussi il devait produire, et produisit en effet, de grands caractères politiques, et il en advint que ses chances de ressaisir le sceptre de l'Inde diminuèrent de siècle en siècle.

17. L'influence du Christianisme aurait pu le relever de cette déchéance, s'il avait eu un centre visible d'unité hiérarchique et d'autorité doctrinale; mais, comme cette clef de voûte lui manquait, les doctrines chrétiennes qu'il s'appropriait, par convenance morale ou métaphysique, ne servirent, au contraire, qu'à augmenter les éléments de

destruction qui le rongeaient depuis si longtemps et qui, en dissolvant sa base même, le firent enfin fondre sur place.

18. Sans doute, l'animosité des brâhmanes aida à ce résultat final, car elle dut s'accroître de toute la violence qui s'était amassée en leur cœur, par la tolérance forcée avec laquelle ils avaient dû supporter, depuis tant de siècles, ces contempteurs de leurs lois; mais toute leur inimitié et toute leur haine n'auraient pu amener l'anéantissement du bouddhisme dans l'Inde, si la cause efficiente n'en avait été dans cette religion elle-même, ainsi que nous croyons l'avoir suffisamment indiqué, et si surtout à ces causes il n'était venu s'en ajouter une troisième, la plus puissante de toutes, le péril de la conquête arabe.

19. Cependant il convient de le redire encore, parce que ce sujet est digne de toutes nos méditations. Une religion dont la morale était si noble et si élevée qu'elle n'avait pas des malédictions pour ses ennemis, mais qu'elle *disait* : « Les méchants qui me persécutent se convertiront et de« viendront bouddhas eux-mêmes, » cette religion, répandue sur toute la surface d'un pays qui mesure 675 lieues en longueur et 600 lieues en largeur, s'est évanouie comme un rien, parce qu'elle n'était pas *une* dans un chef visible, et que dès lors elle n'avait pas une autorité suffisante pour tenir tête à ses ennemis.

20. On voit donc que ceux qui travaillent à détacher le Christianisme du Saint-Siége, par lequel nous sommes UN avec Jésus-Christ, comme lui-même est UN avec son Père, ont mauvaise grâce de persister à vouloir prendre le Catholicisme pour le bouddhisme, et à espérer qu'ils réussiront dans leurs entreprises à force de science et de littérature.

21. Par la science, disent les Hindous, on obtient tout ce que l'on désire. Sans doute, et si ceux qui la cultivent le font avec un esprit contraire à la vérité éternelle, qui est représentée par l'autorité de l'Eglise de Jésus-Christ, ils montrent que leur désir est d'arriver au mal, et ils y arriveront s'ils persistent. Dieu compte avec la volonté de l'homme.

22. Qu'ils considèrent pourtant le bouddhisme. Lui aussi avait de la science, et j'ose dire que cette science était le

nec plus ultra de la raison humaine livrée à ses propres forces. Cependant elle l'a conduit non-seulement à cette « époque redoutable de la fin des temps, » comme les bouddhistes appellent l'œuvre de leur extinction complète dans l'Inde, mais encore, et surtout, à la honte d'être abattu sous les pieds d'un chef, *un lama*, qui prend au sérieux son titre de *dieu vivant et sujet obéissant*, et qui s'y complaît. Quelle absurdité et quel châtiment !

23. Nous venons de dire que l'extinction du bouddhisme fut complète dans l'Inde. En effet, le *Népâl*, où le bouddhisme règne encore aujourd'hui, n'a jamais été considéré par les Hindous anciens comme faisant partie de l'*Aryâvarta*, ou la demeure des hommes qui se conforment aux règles prescrites par la révélation (*çrouti*) et la tradition (*smriti*).

24. Les Hindous n'ont connu le *Népâl* que fort tard, ce qu'on s'explique assez par la position géographique de ce pays et encore plus par sa topographie, qui nous le montre de toutes parts entouré de montagnes d'un accès difficile.

CHAPITRE II.

Difficultés qu'il y a pour rétablir l'histoire politique du bouddhisme sur les bases de la réalité. — Le roi *Mahâsammata;* c'est le *Manou* des brâhmanes. — Seconde dynastie des *Goupta*.—Ses relations avec la Chine et avec la Perse. — État de l'Inde à cette époque. — Extension du bouddhisme à l'île de Java et à l'Inde transgangétique. — Confusion des doctrines religieuses de l'Inde et influence qu'elle a eue sur la disparition du bouddhisme du sol indien.

1. Les bouddhistes qui, comme nous le savons déjà, se font la place large dans le champ des créations métaphysiques et cosmogoniques, puisqu'ils prennent pour base de leurs évaluations une unité de 10 millions (*kôti*) et que, par suite, il y a chez eux des centaines de mille de myriades de kôtis de buddhas, d'univers, de kalpas et ainsi du reste; les bouddhistes ne sont pas moins intempérants dans l'énumération de leurs rois prédécesseurs de la dynastie royale d'où sortit le Bouddha, car ils en fixent le nombre à 336,539, à commencer par un roi qu'ils nomment *Mahâsammata*, terme qu'on peut expliquer par « chef de la société (naissante). »

2. C'est le *Manou* des brâhmanes, qui représente d'ailleurs une idée analogue, puisqu'il est l'*homme par excellence*, le

père et le chef des hommes, et que de lui aussi bien que de *Mahâsammata* descend le roi *Ikchvâkou*, l'ancêtre du Bouddha.

3. L'imagination des bouddhistes a beau jeu dans ces généalogies. Cependant, grâce à la baguette de la critique européenne, elles commencent à être réduites à leur juste valeur et à se convertir en cette réalité que l'histoire de l'Inde, d'accord avec sa religion, fuit avec une persistance qui révèle un plan préconçu, un dessein.

4. Pour ce qui est des bouddhistes en particulier, ils n'ont si malencontreusement déserté le domaine des faits historiques, ce me semble, que pour ne pas rester en arrière des brâhmanes, et pour l'emporter sur eux, dans l'esprit des Hindous, au champ du merveilleux, comme ils l'avaient fait avec honneur dans le domaine de la morale.

5. Mais ils ont perdu à ce jeu. Les brâhmanes, pour ne pas céder le pas à leurs rivaux et se perdre dans l'estime du vulgaire, dont l'admiration est toujours acquise à ce qui dépasse les proportions de la réalité, les brâhmanes se sont aussi mis à fabriquer des impossibilités.

6. Seulement, ils se sont montrés plus habiles en se gardant d'aller aussi loin dans leurs fictions et abstractions que les bouddhistes, en ne dépassant pas à outrance la partie des humaines limites.

7. Toutefois quelle qu'ait été la mesure qu'ils ont eu soin de garder, cette mesure n'en a pas moins atteint au fabuleux, de sorte que les faits historiques des deux partis, également basés sur des calculs et des chronologies imaginaires, sont à peu près également difficiles à ramener aux réalités de l'histoire.

8. Ces difficultés grossissent encore par la manière dont les faits sont amalgamés et confondus dans le milieu légendaire où on les a placés, et la rareté des documents véridiques devient plus sensible et vous affecte plus désagréablement, plus vous approchez de la période finale du bouddhisme dans l'Inde.

9. Après la dynastie *Pândava* de Pâtalipoutra qui succéda, comme nous l'avons vu, à celle des *Goupta* avec une exi-

stence aussi brillante qu'éphémère, l'Inde centrale reconnut le sceptre d'une dynastie qui s'appelait aussi *Goupta*, et dont la résidence fut dans cette ville de *Kânyâkoubdja* (Canogé), sur le Gange, qui était située dans le pays que Manou appelle *Madhyadêsa* « pays du milieu (*Médie*). » Cependant le titre auquel elle tenait le plus, étant une dynastie bouddhiste, c'était le titre du roi de *Magadha*.

10. Elle gouverna jusqu'au milieu du 7e siècle avec une autorité qui paraît n'avoir point été contestée, si ce n'est pendant quelques années, ainsi que nous le dirons plus bas, et ses membres portèrent le titre glorieux de *Mahârâdja*, ou même celui de *Mahârâdjâdhirâdja*, roi suzerain des rois souverains, c'est-à-dire Empereur.

11. Leurs relations avec les souverains de la *Chine* et de la *Perse* étaient les meilleures ; il y avait un échange fréquent d'ambassadeurs, et même un de ces derniers, *Bahram-Gour*, s'il faut en croire Ferdoussy, rendit, en 436, visite à la dynastie du *Goupta* en sa capitale.

12. Ces princes étaient bouddhistes, et plusieurs le furent d'une manière si zélée que la propagande de leur religion à l'étranger les occupa beaucoup. Les annalistes chinois nous parlent d'un *Goupta* qui envoya, en 502, à l'empereur de la Chine une lettre dans laquelle il l'exhorta vivement à faire tout son possible pour que la loi du Bouddha fût adoptée par tous les sujets de son vaste empire.

13. Ces mêmes annalistes nous présentent aussi divers royaumes de l'Inde, dès le 5e siècle, dans un certain état de dépendance de l'empereur de la Chine et lui envoyant des tributs.

14. Mais c'est là une supposition gratuite de leur part, car l'autorité de ces empereurs, bien qu'elle se soit étendue, avant et au commencement de notre ère, jusqu'à la mer Caspienne, n'a jamais franchi l'Himâlaya.

15. Les cadeaux que les rois hindous faisaient parvenir aux empereurs de la Chine n'avaient pas plus le caractère de tribut que ceux que les rois de Perse envoyaient aux rois de l'Inde, à *Samoudragoupta*, par exemple.

16. Ce qui résulte de cette assertion des historiographes de la Chine, c'est qu'alors déjà commença à se faire jour la

croyance des Chinois qui leur fait considérer leur pays comme l'*empire du milieu* et le peuple qui l'habite comme celui autour duquel gravitent tous les autres peuples.

17. Cette croyance se constitua définitivement vers la fin du 14ᵉ siècle, après que la dynastie nationale des *Ming* dans la personne du religieux bouddhiste *Tchu-Jouan-Tchang*, eut pris, en 1368, la place de la dynastie tatare de *Tchinguis-Khan*, et elle a fait à la Chine cette position isolée de laquelle elle ne peut se décider à sortir.

18. A l'époque qui nous occupe ici, les Chinois étaient encore loin d'afficher l'outrecuidance qui les a conduits à leur isolement social et politique; leur croyance religieuse l'emportait encore dans leur esprit sur leur vanité nationale, et suivant ce que leur enseignait la cosmographie bouddhique, ils plaçaient le centre de la terre dans la montagne *Tsong-ling* au nord du Tibet, parce qu'ils croyaient qu'elle était la même que le mont *Mérou* des bouddhistes hindous. *Fa-hien*, qui était bon Chinois et qui visita l'Inde au commencement du 5ᵉ siècle, appelle la Chine *le pays des frontières* (Pien-ti).

19. L'Inde, que ces mêmes annalistes divisent en cinq parties qu'ils appellent les cinq Indes, et dans lesquelles ils comprenaient, sous le nom de l'Inde septentrionale, outre le *Kachmîr*, le *Kaboul* et même le *Tokhârestan*, c'est-à-dire la *Bactriane*, la *Sogdiane* et la partie avoisinante du *Tibet*, en un mot tous les pays indiens où dominait le bouddhisme et ceux qui se groupaient à l'entour dans cette même croyance (tout le reste de la terre n'existait pas pour eux, ou du moins ils n'y prenaient aucune espèce d'intérêt); l'Inde, dis-je, n'était à cette époque dans aucune sorte de dépendance d'aucun peuple étranger, et sa prospérité agricole, industrielle, commerciale et intellectuelle était aussi florissante que jamais.

20. Le commerce des Hindous avec l'empire de Perse d'un côté et avec les royaumes transgangétiques de l'autre, était des plus actifs. Les produits de l'Inde, pour les pierres précieuses et les fruits que donne la culture de la terre, étaient d'une richesse et d'une abondance qu'on a peine à concevoir.

21. On appelait l'île de *Ceylan*, l'île des joyaux, *Ratnadvîpa*, tellement elle abondait en perles, rubis, émeraudes et topa-

zes, et les voyageurs chinois rapportent que le blé dépassait en plusieurs pays de l'Inde la hauteur des chameaux.

22. Quelque incroyable que cela paraisse, cela doit être vrai cependant, puisque nous savons qu'une autre terre de l'orient, la *Babylonie*, rendait toujours deux cents fois et souvent trois cents fois autant qu'on avait semé, et que les feuilles du froment y avaient quatre doigts de large. C'est Hérodote qui le dit, et il ajoute qu'il ne veut pas dire la hauteur des tiges, persuadé qu'on n'y ajouterait pas foi.

23. Quant à l'industrie de l'Inde, les Chinois et les Arabes sont d'accord pour nous la représenter dans un état très-avancé, et si en effet, comme le voyageur musulman *Soleyman* le dit, ils savaient fabriquer des étoffes de coton d'un tissu si délicat, qu'une robe pouvait passer à travers l'anneau d'un cachet, l'industrie moderne, la grande gloire de notre siècle, n'a qu'à baisser les yeux et à faire trève aux vaines louanges qu'elle se décerne à elle-même avec tant de complaisance.

24. Le mouvement intellectuel enfin était comme surexcité dans cette époque finale du bouddhisme dans l'Inde et rayonnait des viharas et des cours des princes comme d'autant de centres, non seulement sur l'Inde, mais aussi sur la Perse et la Chine.

25. On sait que c'est dans cette époque que s'achevèrent ou allaient s'achever les grands poëmes brâhmaniques du *Râmâyana* et du *Mahâbhârata*, et ces livres de morale sous forme de contes, d'apologues et de dialogues qui, en passant dans notre Orient, dès le règne de l'illustre *Khosroës Nouchirvan*, au 6[e] siècle, se reproduisirent chez les Perses et les Arabes dans les *Mille et une Nuits*, les *Fables de Pidpaï*, le roman de *Sindebad* et autres productions, pour devenir ensuite, dès le 13[e] siècle, sous la plume de nos Boccace et de nos La Fontaine, ces contes et ces fables qui ne cessent de charmer nos générations de l'occident.

26. Parmi les viharas ou couvents bouddhiques qui jetaient alors un vif éclat au milieu de la paix et du repos publics, il convient de nommer celui de *Nâlanda* dans le *Magadha* qui renfermait 10,000 religieux et où, commodément assis sur

cent siéges munis chacun d'un marchepied, les plus savants bouddhistes enseignaient gratuitement tous les jours la métaphysique, les mathématiques, l'astronomie alors très-avancée, la médecine, et aussi cette astrologie et cette magie dans lesquelles les sectateurs hindous du Bouddha avaient la réputation d'être les plus forts.

27. Il faut supposer pour l'honneur de l'esprit humain que ce ne fut pas cette réputation qui fit dire aux Chinois, suivant l'auteur arabe *Abouzeyd*, que la sagesse tire son origine des Hindous, bien qu'on ait de la peine à s'en défendre lorsqu'on voit les *Thang* aussi bien que les *Sassânides* faire tout leur possible pour se procurer dans l'Inde une certaine herbe au moyen de laquelle on ne mourait jamais.

28. Et non-seulement le bouddhisme se maintenait prospère à côté du brâhmanisme, dans le *Magadha*, dans le *Canoge*, dans le *Mâlava*, dans le *Sind* et dans la vallée de l'*Indus*, pour ne nommer que les parties principales de l'Hindoustan. mais il régnait aussi dans le petit *Tibet*, s'épanouissait dans le *Gandhârâ* et le *Kaboul*, et annonçait au loin par les statues du Bouddha, hautes de 140 pieds et brillantes d'or, taillées sur les rochers du *Bamian*, qu'il possédait le pays qu'arrose l'Oxus; d'où ses communautés rayonnaient jusque dans le *Khorâçân*, jusque dans la capitale de la Perse, que les Séleucides avaient placée sur le Tigre, et dans les pays que baigne le golfe Persique.

29. Et de l'autre côté, l'île de *Ceylan*, le pays bouddhique par excellence, commençait à propager la bonne loi, dès 410 de notre ère, par *Bouddhaghôcha*, dans le *Birman* et l'*Arakan* d'abord, puis au *Siam* et dans les autres royaumes de l'Inde transgangétique, la *Cochinchine* et le *Tonquin*, où elle s'introduisit aussi par suite de la conquête que fit de ces pays l'empereur *Yang-ti*, de la dynastie des Souï, au commencement du 7[e] siècle.

30. Dans plusieurs de ces pays, comme le Birman et l'Arakan, le brâhmanisme avait pris les devants depuis plus de cinq siècles.

31. En effet, à mesure que les brâhmanes avaient vu s'échapper la suprématie sur les peuples de l'Inde proprement

dité, ils avaient songé à compenser leurs pertes par la conquête religieuse et politique d'autres peuples.

32. C'est ainsi qu'ils s'étaient répandus, dès le temps du Bouddha, dans les pays méridionaux de l'Inde; puis, voyant que la propagande bouddhique avait laissé dans un oubli complet les royaumes transgangétiques, ils s'y étaient transportés depuis le 2e siècle avant notre ère, et enfin sous le règne de la dynastie *Pândava*, l'an 318 de J.-C., ils s'étaient établis parmi les populations malayes à *Java*, où, sous les auspices de leur religion, se fonda et grandit rapidement cet empire si puissant qui comprenait, outre les îles de *Java*, de *Soumatra* et *Bali*, un grand nombre d'autres encore, et même une partie du sud-est du Dekhan, à savoir le royaume de *Comar*.

33. Les Hindous donnaient à cet empire, dont le souverain prenait avec raison le titre de *mahârâdja*, le nom de *Souvarnadvîpa* « île d'or, » et les Arabes celui de *Zâbedj*. L'illustre Wilhelm de Humboldt en a fait connaître la civilisation par son livre *sur la langue Kawie*, le plus bel ouvrage philologique et littéraire que je connaisse.

34. Mais il faut le lire dans sa langue; aucune traduction ne saurait en rendre la beauté du style : c'est la langue allemande dans la plénitude de sa perfection.

35. Quant à la langue *Kawie*, c'était la langue sacrée des Javanais que leur culte mi-brâhmanique et mi-bouddhique de *Batâra-Gourou*, le Précepteur divin, joint à celui de *Sang Ywang Djagat*, le maître du monde, c'est-à-dire *Vichnou*, en sanskrit *Djagannâtha*, avait servi à former sur son modèle le *dêvanâgari*, et qui a été l'instrument d'une littérature religieuse dans laquelle on distingue sept livres canoniques.

36. Le culte des Javanais est un des exemples les plus frappants de la confusion des doctrines religieuses qu'avait déjà produite à cette époque la lutte séculaire des bouddhistes et des brâhmanes; et au lieu d'assigner comme unique raison à l'extinction du bouddhisme hindou la persécution des sectateurs du Bouddha par ceux de Brahmâ, il faudrait ne pas oublier de considérer les résultats qu'a dû avoir la confusion dont nous venons de citer un exemple très-remarquable.

cent siéges munis chacun d'un marchepied, les plus savants bouddhistes enseignaient gratuitement tous les jours la métaphysique, les mathématiques, l'astronomie alors très-avancée, la médecine, et aussi cette astrologie et cette magie dans lesquelles les sectateurs hindous du Bouddha avaient la réputation d'être les plus forts.

27. Il faut supposer pour l'honneur de l'esprit humain que ce ne fut pas cette réputation qui fit dire aux Chinois, suivant l'auteur arabe *Abouzeyd*, que la sagesse tire son origine des Hindous, bien qu'on ait de la peine à s'en défendre lorsqu'on voit les *Thang* aussi bien que les *Sassânides* faire tout leur possible pour se procurer dans l'Inde une certaine herbe au moyen de laquelle on ne mourait jamais.

28. Et non-seulement le bouddhisme se maintenait prospère à côté du brâhmanisme, dans le *Magadha*, dans le *Canoge*, dans le *Mâlava*, dans le *Sind* et dans la vallée de l'*Indus*, pour ne nommer que les parties principales de l'Hindoustan, mais il régnait aussi dans le petit *Tibet*, s'épanouissait dans le *Gandhârâ* et le *Kaboul*, et annonçait au loin par les statues du Bouddha, hautes de 140 pieds et brillantes d'or, taillées sur les rochers du *Bamian*, qu'il possédait le pays qu'arrose l'Oxus; d'où ses communautés rayonnaient jusque dans le *Khorâçân*, jusque dans la capitale de la Perse, que les Séleucides avaient placée sur le Tigre, et dans les pays que baigne le golfe Persique.

29. Et de l'autre côté, l'île de *Ceylan*, le pays bouddhique par excellence, commençait à propager la bonne loi, dès 410 de notre ère, par *Bouddhaghôcha*, dans le *Birman* et l'*Arakan* d'abord, puis au *Siam* et dans les autres royaumes de l'Inde transgangétique, la *Cochinchine* et le *Tonquin*, où elle s'introduisit aussi par suite de la conquête que fit de ces pays l'empereur *Yang-ti*, de la dynastie des Souï, au commencement du 7e siècle.

30. Dans plusieurs de ces pays, comme le Birman et l'Arakan, le brâhmanisme avait pris les devants depuis plus de cinq siècles.

31. En effet, à mesure que les brâhmanes avaient vu s'échapper la suprématie sur les peuples de l'Inde proprement

dité, ils avaient songé à compenser leurs pertes par la conquête religieuse et politique d'autres peuples.

32. C'est ainsi qu'ils s'étaient répandus, dès le temps du Bouddha, dans les pays méridionaux de l'Inde; puis, voyant que la propagande bouddhique avait laissé dans un oubli complet les royaumes transgangétiques, ils s'y étaient transportés depuis le 2e siècle avant notre ère, et enfin sous le règne de la dynastie *Pândava*, l'an 318 de J.-C., ils s'étaient établis parmi les populations malayes à *Java*, où, sous les auspices de leur religion, se fonda et grandit rapidement cet empire si puissant qui comprenait, outre les îles de *Java*, de *Soumatra* et *Bali*, un grand nombre d'autres encore, et même une partie du sud-est du Dekhan, à savoir le royaume de *Comar*.

33. Les Hindous donnaient à cet empire, dont le souverain prenait avec raison le titre de *mahârâdja*, le nom de *Souvarnadvîpa* « île d'or, » et les Arabes celui de *Zâbedj*. L'illustre Wilhelm de Humboldt en a fait connaître la civilisation par son livre *sur la langue Kawie*, le plus bel ouvrage philologique et littéraire que je connaisse.

34. Mais il faut le lire dans sa langue; aucune traduction ne saurait en rendre la beauté du style : c'est la langue allemande dans la plénitude de sa perfection.

35. Quant à la langue *Kawie*, c'était la langue sacrée des Javanais que leur culte mi-brâhmanique et mi-bouddhique de *Batâra-Gourou*, le Précepteur divin, joint à celui de *Sang Ywang Djagat*, le maître du monde, c'est-à-dire *Vichnou*, en sanskrit *Djagannâtha*, avait servi à former sur son modèle le *dêvanâgari*, et qui a été l'instrument d'une littérature religieuse dans laquelle on distingue sept livres canoniques.

36. Le culte des Javanais est un des exemples les plus frappants de la confusion des doctrines religieuses qu'avait déjà produite à cette époque la lutte séculaire des bouddhistes et des brâhmanes; et au lieu d'assigner comme unique raison à l'extinction du bouddhisme hindou la persécution des sectateurs du Bouddha par ceux de Brahmâ, il faudrait ne pas oublier de considérer les résultats qu'a dû avoir la confusion dont nous venons de citer un exemple très-remarquable.

cent siéges munis chacun d'un marchepied, les plus savants bouddhistes enseignaient gratuitement tous les jours la métaphysique, les mathématiques, l'astronomie alors très-avancée, la médecine, et aussi cette astrologie et cette magie dans lesquelles les sectateurs hindous du Bouddha avaient la réputation d'être les plus forts.

27. Il faut supposer pour l'honneur de l'esprit humain que ce ne fut pas cette réputation qui fit dire aux Chinois, suivant l'auteur arabe *Abouzeyd,* que la sagesse tire son origine des Hindous, bien qu'on ait de la peine à s'en défendre lorsqu'on voit les *Thang* aussi bien que les *Sassânides* faire tout leur possible pour se procurer dans l'Inde une certaine herbe au moyen de laquelle on ne mourait jamais.

28. Et non-seulement le bouddhisme se maintenait prospère à côté du brâhmanisme, dans le *Magadha,* dans le *Canoge,* dans le *Mâlava,* dans le *Sind* et dans la vallée de l'*Indus,* pour ne nommer que les parties principales de l'Hindoustan, mais il régnait aussi dans le petit *Tibet,* s'épanouissait dans le *Gandhârâ* et le *Kaboul,* et annonçait au loin par les statues du Bouddha, hautes de 140 pieds et brillantes d'or, taillées sur les rochers du *Bamian,* qu'il possédait le pays qu'arrose l'Oxus; d'où ses communautés rayonnaient jusque dans le *Khorâçân,* jusque dans la capitale de la Perse, que les Séleucides avaient placée sur le Tigre, et dans les pays que baigne le golfe Persique.

29. Et de l'autre côté, l'île de *Ceylan,* le pays bouddhique par excellence, commençait à propager la bonne loi, dès 410 de notre ère, par *Bouddhaghôcha,* dans le *Birman* et l'*Arakan* d'abord, puis au *Siam* et dans les autres royaumes de l'Inde transgangétique, la *Cochinchine* et le *Tonquin,* où elle s'introduisit aussi par suite de la conquête que fit de ces pays l'empereur *Yang-ti,* de la dynastie des Souï, au commencement du 7e siècle.

30. Dans plusieurs de ces pays, comme le Birman et l'Arakan, le brâhmanisme avait pris les devants depuis plus de cinq siècles.

31. En effet, à mesure que les brâhmanes avaient vu s'échapper la suprématie sur les peuples de l'Inde proprement

dite, ils avaient songé à compenser leurs pertes par la conquête religieuse et politique d'autres peuples.

32. C'est ainsi qu'ils s'étaient répandus, dès le temps du Bouddha, dans les pays méridionaux de l'Inde; puis, voyant que la propagande bouddhique avait laissé dans un oubli complet les royaumes transgangétiques, ils s'y étaient transportés depuis le 2e siècle avant notre ère, et enfin sous le règne de la dynastie *Pândava*, l'an 318 de J.-C., ils s'étaient établis parmi les populations malayes à *Java*, où, sous les auspices de leur religion, se fonda et grandit rapidement cet empire si puissant qui comprenait, outre les îles de *Java*, de *Soumatra* et *Bali*, un grand nombre d'autres encore, et même une partie du sud-est du Dekhan, à savoir le royaume de *Comar*.

33. Les Hindous donnaient à cet empire, dont le souverain prenait avec raison le titre de *mahârâdja*, le nom de *Souvarnadvîpa* « île d'or, » et les Arabes celui de *Zâbedj*. L'illustre Wilhelm de Humboldt en a fait connaître la civilisation par son livre *sur la langue Kawie*, le plus bel ouvrage philologique et littéraire que je connaisse.

34. Mais il faut le lire dans sa langue; aucune traduction ne saurait en rendre la beauté du style : c'est la langue allemande dans la plénitude de sa perfection.

35. Quant à la langue *Kawie*, c'était la langue sacrée des Javanais que leur culte mi-brâhmanique et mi-bouddhique de *Batâra-Gourou*, le Précepteur divin, joint à celui de *Sang Ywang Djagat*, le maître du monde, c'est-à-dire *Vichnou*, en sanskrit *Djagannâtha*, avait servi à former sur son modèle le *dêvanâgari*, et qui a été l'instrument d'une littérature religieuse dans laquelle on distingue sept livres canoniques.

36. Le culte des Javanais est un des exemples les plus frappants de la confusion des doctrines religieuses qu'avait déjà produite à cette époque la lutte séculaire des bouddhistes et des brâhmanes; et au lieu d'assigner comme unique raison à l'extinction du bouddhisme hindou la persécution des sectateurs du Bouddha par ceux de Brahmâ, il faudrait ne pas oublier de considérer les résultats qu'a dû avoir la confusion dont nous venons de citer un exemple très-remarquable.

cent siéges munis chacun d'un marchepied, les plus savants bouddhistes enseignaient gratuitement tous les jours la métaphysique, les mathématiques, l'astronomie alors très-avancée, la médecine, et aussi cette astrologie et cette magie dans lesquelles les sectateurs hindous du Bouddha avaient la réputation d'être les plus forts.

27. Il faut supposer pour l'honneur de l'esprit humain que ce ne fut pas cette réputation qui fit dire aux Chinois, suivant l'auteur arabe *Abouzeyd*, que la sagesse tire son origine des Hindous, bien qu'on ait de la peine à s'en défendre lorsqu'on voit les *Thang* aussi bien que les *Sassânides* faire tout leur possible pour se procurer dans l'Inde une certaine herbe au moyen de laquelle on ne mourait jamais.

28. Et non-seulement le bouddhisme se maintenait prospère à côté du brâhmanisme, dans le *Magadha*, dans le *Canoge*, dans le *Mâlava*, dans le *Sind* et dans la vallée de l'*Indus*, pour ne nommer que les parties principales de l'Hindoustan, mais il régnait aussi dans le petit *Tibet*, s'épanouissait dans le *Gandhârâ* et le *Kaboul*, et annonçait au loin par les statues du Bouddha, hautes de 140 pieds et brillantes d'or, taillées sur les rochers du *Bamian*, qu'il possédait le pays qu'arrose l'Oxus; d'où ses communautés rayonnaient jusque dans le *Khorâçân*, jusque dans la capitale de la Perse, que les Séleucides avaient placée sur le Tigre, et dans les pays que baigne le golfe Persique.

29. Et de l'autre côté, l'île de *Ceylan*, le pays bouddhique par excellence, commençait à propager la bonne loi, dès 410 de notre ère, par *Bouddhaghôcha*, dans le *Birman* et l'*Arakan* d'abord, puis au *Siam* et dans les autres royaumes de l'Inde transgangétique, la *Cochinchine* et le *Tonquin*, où elle s'introduisit aussi par suite de la conquête que fit de ces pays l'empereur *Yang-ti*, de la dynastie des Souï, au commencement du 7e siècle.

30. Dans plusieurs de ces pays, comme le Birman et l'Arakan, le brâhmanisme avait pris les devants depuis plus de cinq siècles.

31. En effet, à mesure que les brâhmanes avaient vu s'échapper la suprématie sur les peuples de l'Inde proprement

dite, ils avaient songé à compenser leurs pertes par la conquête religieuse et politique d'autres peuples.

32. C'est ainsi qu'ils s'étaient répandus, dès le temps du Bouddha, dans les pays méridionaux de l'Inde; puis, voyant que la propagande bouddhique avait laissé dans un oubli complet les royaumes transgangétiques, ils s'y étaient transportés depuis le 2e siècle avant notre ère, et enfin sous le règne de la dynastie *Pândava*, l'an 318 de J.-C., ils s'étaient établis parmi les populations malayes à *Java*, où, sous les auspices de leur religion, se fonda et grandit rapidement cet empire si puissant qui comprenait, outre les îles de *Java*, de *Soumatra* et *Bali*, un grand nombre d'autres encore, et même une partie du sud-est du Dekhan, à savoir le royaume de *Comar*.

33. Les Hindous donnaient à cet empire, dont le souverain prenait avec raison le titre de *mahârâdja*, le nom de *Souvarnadvîpa* « île d'or, » et les Arabes celui de *Zâbedj*. L'illustre Wilhelm de Humboldt en a fait connaître la civilisation par son livre *sur la langue Kawie*, le plus bel ouvrage philologique et littéraire que je connaisse.

34. Mais il faut le lire dans sa langue; aucune traduction ne saurait en rendre la beauté du style : c'est la langue allemande dans la plénitude de sa perfection.

35. Quant à la langue *Kawie*, c'était la langue sacrée des Javanais que leur culte mi-brâhmanique et mi-bouddhique de *Batâra-Gourou*, le Précepteur divin, joint à celui de *Sang Ywang Djagat*, le maître du monde, c'est-à-dire *Vichnou*, en sanskrit *Djagannâtha*, avait servi à former sur son modèle le *dêvanâgari*, et qui a été l'instrument d'une littérature religieuse dans laquelle on distingue sept livres canoniques.

36. Le culte des Javanais est un des exemples les plus frappants de la confusion des doctrines religieuses qu'avait déjà produite à cette époque la lutte séculaire des bouddhistes et des brâhmanes; et au lieu d'assigner comme unique raison à l'extinction du bouddhisme hindou la persécution des sectateurs du Bouddha par ceux de Brahmâ, il faudrait ne pas oublier de considérer les résultats qu'a dû avoir la confusion dont nous venons de citer un exemple très-remarquable.

37. En effet, il est évident que cette confusion du bouddhisme avec le vichnouvisme ou avec le civaïsme a dû amener l'extinction du bouddhisme plus sûrement encore que la persécution des brâhmanes, quelque longue et violente qu'on veuille la supposer. On n'a jamais supprimé nulle part aucune religion par la violence seule, surtout quand cette religion comptait ses adhérents par millions.

CHAPITRE III.

La dynastie bouddhique de *Ballabhi* dans le Gouzerat. — Troubles dans l'Inde centrale. — Le roi *Çilâditya*. — Une dynastie brâhmanique s'élève dans le Sind. — Révolution tentée par les brâhmanes dans l'Inde centrale. — Elle est réprimée par l'empereur de la Chine. — La secte des *Djaïnas*; elle est mi-bouddhique et mi-brâhmanique; elle contribue à l'extinction du bouddhisme.

1. Les limites de ce travail ne nous imposent pas l'obligation de nommer toutes les dynasties qui ont gouverné dans l'Inde, et cela serait aussi parfaitement inutile au but que nous avons en vue, qui est de présenter des choses du bouddhisme un ensemble assez substantiel pour qu'il puisse servir par la suite de cadre à une histoire de cette religion, aussi détaillé qu'on voudra la faire.

2. Nous pouvons donc nous dispenser de parler des rois qui gouvernèrent du 4e siècle au 7e siècle, depuis le *Gandhârâ*, situé sur les rives du haut Indus, jusqu'au *Tâmraliptika* aux bouches du Gange, et qui presque tous reconnaissaient pour suzerain le grand-roi du *Canoge* et étaient bouddhistes comme lui.

3. Toute cette époque, jusqu'en 618 de J.-C., en partie si troublée pour la Chine et pour la Perse, à cause des agressions des Turcs, fut pour l'Inde centrale une ère de paix et de prospérité publique.

4. Les dissensions religieuses et politiques entre les bouddhistes et les brâhmanes semblaient n'avoir jamais existé, tant les deux partis vivaient en bons voisins sous la dynastie des seconds *Goupta*; et il en était de même sous la dynastie *Ballabhi* ou *Balabhadra*, qui régnait dans le Gouzerat, si riche par son commerce maritime.

5. Ce fut sans doute cette richesse qui devint la cause des désastres qui fondirent sur ce pays et sa dynastie en l'an 524,

où des barbares venus du Nord, des Indo-Scythes probablement, détruisirent la capitale de *Ballabhipoura*, et mirent fin au règne de ses princes.

6. Le calme déjà séculaire de l'Inde fut encore troublé dans le même siècle par les expéditions de *Khosroës* sur l'Indus, dans le *Sind*, royaume très-considérable alors, et où prospérait un mélange de croyances indiennes et persanes très-difficiles à définir, mais qu'on nommait bouddhisme. Enfin la paix de l'Inde reçut une plus rude atteinte encore en 618, par suite du meurtre de *Vardhana*, roi de Canoge, par un de ses vassaux brâhmaniques.

7. Cette mort fut le signal d'un grand nombre de soulèvements de la part des autres rois vassaux, et les brâhmanes en profitèrent pour pêcher dans l'eau trouble. Ils avaient des griefs particuliers contre la famille du roi assassiné, parce que, pour satisfaire ses goûts dispendieux, elle avait osé puiser dans les trésors de leurs temples.

8. Dans cette conjoncture, et pour arrêter les désordres, plusieurs des personnages les plus influents du Canoge s'accordèrent pour proclamer roi le frère du feu râdja, et qui devint célèbre dans l'histoire de l'Inde sous le nom du mahârâdja *Çilâditya*.

9. C'est le même que celui dont nous avons déjà parlé dans le livre précédent, et l'on a vu que le beau nom qui lui est attribué, le « Soleil de la conduite morale, » ne lui sied pas mal.

10. Il avait en outre toutes les qualités d'un roi qui ne laisse pas tomber le sceptre en quenouille; car pendant six ans il promena son armée, où il y avait 5,000 éléphants, dit *Hiouen-Thsang*, d'un bout de l'Inde à l'autre, pour remettre sous le sceptre du *Kanyakoubdja* tous les rois vassaux qui avaient cru pouvoir en décliner la suprématie.

11. Quand il eut achevé cette œuvre militaire, l'an 621, il s'occupa avec zèle de l'œuvre religieuse, celle de rendre au bouddhisme dans ses États la place d'honneur qui alors encore lui était aussi dévolue dans le Mâlava, dans le Sind et dans le Kaboul.

12. Dans le Sind et dans la vallée de l'Indus, qui en avait

dépendu, jusqu'au Kachemir, avant l'expédition de Khosroës, le bouddhisme ne tarda cependant pas beaucoup à prendre un rang inférieur, et cela depuis l'avénement au trône du Sind, en l'an 639, d'un roi qui professait le culte brâhmanique.

13. Ce roi s'appelait *Tchotch*. Il avait été ministre du roi bouddhiste son prédécesseur, dont il épousa la veuve et extermina la famille. Pendant les 40 années qu'il régna, jusqu'à 679 de J.-C., il fit du Sind, auquel il joignit le Moultan et le Béloutchistan, un royaume plus puissant encore qu'il ne l'avait été avant l'invasion de Khosroës, et ce pays continua ainsi, sous son fils et successeur *Dâher*, jusqu'à l'invasion arabe de *Mohammed*, en l'an 705.

14. Le Sind ne suivit pas la religion de son roi; il resta bouddhiste. Mais il n'en fut pas ainsi du pays de la vallée de l'Indus. Là, l'abandon du bouddhisme prit de plus en plus un caractère général, et cela surtout par l'influence de la métropole du vichnouvisme mélangé de naturalisme persan, la ville de *Moultan*, dont le temple d'Aditya, que les Arabes appelèrent la Maison d'or, parce qu'ils y trouvèrent beaucoup d'or donné en offrande, était depuis un siècle déjà et resta pendant des siècles encore un des lieux de pèlerinage les plus vénérés de l'Inde entière.

15. Dans l'Inde centrale aussi les brâhmanes eurent à cette époque, après la mort de *Çilâditya*, en 648 de notre ère, la satisfaction de revenir au gouvernail; toutefois ce triomphe ne fut pas de longue durée. Les annalistes chinois nous disent que l'empereur *Taï-tsoung*, fondateur de la dynastie des *Thang*, outragé de ce que l'homme que les brâhmanes avaient placé sur le premier trône de l'Inde ne voulut pas recevoir son ambassadeur, qu'il avait envoyé au roi Cilâditya, dont il ignorait la mort, fit attaquer l'usurpateur par des troupes tirées au nombre de 8,000 du Nepâl et du Tibet, lui prit d'assaut sa résidence, *Tchampara-nagara* (aujourd'hui Tchoupra), sur le Gange, et, après une vaillante résistance, le fit prisonnier lui-même dans le Kôçala, où il s'était réfugié.

16. Il se le fit amener et, en le voyant, il dit : « Les oreilles

» et les yeux de cet homme ne respirent que les plaisirs; sa » bouche et son nez sont ceux d'un homme adonné aux pen- » chants vicieux. »

17. C'était en peu de mots faire la peinture de l'état de dégradation morale où la politique des brâhmanes s'appliquait depuis si longtemps à plonger les populations, afin de les détacher du bouddhisme, qui était revenu çà et là, par l'influence des doctrines chrétiennes, à la sévérité de sa morale primitive.

18. Cette régénération partielle et locale avait produit la secte des *Djaïnas* ou vainqueurs, qui subsiste encore aujourd'hui, surtout dans le midi de la presqu'île.

19. Leur religion se forma d'un composé de doctrines conservatrices de la société et de la morale, empruntées au brâhmanisme aussi bien qu'au bouddhisme, et elle était censée être instituée par 72 apôtres de pureté ou saints, nommés *tîrthakaras*, parmi lesquels on distingue le saint par excellence, *Mahavîra*, comme étant le législateur ou précepteur de l'âge actuel.

20. On le nomme aussi *Varddhamâna*, le fortuné, et c'est un dieu incarné; il commença sa carrière d'enseignement à l'âge de 30 ans.

21. Par le fait seul de son existence, le djaînisme, qui se répandit beaucoup et devint même une puissance politique au 12e et au 13e siècles, le djaînisme contribua à l'œuvre de la dissolution de la société bouddhique presque pour autant que l'absorption latente, mais très-appréciable pourtant, du bouddhisme dans le vichnouvisme et surtout dans le çivaïsme, et à ces deux causes de l'extinction du bouddhisme indien, les événements politiques qui surgirent au 7e siècle en ajoutèrent deux autres.

22. Ces événements sont l'invasion et la conquête partielle de l'Inde par les Arabes.

23. De là un réveil de sentiment national et un besoin d'unité qui amenèrent du côté des bouddhistes des retours volontaires et sur une grande échelle dans la société constitutive de l'Inde, le brâhmanisme, et, du côté des brâhmanes,

la persécution contre ceux qui résistaient à ce mouvement général.

24. Telles sont les quatre grandes causes de l'extinction du bouddhisme dans l'Inde, et qui, si je ne me trompe, sont ici constatées pour la première fois.

25. En effet, on n'a toujours parlé que de la persécution suscitée aux bouddhistes par les brâhmanes, et encore sans en indiquer la cause efficiente, le danger de la conquête musulmane.

26. Ce péril public était pourtant un point essentiel à constater, puisque c'est lui seul qui explique suffisamment comment, au 12e siècle, a pu si rapidement disparaître du sol indien une religion qui y existait depuis plus de 15 siècles, et qui y comptait, nominalement du moins, plus de 40 millions d'adhérents.

CHAPITRE IV.

L'invasion de l'Inde par les Arabes et les Tibétains. — Mohammed fait la conquête de la vallée de l'Indus. — La dynastie *Késari*. — L'Inde centrale est exposée aux envahissements de tout conquérant par défaut d'unité politique. — *Yacoub*. — *Kallara*, chef d'une dynastie brâhmanique du Kaboul qui est bouddhiste. — L'invasion de *Sébuktékin*, chef de la maison de Gazna. — Causes de l'affaiblissement du caractère national des Hindous. — Le roi *Bhôdja* du Mâlava. — Émigration des bouddhistes à la Chine.

1. A peine l'islamisme était-il né, que déjà, en l'an 16 de l'hégire, 637 de J.-C., l'ardeur de leur foi et aussi celle de la rapine poussèrent les sectateurs de *Mahomet* vers les bouches de l'Indus et sur divers points de la côte occidentale de l'Inde.

2. S'ils n'envahirent pas aussi promptement le continent de l'Inde, c'est que l'ignorance de la nature de ce pays, qui se présentait à eux, du côté du *Sedjestan*, comme un désert de sable, leur fit penser que ce serait une conquête peu utile et peu lucrative.

3. Mais diverses expéditions dans le *Kaboul* et jusque vers les rives de l'Indus les firent enfin revenir de cette erreur, et, 67 ans après leur première apparition sur les côtes indiennes, en l'an 705, *Mohammed*, un des généraux du khalife *Valid*, ou, si l'on veut, de *Hadjadj*, son gouverneur de la

Perse, s'empara, après les combats les plus sanglants, du *Sind* et du *Moultan*, que gouvernait encore le râdja *Dâher*.

4. Il paraît que ce prince ne s'émut pas trop du premier succès de Mohammed, car ce ne fut qu'en 712, et seulement lorsqu'il se vit assiégé dans sa capitale *Alor*, qui était où est aujourd'hui *Bakkar*, qu'il marcha en personne contre l'envahisseur. Il resta dans le combat.

5. Dès lors l'Inde centrale, inquiétée déjà par les incursions des Tibétains et en partie dans la dépendance d'une dynastie qui lui était étrangère, la dynastie *Késari* du Télingana, dans le Dekhan, qui à cette époque, au 8ᵉ siècle, était devenue maîtresse absolue de l'*Oudradêça* (Orissa), d'une partie de la côte de *Tchôda* (Coromandel), du *Ceylan* et du *Bengale*, et qui resta dans cette puissance jusqu'au commencement du 10ᵉ siècle; je dis, l'Inde centrale était menacée d'une position plus humiliante que celle qu'elle subissait déjà, car c'était la soumission à l'*islam*.

6. Le rappel de Mohammed par un maître soupçonneux, le khalife *Soleyman*, successeur de Valid, la sauva pour cette fois, et ses destinées subirent ainsi un retard de trois siècles.

7. Cependant l'épouvante qu'avait répandue l'invasion de Mohammed fit jeter à toute l'Inde un cri d'alarme qui retentit jusque dans la *Chine*, où les princes bouddhiques envoyèrent demander du secours.

8. Mais la Chine ne put en donner aucun, tellement elle était embarrassée elle-même pour se défendre contre des envahisseurs qui valaient les Arabes, savoir les *Tibétains*, dont les audaces guerrières faisaient alors, et jusque vers la fin du 9ᵉ siècle, trembler toute la haute Asie orientale. Ils venaient aussi dans l'Inde, avons-nous dit, où ils pénétraient jusqu'aux bouches du Gange.

9. Dans ces conjonctures, un grand nombre d'Hindous des pays de l'ouest et du sud-ouest subirent le prestige qu'exercent toujours plus ou moins, autour d'elles, les fortes convictions, de quelque nature qu'elles soient, et les conversions à l'islam furent nombreuses, ainsi que les changements des noms indigènes contre des noms arabes.

10. Des musulmans venant de l'Arabie et de la Perse s'établirent à demeure et toujours en plus grand nombre sur plusieurs points de la vallée de l'Indus, où Mohammed n'avait pas oublié de fonder autant de mosquées qu'il lui avait été possible; et, vers le milieu du 8e siècle, les Arabes bâtirent sur le cours inférieur du fleuve, là où est aujourd'hui *Hyderabad*, la ville de *Mançoura*, « la victorieuse, » pour être le chef-lieu de leur première principauté mahométane dans l'Inde.

11. Quant aux rois hindous, qui avaient vu de près la valeur impétueuse et l'intrépidité inflexible qui font le caractère propre des descendants d'Ismaël, conformément à ces paroles de l'Écriture : « Il sera un homme farouche; il lèvera sa main » sur chacun et campera en face de ses frères; » je dis, quant aux rois hindous, voyant que la Chine ne pouvait réaliser leurs vœux et les assister de ses armes, ils s'appliquaient soigneusement à éviter tout ce qui pouvait irriter ces hôtes terribles, et les râdjas du Sind et du Mâlva, qui gouvernaient les deux royaumes bouddhiques où le commerce attirait les musulmans en nombre très-considérable, se montraient pleins d'égards pour tout ce qui confessait la légitimité du *djéhâd* ou guerre sainte.

12. Néanmoins le *Sind* ne tarda guère à tomber entièrement au pouvoir du Croissant; et, au milieu du 9e siècle, l'islamisme avait déjà pénétré jusqu'au *Kachmîr*.

13. Cependant les dissensions intérieures qui déchiraient fréquemment l'empire des khalifes et les occupaient chez eux purent faire croire aux Hindous que l'orage de la conquête étrangère irait enfin en se dissipant. Mais, malheureusement pour eux, il se trouva un homme qui n'était qu'un chaudronnier, il est vrai, mais qui était fait pour être un *moudjâhed* ou combattant pour la foi, et dont le nom était *Yacoub*. Il sortit soudain de son désert de Béloutchistan comme une trombe de sable et s'abattit sur l'Arachosie, le Bamian et le Kaboul. Cela arriva en l'an 871.

14. Tout plia devant ce fanatique, impétueux comme le vent de son pays, et les peuples qu'il se soumit, il les soumit aussi à la loi de Mahomet, l'*islam*, la soumission à Dieu.

15. Les trophées de la guerre sainte, consistant principalement en statues des temples bouddhiques, appelées *bodd* (*bouddha*) par les Arabes, il les envoyait au khalife de Bagdad, le vicaire du prophète.

16. On conçoit aisément quel désastre ce dut être pour le bouddhisme qu'un tel conquérant. Le Kaboul, le siége principal du bouddhisme à l'ouest de l'Indus, ne succomba pas encore cette fois sous le coup que lui porta Yacoub; mais ce que ne put faire le glaive des Musulmans fut consommé bientôt après, au commencement du 10e siècle, par l'habileté des brâhmanes.

17. La royauté bouddhiste du Kaboul fut renversée par un ministre dévoué aux croyances brâhmaniques; il s'appelait *Kallara* et devint le chef d'une dynastie très-envahissante, puisqu'elle joignit au Kaboul, le Gandhâra, le Pêchâwer et tout le Pendjâb.

18. Cependant, à mesure qu'elle s'étendit à l'est de l'Indus, elle perdit de son pouvoir à l'ouest de ce fleuve. Le Kaboul, exposé d'un côté aux incursions de ces tribus turques qui avaient autrefois poussé sur l'Inde les *Youë-chi*, et qui devaient renverser l'empire de Bagdad; de l'autre, aux entreprises continuelles des apôtres de l'islam, qui ne connaissaient que la conversion, le tribut ou la mort, le Kaboul n'était déjà plus guère que nominalement aux mains des successeurs de Kallara, lorsque les rudes attaques de *Sébuktékin* vinrent le leur arracher tout à fait.

19. La première invasion de cet esclave turc, devenu prince de Gazna et père de ce fameux *Mahmoud* qui compte parmi les plus terribles *combattants pour la foi* que l'islamisme ait connus, la première invasion de Sébuktékin dans le Kaboul eut lieu en 977.

20. Le roi de ce pays, mais qui n'y résidait déjà plus, était alors *Djayapâla*, le quatrième successeur de Kallara. Sa force principale reposait sur le Pendjâb, et c'est de là qu'il s'avança à la rencontre de Sébuktékin, à l'ouest de l'Indus. Il va sans dire qu'il fut battu.

21. Les Hindous d'alors, quelles que fussent encore les vertus qu'ils manifestaient dans leurs relations sociales et

commerciales, et que nous devons admettre puisqu'elles sont également attestées par les Chinois et par les Arabes, les Hindous avaient perdu une vertu essentielle, et qu'on peut appeler leur vertu de race puisqu'elle brille, pendant des siècles, d'un si haut éclat dans la conduite de leurs ancêtres, je veux dire la vertu martiale.

22. Les rêveries d'une métaphysique toute fantastique et les pratiques puériles du bouddhisme d'une part, de l'autre les basses satisfactions qu'accordait à leurs sens le culte des divinités qu'avaient établi les brâhmanes, les vichnouvites aussi bien que les çivaïtes, et qui avaient tellement dévoyé leurs idées sur la morale, qu'ils étaient arrivés à considérer l'inceste comme une chose anciennement autorisée par le richi *Kapila*, celui-là même en l'honneur duquel les ancêtres du Bouddha avait fondé la ville de de *Kapilavastou*, « le lieu » de Kapila, » voilà plus de causes qu'il n'en avait fallu pour faire de cette nation, jadis si pleine d'énergie et d'action, un peuple timide et craintif, ne regardant plus ce monde que comme « une grande forêt de douleurs. »

23. D'ailleurs comment ces religieux sans nombre qui ne s'appliquaient qu'à « parvenir à comprendre le vide, » ou qui croyaient mûrir pour l'état de Bouddha en se tenant assis les jambes croisées et ramenées sous leur corps dans une complète immobilité de leurs membres et de leur pensée, en ayant soin de regarder fixement le bout de leur nez, avec la constante application de mouvoir par leurs narines, à intervalles égaux, le souffle de l'aspiration et le souffle de l'expiration, comment de tels hommes, considérés et respectés comme des initiés à la grande contemplation, et par conséquent comme des modèles dignes d'être imités, comment les exemples de tels hommes n'auraient-ils pas abâtardi et abêti le peuple le plus heureusement doué?

24. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût plus d'une contrée dans l'Inde où cet affaiblissement du cœur était encore loin de former le trait distinctif de la population. Le Râdjasthan et le Mâlva, par exemple, étaient toujours habités par un peuple courageux et guerrier, et le roi de Mâlva, qui s'appelait alors *Bhôdja*, faisait grand honneur au sang dont on le disait

descendre, et qui n'était autre que celui de l'héroïque adversaire d'Alexandre, le râdja *Porus* (Pauvara). Cependant cette descendance a besoin d'être prouvée.

25. Depuis que les rois de *Mâlva* avaient délaissé l'antique ville d'*Oudjaînî*, illustrée par le règne du premier *Vikramâditya*, ils habitaient près de là une ville nommée *Dhârâ*, située sur un plateau du Vindhya, à une vingtaine de lieues au nord-est de la capitale proprement dite, et que les écrivains arabes appellent *Mânakir* (Minagara).

26. Le mouvement et le bruit causés par le commerce très-actif de cette ville étaient moins que le calme et le silence de *Dhârâ* favorables à la culture des sciences et des lettres que *Bhôdja* affectionnait en prince riche et magnifique.

27. Sa cour était composée des *pandits* les plus savants que l'Inde possédait alors, car *Bhôdja* était vichnouvite, bien que le bouddhisme fût la religion dominante dans le Mâlava, dont la suprématie s'étendait non-seulement sur le Gouzerat, mais aussi sur une grande étendue des côtes maritimes qui longent les Ghattes.

28. C'était donc un royaume très-riche, le plus florissant de toute l'Inde, puisqu'il possédait d'excellents ports de mer, par la voie desquels les Arabes et les Persans continuaient avec l'Inde le commerce des Romains de l'empire.

29. Néanmoins, comme la prospérité du commerce n'est pas précisément la bonne prospérité, ainsi que le prouve l'histoire de *tous* les États préférablement commerçants, les productions littéraires de la cour de *Bhôdja* jetèrent plus d'éclat qu'ils n'eurent de valeur réelle; elles se font remarquer par ce caractère prétentieux et maniéré qui est le propre des littératures trop bien payées et protégées.

30. Les Hindous écrivaient alors comme ils se battaient, par un effort plus ou moins déguisé, et cependant ils écrivaient plus que jamais (ils achevaient l'OCÉAN *des contes*, le Kathâsaritsâgara), et plus que jamais ils étaient en hostilité les uns avec les autres.

31. Cette littérature miroitant de toutes les couleurs du naturalisme éblouit les Arabes, et le charme qu'ils en éprouvèrent se fit sentir jusqu'à Bagdad, de même que le courage

des Hindous, pour n'être plus de bon aloi, étonna et tint en échec plus d'une fois les armées mêmes du redoutable *Mahmoud*.

32. Néanmoins les malheurs de l'Inde allèrent constamment en augmentant; le pays prit çà et là cet aspect abandonné et désert qui n'a cessé de faire des progrès depuis, et la vallée de l'Indus s'en ressentit d'abord. Les religieux bouddhistes quittèrent leurs vihâras qui tombèrent promptement en ruines, ainsi que les temples du Bouddha, et, fuyant le glaive des Arabes, ces « barbares qui bouleversaient la » terre, la nourrice des créatures (*bhoûtadhâtrî*), » ils établirent, dès la fin du 10ᵉ siècle, ce courant d'émigration vers la Chine que nous font connaître les annalistes de ce pays, et qui a contribué pour sa part à l'extinction du bouddhisme dans l'Inde.

33. La Chine, en effet, dut attirer leurs regards préférablement à tout autre pays, car depuis que la loi du Bouddha y avait été établie, ses empereurs l'avaient toujours eue dans une estime singulière, et n'avaient jamais manqué d'honorer grandement les religieux qui s'étaient appliqués à la faire fleurir.

34. Les religieux de l'Inde surtout, ils les avaient toujours reçus à bras ouverts, et cette bonne réception fut naturellement une raison pour que ces religieux s'y rendissent de plus en plus nombreux, en emportant avec eux tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et ce qu'en Chine on recevait avec bonheur, les livres de la doctrine, les reliques et les statues du Bouddha.

CHAPITRE V.

Mahmoud. — Progrès de la conquête musulmane dans l'Inde. — Résistance des rois de Kaboul, soutenus par ceux de l'Inde centrale. — Procédés de Mahmoud. — Prise de Soumenat.

1. Quand *Djayapâla* eut été vaincu, il acheta la paix au prix d'une partie de son royaume à l'occident de l'Indus, mais ne pouvant se résigner à supporter cette perte, il eut l'imprudence de recourir de nouveau à la fortune des armes, et de nouveau il fut vaincu.

2. Cette seconde défaite était d'autant plus grave qu'elle

révéla aux Musulmans la faiblesse des rois de l'Inde centrale, qu'aucune grande dynastie ne protégeait pour le moment. Sur la demande de *Djayapâla*, ils n'avaient pas hésité à lui accorder le secours de leurs armées, qu'ils commandèrent eux-mêmes.

3. *Sébuktékin* n'eut pas le temps de mettre à profit l'expérience qu'il venait de faire du peu d'importance militaire des alliés du roi de Kaboul et qui étaient les radjas du Canoge, d'Adjmir et de Kallindjer ; il mourut peu après cette seconde victoire, et d'ailleurs il avait assez de modération pour ne pas poursuivre à tout prix la propagation de l'Islam.

4. Il laissa même les peuples du Kaboul dans la tranquille possession de leurs croyances bouddhiques ou brâhmaniques; mais il en fut tout autrement de son fils et successeur, le terrible *Mahmoud*.

5. Aussitôt qu'il se fut affermi dans la possession de sa principauté, il courut, enflammé pour la guerre sainte, dans le Kaboul, au devant de *Djayapâla* qui avait traversé l'Indus pour la troisième fois, le battit près de la ville de *Pêchâwer*, et le fit prisonnier, l'an 1001.

6. Et sans perdre du temps, il occupa le *Kaboul* entier, malgré la résistance des habitants, qui fut vive surtout dans les montagnes du Nord; puis il franchit l'Indus. Ce passage mémorable tomba dans l'année 1005 de J.-C.

7. Dès ce moment l'Inde fut perdue pour ses habitants et appartint à l'étranger qui ne l'a plus lâchée depuis. Mahmoud emporta successivement le Pendjâb, le Moultan, et, chassant devant lui le successeur de Djayapâla, le roi *Anandapâla* et ses alliés, plusieurs des radjas de l'Inde centrale, il pénétra, en 1008, jusqu'aux premiers contreforts de l'Himâlaya, où il prit et détruisit la ville et le temple de *Nagrakotta;* puis, l'année suivante, il envahit le pays d'*Adjmir*, dans le Râdjasthan.

8. Il y eut là pendant plusieurs années, des combats terribles et des résistances héroïques jusque sur les ruines des temples et des villes, car les *Radjepouts* étaient alors, comme aujourd'hui, plus guerriers que les autres Hindous. Mais Mahmoud, poussé par les paroles du Prophète : « Combattez » les infidèles jusqu'à ce que la religion de Dieu règne seule

» sur la terre, » Mahmoud brisa tout, puis passa outre pour franchir la *Djamounâ*.

9. Ce passage, qui arriva en l'an 1015, n'est pas une date moins fatale pour l'Inde que celle de 1005, qui marqua le passage de l'Indus. Car en franchissant la Djamounâ, le Glaive de la religion (*Seïf-Eddaulah*), comme le souverain de Bokhara avait surnommé Mahmoud, porta la servitude étrangère dans l'Inde centrale, la terre classique des Aryas.

10. Là, dans le champ même de la mémorable bataille des Kaûravas et des Pandavas, nommé le *Kouroukchêtra*, il s'empara du lieu de pèlerinage le plus célèbre de l'Inde, et qui était la ville dédiée au seigneur du lieu, *Sthânêçvara* (Vichnou), d'où le nom contracté de *Tanesser*.

11. La statue du Dieu, trophée précieux pour l'émir vainqueur que le khalife de Bagdad avait orné du titre de Bras droit de l'empire des croyants (*Yemin-Eddaulah*), prit, comme tant d'autres, le chemin de la ville de Gazna.

12. Le malheureux *Anandapâla* ne survécut pas longtemps à une telle calamité, et son successeur *Trilôtchanapâla* fit ce qu'il put pour relever la fortune de l'Inde, mais en vain.

13. D'abord, il est vrai, lorsque Mahmoud, qui était rentré dans son gouvernement, se présenta de nouveau sur le sol de l'Inde, l'an 1018, et qu'il marcha sur le Gange avec une armée que la renommée de ses victoires avait considérablement grossie, *Trilôtchanapâla*, qui sans doute ne s'était pas attendu à un retour aussi prompt, s'enfuit chez le roi de *Mâlva*.

14. Il en arriva que tout le pays fut à la disposition de l'émir, et que son glaive fit une ample moisson, soit pour la mort, soit pour l'Islam.

15. A voir la facilité avec laquelle les Hindous adoptèrent la loi du Prophète, on ne peut douter que ces conquêtes spirituelles ne s'étendissent principalement sur les Hindous bouddhistes : ils étaient une société religieuse sans lien dogmatique et partant sans unité; leur conversion ne put résister à la double sommation du glaive et de l'intérêt, de la mort et du tribut.

16. Cela, du reste, n'est pas une simple supposition. Toute

l'histoire moderne de l'Inde prouve ce fait, que depuis la disparition du bouddhisme de ce pays, depuis que les diverses sectes du brâhmanisme s'y sont seules trouvées en face de l'étranger, aucune religion venue du dehors, et quels qu'aient été les moyens employés par ses apôtres, n'a pu opérer des conversions dans l'Inde, j'entends des conversions en nombre considérable et qui changent la physionomie religieuse d'un pays.

17. D'ailleurs les grandes résistances, les résistances héroïques, des combats « tels qu'on n'en avait pas vu d'exemples », comme dit *Belladori*, n'eurent jamais lieu que lorsque les Musulmans se trouvaient aux prises avec des princes ou avec des populations brâhmaniques, ainsi qu'on le voit entr'autres par la conduite de Dâher, de Djayapâla, de Trilotchanapâla et par celle des défenseurs de Somanâtha.

18. La prise de cette ville de *Sômanâtha* ou *Soumenat* couronna l'œuvre de la conquête musulmane sous Mahmoud; pour le moment ce fut la ville de *Mathoura*, sur la rive occidentale de la Djamounâ, dans la province actuelle d'Agra, qui éprouva le sort de la destruction.

19. C'était encore un lieu sacré pour le brâhmanisme; c'était la ville natale de *Krichna*, et à ce titre elle était toute en beaux temples et en palais magnifiques. Il n'en resta debout que quelques ruines.

20. Franchissant ensuite la *Djamounâ* pour la seconde fois, l'an 1019, Mahmoud occupa sans résistance tout le Canoge dont le roi et un grand nombre d'habitants avaient fui au-delà du Gange; puis, ayant donné à ce pays un gouverneur en la personne d'un Hindou converti à l'Islam, il reprit la route de l'Indus.

21. Mais son absence ne fut pas longue. Sur la nouvelle que peuples et princes, conduits par le râdja *Ninda* de Kallindjer, (*Kâlandjara*), s'étaient levés après son départ et avaient tué le gouverneur qu'il leur avait imposé, il revint, en 1021, avec une armée plus nombreuse encore que les précédentes, et arriva promptement sur la Djamounâ.

22. Là il vit, l'attendant sur l'autre rive, le roi *Trilôtchanapâla*, à la tête d'une armée considérable. Mahmoud traversa

la rivière, anéantit l'armée hindoue et força son chef à une fuite précipitée.

23. Puis il songea à aller châtier le râdja de *Kallindjer* qui s'était renfermé dans cette forteresse du Bandêlkhand, qui était la plus forte de toutes celles dont ces pays étaient garnis.

24. A la vue de son ennemi, le râdja ne perdit pas courage, mais il comprit que la résistance serait inutile. Alors, pour se ménager une capitulation aussi favorable que possible, sachant que Mahmoud aimait les sciences et les lettres, il lui envoya une pièce de vers, composée en sanscrit, dans laquelle il célébrait la personne et les qualités de son adversaire.

25. Mahmoud se fit traduire la composition par les lettrés dont il aimait à s'entourer, et qui l'accompagnaient dans toutes ses expéditions, et, trouvant l'hommage à son gré, il fit grâce au râdja et lui laissa son gouvernement.

26. C'est une chose qui étonne, quoiqu'on se l'explique cependant, que cette passion pour les sciences et les belles lettres dans ces conquérants implacables, qui se nomment les Ommiades, les Abbassides, les Samanides ou les Gaznévides, et qui leur fit faire de Cordoue, de Bagdad, de Bokhara et de Gazna, autant de rendez-vous de tout ce que les races Arabe et Persane avaient d'esprits instruits et distingués.

27. Mais cet amour pour les choses de l'esprit n'exerçait, si ce n'est par exception, aucune influence sur le cœur de tous ces conquérants; les princes musulmans, quelque lettrés qu'ils fussent, ne surent guère se refuser les actions les plus cruelles. Mahmoud, en particulier, était insatiable de destruction, de meurtre et aussi de pillage.

28. Après avoir détruit dans le Canoge et dans l'Adjmir autant d'idoles et adorateurs d'idoles qu'il put atteindre, il songea à frapper un plus grand coup, et à cet effet, il marcha, l'an 1025, contre la ville de Soumenat (*Sômanâtha*) qui était située sur les bords de la mer, dans le Gouzerat.

29. Les Hindous y adoraient Çiva sous la forme d'un *linga* dont la partie supérieure était revêtue d'or et de pierres pré cieuses.

30. La défense du sanctuaire du seigneur à la lune, *Sôma-*

nâtha, ainsi nommé parce qu'il porte la lune sur sa tête, la défense fut désespérée, car les Hindous se battaient pour le dieu dont le culte leur était devenu plus cher peut-être que celui de Krichna.

31. Mais leur résistance quelque héroïque qu'elle fût, ne put tenir contre la furie des Musulmans qui attaquaient la place du côté de la mer en même temps que du côté de la terre, en célébrant, dit Mirkhond, *alta voce Dei potentiam.*

32. Elle fut emportée le 3 mars 1025, et il s'ensuivit un massacre de 50,000 Hindous et le pillage des richesses immenses qui étaient accumulées dans le temple de l'idole. Il va sans dire que le linga fut renversé et mis en pièces. Mahmoud en prit avec lui comme trophée la partie supérieure, dont il fit servir la moitié de marche-pied à l'entrée de la mosquée principale de *Gazna.*

33. La prise de Soumenat fut le dernier acte de conquête de Mahmoud. Après l'avoir accompli, il quitta pour toujours cette Inde qu'il avait remuée plus qu'elle ne l'avait jamais été, puisqu'il était parvenu à y établir une religion nouvelle au dépens des religions nationales, au dépens surtout du bouddhisme et des adorateurs du *bodd*, et cela jusque sur les rives du Gange.

CHAPITRE VI.

Les succès de Mahmoud raniment la fibre nationale des Hindous. — Établissement de plusieurs grandes dynasties brâhmaniques. — La dynastie *Râchtrakouta* dans l'Inde centrale. — La dynastie *Vaïdya* au Bengale. — Le bouddhisme, entré depuis longtemps dans sa période finale, succombe entièrement au 12e siècle. — Conquête de l'Inde par les *Gourides*. — Le *Bhâgavata Pourâna*. — Disparition du bouddhisme et des bouddhistes du sol de l'Inde. — Les *Gitanos*.

1. Les succès de Mahmoud étaient faits pour effrayer les Hindous qui avaient encore dans le cœur l'amour et le respect de l'antique terre des Aryas; ils sentirent que si la délivrance de ce sol sacré pour eux était encore possible, elle ne pouvait être obtenue qu'au prix d'une action d'ensemble, et que cette action exigeait avant tout l'unité religieuse de la nation.

2. Alors on vit successivement s'élever dans les diverses contrées de l'Inde, des dynasties royales qui professaient le

brâhmanisme, la religion des castes, et par là éminemment propre à donner aux mesures de résistance contre l'ennemi un point d'appui solide et assuré.

3. Toutes les parties de l'*Aryâvarta* ou Hindoustan qui n'étaient pas converties à l'Islam, reconnurent, au nord et à l'ouest, la dynastie *Râchtrakouta;* à l'est, au Bengale, la dynastie *Vaîdya*.

4. La première, toute guerrière, car elle était de la caste des *Kchattriyas*, du pays d'Adjmir, c'est-à-dire de ce *Râdjasthan* dont le nom veut dire demeure des rois, et qui a pour habitants les *Radjepouts* ou fils de rois; la première dynastie s'éleva à peu près à l'époque où Mahmoud reprit pour la dernière fois le chemin de Gazna, après la prise de Soumenat; la seconde, d'origine savante (*vaîdya* veut dire médecin), s'établit un peu plus tard, en l'an 1063, et affaiblit la dynastie *Kêsari*, dont la fortune avait déjà eu à lutter, depuis le 10e siècle, dans le Dekhan, contre la dynastie *Çilâhâra*, jusqu'à ce qu'elle s'effaça entièrement, vers 1140, devant la puissante dynastie brâhmanique ou çivaïte des *Gangavança*, représentée alors par le roi *Roudradêva*.

5. La mort du conquérant gaznévide, qui arriva en 1030, ne permit pas à *Massoud*, fils de Mahmoud, de reprendre aussitôt le chemin de l'Inde, et la dynastie radjepoute eut ainsi les loisirs nécessaires pour commencer l'œuvre régénératrice qui consistait à replacer la religion dans la nationalité, et la nationalité dans la religion.

6. Le bouddhisme, avec son caractère abstrait et cosmopolite, n'était pas apte à cette œuvre circonscrite dans des limites données; le brâhmanisme, au contraire, avec ses doctrines dogmatiques et ses institutions politiques si nettement définies, s'y prêtait à merveille.

7. Il semble que l'Inde comprit spontanément ce qu'il y avait à faire, et qu'il y eut comme un consentement tacite et universel pour le rétablissement du brâhmanisme, la vieille religion nationale.

8. On ne peut du moins s'empêcher de reconnaître, en lisant le *Bhâgavata Pourâna* qui a été écrit après le rétablissement du brâhmanisme, que s'il s'y trouve çà et là quelques traces des

luttes qui ont dû avoir lieu pour opérer cette réintégration, le caractère général de ce livre, écrit pour tout le monde sous l'inspiration de l'esprit populaire autant que sous celui de l'esprit des brâhmanes, est un caractère de paix et de concorde tel qu'il peut résulter de la certitude que la doctrine qu'on expose a reçu l'acquiescement général.

9. Ce livre est un asile pour tous les êtres et pour toutes les croyances, absolument comme le dieu en l'honneur duquel il a été fait et qui est *Vâsoudêva* ou Vichnou; ce qui veut dire que cet asile de tolérance ne s'ouvrit cependant que pour ceux qui reconnaissaient la suprématie théocratique des brâhmanes.

10. Il s'ensuit que le renouvellement religieux de l'Inde, tout en s'opérant par le réveil et l'entraînement des anciennes idées nationales plutôt que par la persécution, ne put aller si vite, ni avoir un effet si prompt que *Massoud*, lorsqu'il eut le loisir de reprendre l'œuvre de conquête que son père lui avait léguée dans l'Inde, ne continuât à remporter des victoires auxquelles les armes des Gaznévides étaient habituées.

11. Mais la répugnance des bouddhistes de reconnaître la suprématie religieuse et politique des brâhmanes, et d'y voir une *loi éternelle* (dharman sanâtanam), céda de plus en plus à la pression des événements et au courant de l'opinion générale, depuis que Massoud eut péri assassiné à *Lahore*, en 1041.

12. Alors la passion nationale prit le dessus sur tout autre sentiment dans le cœur des Hindous; ils redevinrent une nation dans l'unité religieuse du brâhmanisme et rétablirent l'indépendance de l'*Aryâvarta*, sous la conduite du roi *Tchandradêva*, petit-fils de *Yaçôvigraha*, premier roi de la dynastie radjepoute. Cela se fit en l'an 1072.

13. C'est à peine si *Ibrahim*, huitième successeur de Mahmoud au trône de Gazna, et son fils *Massoud III*, purent reprendre, en 1079 et les années suivantes, assez de pays dans l'Inde pour y établir un asile à leur dynastie, qui allait être dépossédée de ses États héréditaires par les Turcs *Seldjoucides*.

14. L'Inde était donc rendue à elle-même, sauf le Penjâb et la vallée de l'Indus, mais ces pays n'avaient jamais été considérés par les brâhmanes comme faisant partie de l'Inde âryenne.

15. Ainsi le recouvrement de l'indépendance nationale de l'Inde fut complet, et elle resta dans cette pleine possession d'elle-même pendant plus d'un siècle.

16. L'Inde centrale succomba, après la plus héroïque des résistances, en l'an 1193, où périt, les armes à la main, *Djayatchandra*, son dernier mahârâdja, sous la fortune rapace du gouride *Gajath-Eddin Mohammed*, qui mit aussi fin à la dynastie gaznévide établie dans le Penjâb, à Lahore.

17. Quelques années plus tard, en 1203, un des généraux de Mohammed, fit subir au *Magadha* et au *Bengale* le sort de Delhy et de Benarès, et *Lakchmaniya*, le dernier roi de la dynastie *Vaïdya*, tomba comme était tombé Djayatchandra. La conquête du *Mâlva* s'opéra en 1227.

18. Dès lors l'Inde, sauf le Dekhan, que les *Mongoles*, qu'Aureng-Zeyb même n'ont jamais pu entièrement soumettre, tellement toute l'antique énergie nationale, nourrie par les traditions brâhmaniques, avait afflué au centre, puis à l'extrémité sud de cette presqu'île, l'Inde, dis-je, passa pour toujours sous ce joug détesté de l'étranger qu'elle avait fait les plus grands efforts pour éviter, et il faut en conclure, non sur une destinée fatale et inflexible qui n'existe, quoi qu'on en dise, ni pour les hommes ni pour les peuples, mais sur la justice de la Providence qui atteint les peuples dans leur vie historique, ne pouvant les atteindre autrement.

19. En effet, il est évident pour celui qui a étudié la société hindoue, que le régime du brâhmanisme, quelque désirable et nécessaire qu'il pût paraître en face de la conquête musulmane, en ce qu'il rétablissait l'unité nationale, est cependant au fond ce qu'il y a de plus contraire au développement rationnel et historique d'un peuple grand et nombreux, parce que, le parquant, comme on fait pour les divers animaux domestiques qu'on place, les uns dans une écurie, les autres dans une étable, ou enfin dans un chenil, il ôte aux individus l'indépendance et la liberté qui leur sont nécessaires pour qu'ils

puissent coopérer et atteindre au but que Dieu a assigné à la société en général, et à chaque peuple en particulier.

20. C'est donc avec justice que l'Inde, redevenue brâhmanique, passa sous les Fourches-Caudines de l'islamisme, et elle mérita d'autant plus ce sort si humiliant que l'orgueil de ses maîtres, non satisfait de l'adhésion volontaire de la plupart des bouddhistes, ne s'était pas fait faute, dans tout le cours du 12e siècle, d'employer contre ceux qui répugnèrent d'entrer dans le giron du nouveau *sauveur* (Hari) tous les moyens de persécution dont la politique a toujours usé sans scrupule ni vergogne.

21. Sur quelques points de l'Inde centrale, les brâhmanes et leurs agents procédèrent avec un tel mépris de la vie de leurs victimes, qu'on serait enclin à croire qu'ils avaient mis leur conscience en repos avec le scepticisme de ceux qu'ils tuaient et qui avaient écrit :

22. « Quand un homme, avec un glaive tranchant, abat une » tête, il n'y a pas là un être qui en prive un autre de la vie ; » c'est seulement dans l'intervalle des sept corps d'êtres qui » le composent que le glaive rencontre un espace vide. »

23. Après cela il va sans dire qu'on n'épargna aux bouddhistes fidèles à leurs convictions aucune des autres avanies, qu'on les chassa de leurs vihâras, qu'on les traita avec ignominie et qu'on détruisit leurs temples ; toutes les persécutions religieuses se ressemblent, et les bouddhistes furent traités par les brâhmanes « avides de gain et d'honneurs, » au 12e siècle, dans l'Inde, comme ils le furent par les Mongols mahométans et surtout par leur khan *Gazan*, à la fin du 13e siècle, en Perse.

24. Mais de même que nombre de bouddhistes du Khorâçân préférèrent s'en aller dans la Haute-Asie et dans la Chine, plutôt que de se faire musulmans, et que d'autres, moins fermes, crurent pouvoir sauver leurs croyances en n'embrassant l'islamisme qu'en apparence, de même aussi beaucoup de bouddhistes de l'Inde émigrèrent à la Chine ou au-delà de l'Indus, tandis que d'autres entrèrent dans la secte des *Djaïnas*, qui leur épargnait une apostasie entière, quoiqu'elle reconnût la loi des castes à ce point qu'elle n'admet-

tait pas les *Çoûdras* à la vie monastique, et que les religieux de la caste brâhmanique étaient seuls aptes à remplir chez elle les fonctions sacerdotales.

25. L'époque redoutable de la fin des temps, prédite par le *Bouddha,* était donc arrivée pour les bouddhistes; mais j'imagine que si « le bienfaiteur des créatures » avait pu la voir, et l'état où ses soi-disants disciples avaient mis sa doctrine, qui, dans son esprit, était toute de morale pratique et de théories applicables à la vie sociale, il aurait regretté d'avoir cédé autrefois aux instances des dieux, comme dit la légende, et de s'être décidé à enseigner « la bonne loi, » tellement tout, la doctrine, les hommes et le temps étaient alors véritablement « en dehors de l'idée » du réformaleur et de son œuvre.

26. Et le bouddhisme, en disparaissant du sol de l'Inde, n'a renouvelé nulle part ailleurs sa vie morale et sa vie intellectuelle; au contraire, partout où il a pénétré, partout où il existe, il s'est assimilé aux idolâtries indigènes, et a pris le niveau des superstitions locales. En tous pays il s'est attaché, comme disent les brâhmanes, aux formes de péché qu'il a trouvé établies.

27. Aussi peut-on vraiment dire que le bouddhisme, considéré comme religion, est ce que *Vichnou* dit de ses incarnations, un jeu (*lîlâ*) de l'illusion, et que, considéré comme morale, l'Inde avait raison de l'appeler une loi trompeuse, une fausse loi (*oupadharma*), et d'en flétrir l'auteur dans ses livres les plus populaires et les plus répandus, le *Râmâyana* et le *Bhâgavata-Pourâna.*

28. Pour nous, c'est surtout aux peuples bouddhiques que nous pensons quand on parle des nations qui sont, comme dit l'Écriture, assises à l'ombre de la mort : *In medio umbræ mortis.* — Mais tous les bouddhistes ne sont pas en Asie.

29. Il y en a en Europe, et même beaucoup. Ils sont de deux espèces. Les premiers sont ces *Ciganou,* ou *Zingani,* ou *Gitanos,* ou *Zigeuner,* qu'en France on appelle *Bohémiens,* en Angleterre, *Égyptiens,* et en Suède, *Tatares,* mais qui sont, ce qu'on n'avait pas encore remarqué, les descendants

d'une partie des *bouddhistes* qui préférèrent émigrer de l'Inde plutôt que de s'y soumettre à la théocratie brâhmanique restaurée, et par conséquent persécutrice.

30. L'origine bouddhique des *Gitanos* est prouvée, d'une part par leur langue, dont le fonds est une sorte de prâkrit, de l'autre par leurs croyances toutes négatives, et qui leur ont fait attribuer le nom de païens (*Heydens*) par les Hollandais. Je regarde ces deux raisons comme péremptoires; il me suffit ici de les indiquer.

31. Il y a ensuite les *néo-bouddhistes* qui professent, exactement comme leurs aînés, l'*identité de l'identique et du non-identique :* SARVATRA SAMADARÇANAH. Le néo-bouddhisme a son siége au cœur de l'Europe et son fondateur est le philosophe *Hegel.*

32. Hegel, pas plus que le Bouddha, ne s'est bien rendu compte de sa doctrine. C'était un homme doux et inoffensif qui, pour me servir d'une locution populaire mais caractéristique, n'aurait pas tué une mouche.

33. Cependant de même que le Bouddha a abouti à *Nâgârdjouna*, de même Hegel a produit *Feuerbach.*

34. Telle est la malédiction attachée aux doctrines qui veulent se passer de Dieu, qui ne veulent ni le laisser parler, ni l'écouter, et qui substituent les Raisons de la créature à la Raison du Créateur.

CONCLUSION.

Le tableau que nous avons voulu tracer de l'existence historique du bouddhisme est terminé. Tel qu'il est, il peut suffire, si je ne m'abuse, pour donner de cette religion et de ses évolutions une idée assez nette et assez complète pour qu'on ne doive pas craindre d'en faire la base d'un ouvrage plus considérable. Mon intention était d'abord d'entreprendre moi-même cet ouvrage; je l'avais déjà commencé; mais plusieurs réflexions, qui tiennent à des circonstances extérieures et qu'il faut écouter quoi qu'on en ait, sont venues ensuite m'arrêter dans mon dessein.

Venons donc à la conclusion du travail qui est fait, et commençons par en récapituler les résultats principaux.

Le résultat qui ressort d'abord de l'exposition historique contenue dans ces pages, c'est que le *bouddhisme* est une doctrine religieuse qui n'est pas identique à elle-même, puisqu'elle a traversé plusieurs phases dans chacune desquelles on la trouve différente de ce qu'elle était auparavant; d'où cet autre résultat de son impuissance pour réformer la société hindoue et pour l'asseoir sur une base meilleure que celle où elle l'avait trouvée placée par le brâhmanisme, le naturalisme védique théocratisé; et, enfin, la raison intime de sa disparition du sol indien.

En effet, les origines du bouddhisme ne sont point religieuses en tant qu'elles proviennent du *Bouddha*, mais elles sont purement morales, c'est-à-dire humaines ou philosophiques. Or, aucune société ne peut durer sans pratiquer une religion positive, sans croire à Dieu et sans confesser, implicitement du moins, les vérités dogmatiques qu'il a révélées à l'homme, dès le commencement; qu'il lui a révélées non par la matière, par la sensation ou par le sentiment, pour qu'il en fasse ce qu'il voudra, mais qu'il lui a enseignées d'une manière distincte, précise, intelligible, parlante et néanmoins immatérielle, conforme, en un mot, à la destinée de l'homme, créé pour obéir librement à la voix de son Créateur. Il faut donc qu'il ait distinctement entendu cette voix, et qu'il l'ait entendue la première. En effet, si l'homme n'avait pas clai-

rement entendu la voix de Dieu, comment l'aurait-il connue, et s'il ne l'avait pas entendue la première, comment aurait-il pu avoir foi en son autorité?... On nous dit sans cesse que les grandes idées de religion et de morale sont innées en l'homme ; mais en parlant ainsi on ne fait pas attention qu'on confond et amalgame deux ordres de choses absolument distincts: l'ordre de la matière, et l'ordre de l'esprit, la vitalité et la vie, l'homme animal et l'homme intelligence. L'homme animal est une machine vivante comme les autres animaux, à cette différence près que la matière a reçu en lui une organisation supérieure et qui la rend capable de recevoir les choses de l'ordre surnaturel. Cette capacité de recevoir, cette faculté de faire sien le principe spirituel, la substance pensante, loin d'impliquer la création simultanée du corps et de l'âme de l'homme, ainsi que cela résulterait de la théorie *des idées innées*, la repousse au contraire et nous démontre avec évidence que pour créer l'homme Dieu a procédé par succession. Or, si les deux natures de l'homme ont été créées par un procédé successif, comme du reste cela est prouvé par l'histoire aussi bien que par la logique, la doctrine des *idées innées* est contradictoire, c'est-à-dire absurde. C'est une doctrine matérialiste, puisqu'elle revient à dire que les idées sont inhérentes à la matière, et, par conséquent, que la matière pense.

Nous connaissons l'origine de ce système; elle est dans l'observation irréfléchie des mœurs des animaux,

Pour nous, l'origine de la Religion et par suite aussi celle du langage sont dans le retentissement de la voix, parole ou verbe de Dieu à l'oreille de cet être qui venait de sortir des mains de son Créateur doué des facultés les plus sublimes, mais muet encore et sans pensées, et que voilà soudain devenu une *âme parlante* et un corps enseignant par l'union hypostatique de la substance pensante avec la matière organisée.

Pardon de la digression. Elle s'est trouvée si naturellement sous ma plume, que je n'ai pas voulu l'écarter. Revenons à notre sujet.

L'abus que les brâhmanes faisaient de Dieu, dans lequel

ils ne voyaient absolument que l'instrument de leur égoïsme, leur « vache d'abondance, » cet abus émut le cœur du Bouddha au point qu'il affaiblit son jugement et lui fit croire qu'il ne pourrait jamais réformer les idées religieuses des Hindous s'il ne réformait d'abord leurs idées morales, de sorte qu'au lieu d'essayer d'établir dans l'Inde la religion qu'il était allé étudier dans la *Bactriane*, au centre de l'antique religion des *mages*, écho de la tradition primordiale, il se contenta d'enseigner seulement la morale de cette religion. C'était planter un arbre sans racines.

Aussi cet arbre menaça promptement de se dessécher après la mort du Bouddha. Toutefois, comme il était beau, trop d'esprits s'étaient épris de sa beauté et avaient trouvé des consolations à son ombre pour qu'ils pussent se décider à le quitter brusquement et sans faire tous leurs efforts pour lui redonner en sucs artificiels la sève qu'il perdait, — et ils y réussirent. Ils y greffèrent des doctrines inconnues au Bouddha, il est vrai, mais qui avaient le mérite de paraître naturaliser le bouddhisme parmi les Hindous, dont elles flattaient les tendances aux abstractions métaphysiques encore plus que l'enseignement de *Çâkya* n'avait répondu à leurs aspirations morales et sociales. L'arbre prit un développement prodigieux, ainsi que cela arrive pour des végétaux cultivés par des procédés de serre chaude, et il y eut un long moment où toute l'Inde se reposa avec bonheur sous cet arbre *bôdhi*, devenu pour elle un objet de religieuse admiration. Ce fut l'époque du grand *Açôka* et le second âge du bouddhisme.

Cependant cet arbre, d'apparence si belle pour ceux qui se reposaient à son ombre, était loin de paraître ainsi à ceux qui lui en voulaient d'occuper un terrain qu'ils regardaient comme leur propriété. Ils s'étudièrent à diminuer le nombre de ses admirateurs en leur faisant remarquer ses défauts constitutifs, et grâce aux divers procédés qu'ils mirent en œuvre, les Hindous s'aperçurent enfin que leur arbre de prédilection manquait de racines et qu'il était tronqué à son sommet. Dès lors ce fut à qui le déserterait au plus vite; ils ne voulurent plus d'une doctrine qui ne prenait pas son point de départ

dans la divinité et n'aboutissait pas au ciel. L'arbre fut renversé sans beaucoup de peine, et ceux qui y tenaient malgré tout se transportèrent avec lui sur les confins de l'Inde, parmi les peuples que les brâhmanes méprisaient comme n'appartenant pas à la pure race des Aryas.

Là le bouddhisme se trouva en face d'un mélange de religions et de cultes auquel le *Çivaïsme*, le naturalisme le plus dégradé, le culte des astres et celui des dragons, formaient une base hétéroclite s'il en fut jamais, et où cependant le bouddhisme n'aurait pas pu s'établir. En effet, dans ce panthéon ou pandémonium, tout le monde croyait à quelque chose de surnaturel, et adorait quelque Dieu, voire beaucoup de dieux, et les bouddhistes ne croyaient qu'à l'homme et n'adoraient rien. Il fallait changer cela ; la loi de la conservation l'exigeait impérieusement.

On se décida donc à infuser la sève religieuse à l'arbre bouddhique et à l'implanter dans le sol du polythéisme. Il s'y trouva presque aussitôt comme à sa place, et acquit promptement des proportions immenses. Son ombre atteignit tous les pays de l'Asie orientale et de l'Asie centrale, d'innombrables peuples virent en lui l'expression la plus fidèle du triste état de leur intelligence et le regardèrent comme l'asile de leurs aspirations et de leurs croyances.

Le bouddhisme ainsi transformé, dès le commencement de notre ère, en un polythéisme cosmopolite, n'avait cependant pas oublié de cultiver la mémoire du Bouddha, et de maintenir sa figure au faîte du système. Mais par l'action incessante d'une métaphysique toute imaginaire, la mémoire historique de *Çâkyamouni* était devenue une légende des plus fantastiques, et sa figure, par le travail des mêmes idées, avait pris des formes bizarres et qui tendaient continuellement à s'évanouir dans le vide; de sorte que le sommet de l'arbre bouddhique se dessinait en lignes vagues et indécises et n'était pas en harmonie avec ses autres parties. Ce défaut, il est vrai, ne choquait ni les yeux, ni le goût des peuples barbares, Scythes, Tibétains, Turcs et Mongols, mais il heurtait vivement les esprits des Hindous qui étaient habitués à

l'unité religieuse du brâhmanisme, et il faisait ainsi obstacle à leur retour au bouddhisme.

Cependant les rois scythes établirent leur domination sur tout l'*Aryâvata*, et le bouddhisme qu'ils avaient connu dans le Kaboul et dans la vallée de l'Indus y revint avec eux. La protection aussi zélée que puissante du roi *Kanichka* l'y éleva ensuite au-dessus du brâhmanisme.

Mais cette position, uniquement due à des causes étrangères à la nature intime du bouddhisme, la force des armes et la politique, ne pouvait lui convenir qu'autant qu'elle était acceptée par les esprits des populations vaincues. Car le bouddhisme, malgré toutes ses aberrations, avait toujours conservé et conserve encore aujourd'hui une forte empreinte de cet esprit de douceur et de mansuétude qui, en vertu du principe de l'égalité d'origine des hommes, avait présidé à sa naissance et à sa formation première: et ainsi la domination pure et simple, la domination non accompagnée de la soumission des cœurs, lui répugnait. Pour effectuer cette conquête de l'homme intérieur, et instruit par le passé, il fit pour les Hindous ce qu'il avait fait pour les peuples qui l'avaient ramené dans sa terre natale : il adopta leur système religieux dans ce qu'il avait d'essentiel, son unité, et il se donna un dieu suprême, un *Brahma*, qu'il nomma *Adi-bouddha*.

C'est ainsi que s'acheva la troisième phase du bouddhisme, et chacune de ces trois phases lui constitue bien visiblement un caractère à part. La première est *morale*, la seconde *métaphysique*, la troisième *religieuse*; ce qui ne veut pas dire cependant qu'elles soient tellement tranchées que le caractère de la première ne se retrouve dans les deux suivantes, et celui de la seconde dans la troisième. Non; seulement ces continuations n'effacent en rien la netteté de différence qui caractérise la doctrine de *Çâkya* d'avec celle de *Kâçyapa*, l'auteur présumé de la seconde phase, et la doctrine de Kâçyapa d'avec celle de *Vasoumitra*, le président de la 4e assemblée, la fautrice de la troisième phase. Enfin le bouddhisme subit encore un quatrième changement non moins remarquable, quoique moins profond et moins général que les précédents.

Cette 4e phase est amenée par l'influence du christianisme et consacrée par le concile de Kanyakoubdja, ou la cinquième Assemblée, présidée par le bouddhiste chinois *Hiouen Thsang*.

Nous avons montré l'accroissement qu'apporta aux doctrines et à la vie religieuse des bouddhistes cette 4e phase que ne connut jamais le bouddhisme de l'île de *Ceylan* et celui des pays qu'elle convertit. Mais toutes ces transformations ne purent rendre le bouddhisme plus agréable aux brâhmanes, puisqu'elles n'impliquaient point la reconnaissance de la divinité du dogme des castes (*Varnadharma*) et de celle des brâhmanes en particulier auxquels, dit déjà le Véda, « est due « la première part : *vandatê poûrvabhâdjam.* » Maintes fois ces ennemis inconciliables avaient manifesté leurs rancunes à l'endroit de leurs rivaux, mais jamais les effets n'en avaient pu atteindre le but qu'ils s'étaient posé, l'anéantissement complet du bouddhisme dans l'Inde. A la fin cependant ils y arrivèrent, autant du moins qu'il était possible d'y arriver, et ce fut par l'invasion des Arabes.

Cette invasion, en faisant fortement sentir aux Hindous la nécessité d'être unis, parce que les musulmans étaient des ennemis bien autrement redoutables que les Grecs, les Scythes et les Perses, leur fit aussi comprendre qu'ils ne pourraient jamais arriver à cette union que par la constitution qui la première les avait assemblés en société politique. Car, bien que définitivement façonnée sous l'influence de la théocratie mosaïque, la constitution brâhmanique n'en était pas moins sortie des entrailles de l'Inde. Sans cela elle n'aurait jamais pu jeter dans ce pays des racines aussi profondes que celles que nous lui voyons. En effet, on trouve déjà dans le Rig-Véda, non la division en castes et leur sanction divine, mais comme une indication de leur établissement à venir. Il y a le prêtre qui prie (*brahmâ*), le chef de la guerre, *viçpati, râdja*, qui défend le sacrifice et protége le *viç*, le colon, l'agriculteur, qui fournit aux besoins de l'un et de l'autre.

Le brâhmanisme ne s'était donc pas fondé, comme le bouddhisme, sur des conceptions purement morales et abstraites; il avait pris son point de départ dans un fait social préétabli,

et ainsi il pouvait fournir à la sécurité politique un appui plus solide que son rival. Cependant, tant qu'il n'y avait que le bouddhisme de co-existant dans l'Inde avec le brâhmanisme, la société hindoue ne pouvait jamais s'alarmer sérieusement pour son existence, parce que le bouddhisme, étant né au milieu d'elle, subissait l'ascendant de ce milieu. Aussi le bouddhisme supportait volontiers l'institution des castes partout où il la trouvait établie, se contentant d'en adoucir les rigueurs par ses institutions monastiques. C'était assez pour gendarmer les brâhmanes, qui voyaient leur influence et leurs profits diminuer; ce n'était pas assez pour intéresser le pays à sa suppression.

Mais le point de vue d'où on considérait le bouddhisme dut entièrement changer du moment de l'apparition et des progrès dans l'Inde d'une religion qui, comme l'islamisme, voulait imposer de force au pays une doctrine qui était ouvertement hostile à tout ce qui faisait sa vie nationale et par conséquent à la nation même. En face d'un tel adversaire, les idées politiques des brâhmanes, qui avaient fondé la société hindoue, reprirent peu à peu tout leur empire et des dynasties brâhmaniques succédèrent enfin dans toute l'Inde aux nombreuses dynasties bouddhistes.

Il ne paraît pas que, pour obtenir ce résultat, les brâhmanes aient suscité aux bouddhistes une persécution générale. La persécution aurait fait des martyrs et n'aurait converti personne. Les brâhmanes, qui savaient conduire les hommes et le savent encore aujourd'hui, étaient trop habiles pour essayer de ce moyen dans un temps où l'effervescence publique qu'il aurait certainement produite, puisqu'il le produit toujours, serait probablement devenue nuisible à leurs projets et les aurait détournés contre eux au détriment de la chose publique. Qu'on n'oublie pas que les bouddhistes se comptaient par millions, et que c'est être discret dans nos évaluations que de les mettre à 40 millions seulement. Il est donc évident que le retour de l'Inde au brâhmanisme s'opéra principalement par la pression des événements qu'amenait le péril imminent de la conquête musulmane. Les brâhmanes aidèrent à cette conversion en politiques consommés, en

laissant à ceux d'entre les bouddhistes qui s'y refusaient malgré toutes les concessions religieuses qu'ils leur firent, une porte de retraite dans le djaïnisme, comme aussi ils ne s'opposèrent pas à leur émigration.

C'est ainsi que le gouvernement du pays revint en quelque sorte de lui-même aux mains de ceux que leur génie politique rendait aptes pour l'œuvre de la défense nationale, et ce succès semble donner un cachet de prophétie à ces paroles d'un hymne du Véda : « C'est spontanément (*svayamêvâ*) que » les peuples (*Viçah*, c'est-à-dire les Aryas) s'inclinent de» vant le roi que précède un *brahmâ.* » D'ailleurs on ne peut s'empêcher de le dire : le brâhmanisme, malgré tout ce qu'il recèle dans son sein de choses répréhensibles, est cependant, si on le juge du point de vue religieux, de beaucoup plus noble que le bouddhisme, puisqu'on y démêle un fonds vraiment divin, ainsi qu'on peut s'en convaincre par maints passages du *Véda* et du *Grand-Pourâna*. Lors donc qu'on y lit par exemple : « J'étais seul avant la création ; il n'exis» tait rien autre chose que moi... Il a frappé avec son éclair » les ténèbres (*arkêna vi babâdhê tamânsi*)... Il a trouvé l'aube » du jour et la splendeur des cieux... Celui qui sera quand » rien n'existera plus, c'est moi (m. à m. « celui qui suis » : *yô...* » *sô 'smyaham*) ; » je dis, lorsqu'on lit ces textes et bien d'autres, on est forcé de reconnaître que si le génie brâhmanique n'a pas été assez puissant pour préserver l'Inde de la conquête définitive de l'étranger, il est certain cependant que c'est lui qui, par son énergie religieuse et grâce à la connaissance intime qu'il a des liens qui rattachent les Hindous à leurs idées et à leurs mœurs, a empêché la conversion de ces populations à l'islamisme, et que par là il a réservé l'avenir de l'Inde. Jamais l'Inde n'acceptera la domination de l'étranger. Avec le régime du bouddhisme, ce résultat si important pour les destinées des Hindous n'aurait certes pas été obtenu. Le bouddhisme, en effet, sous la forme qu'il a revêtue depuis si longtemps et qui est sa forme finale, est jugé sans appel, puisqu'on peut justement le définir la *religion bâtarde*. Bâtard dans ses doctrines et bâtard dans ses pratiques, il a abâtardi le génie et abîmé sans retour le tempérament de

tous les peuples qu'il s'est soumis. Le sommeil léthargique des races tibétaines et mongoles, jadis si pleines de force et d'énergie; la perversion, ou si on aime mieux, le matérialisme positif de cette nation chinoise, de mœurs si franches et si patriarcales tant qu'elle plaça le but de sa vie dans les doctrines religieuses du *bien*, du *beau*, de l'*utile*, et du *vrai*, déposées dans ses livres primitifs, les *Ou-King*, que Confucius s'est efforcé de remettre en honneur; le despotisme incroyable, enfin, sous lequel sont aplatis les peuples de Siam, quoiqu'ils se nomment toujours les *Thaï*, les libres: voilà, en somme, l'œuvre de la religion bouddhique, et quelques détails consolants, quelques exceptions honorables, ne sauraient nous réconcilier avec elle. Elle n'enseigne pas à adorer le néant; non, mais elle conduit à se prosterner devant la matière. Fondée par un homme sur une idée purement humaine, sa vie morale et sa vie spirituelle, quelque admirables qu'elles soient parfois, se résument en deux mots : *abdication* et *superstition*.

Néanmoins, l'histoire n'en est pas sans intérêt et surtout elle est instructive, car elle nous enseigne comment finissent les religions établies sur l'autorité d'un homme, cet homme s'appelât-il *Bouddha*, *Mahomet*, *Photius* ou *Luther*. En un sens, il est vrai, le Bouddha ne peut être assimilé à aucun des trois autres personnages; il vaut infiniment mieux qu'aucun d'entre eux, car il ne connut pas l'œuvre du CHRIST, et sa doctrine a une hauteur et une pureté morales qu'à beaucoup d'égards on peut admirer sans réserve. Cependant, puisque la logique des choses a voulu qu'elle aboutît au bouddhisme tel qu'il a prévalu, et tel qu'il existe, le Bouddha, bien que supérieur sous tous les rapports à Mahomet, à Photius et à Luther, ou précisément parce qu'il l'est, nous fait comprendre, mieux que qui que ce soit que, pour faire une religion, il ne faut rien moins que de pouvoir dire : DATA EST MIHI OMNIS POTESTAS IN COELO, ET IN TERRA.